N° 411.

Collection Charles Bret

5. Rue de Turenne

1903. à Paris.

(C. Bivort)

CURIOSITEZ
DE
LA NATURE
ET
DE L'ART,

Aportées dans deux Voyages des Indes ; l'un aux Indes d'Occident en 1698. & 1699. & l'autre aux Indes d'Orient en 1701. & 1702.

AVEC UNE RELATION abregée de ces deux Voyages.

A PARIS,

Chez JEAN MOREAU, ruë S. Jacques, à la Toiſon d'Or, vis-à-vis S. Yves.

M. D. CCIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/curiositezdelana00biro_0

A MADAME LA MARQUISE DE LA VALLIERE.

MADAME,

Le favorable accueil, dont vous m'avez honoré, lors que

j'ai eu l'honneur de vous faire voir quelques feüilles imprimées de cet ouvrage, me fait eſpérer que vous ne deſaprouverez point la liberté que je prends, de le rendre public ſous les auſpices de votre illuſtre Nom. Je ſerois bien content ſi la lecture de ces recherches, pouvoit, MADAME, *vous divertir quelques moments. Mais je dois craindre ce diſcernement ſi juſte, & cette vertu auſtére, qui veut trouver par tout un air de cette piété admirable, que vous joignez au Sang illuſtre, dont vous êtes née. Toutes vos actions,* MADAME, *répon-*

dent parfaitement à la grandeur de votre naiſſance, & à ces nobles ſentiments de valeur, & de Religion, qui ſont de tout tems héréditaires dans votre Maiſon : car enfin elle s'eſt toûjours diſtinguée par les importants ſervices, qu'elle a rendus, & qu'elle rend encore continuellement à l'Egliſe, & à l'Etat. Je ne me hazarde pas d'en dire davantage ; je ne ſuis ni Hiſtorien, ni Orateur : & quand je ſerois l'un & l'autre, je dois ſonger à ne pas bleſſer votre modeſtie, qui vous fait placer les loüanges, que votre mérite vous attire parmi les plus inſuporta-

bles choſes de la vie. Il vaut mieux, MADAME, *que je penſe à implorer votre protection, & à mériter la permiſſion de me pouvoir dire avec un reſpect infini,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur,
C. BIRON.

PREFACE.

IL y a des personnes bien sensées, qui voudroient que l'étude des Physiciens se tournât à la recherche des vertus, & des propriétez, que l'Auteur de la Nature a mises dans les Minéraux, dans les Plantes, & dans les Animaux. A la verité cette connaissance leur coûteroit moins de peines; & seroit plus utile à la societé des hommes, que toutes ces vaines disputes, qui les occupent depuis tant de siècles. Il est étonnant que depuis environ deux mille ans que l'on philosophe inutilement, pour

découvrir l'eſſence, & la nature de chaque choſe, on n'ait point reconnu, que puiſqu'on n'a pas réüſſi juſqu'à préſent dans cette recherche, on n'y réüſſira jamais. Toutes les choſes naturelles, & ſenſibles, ſont compoſées de la même maſſe de matiere; & toute la diference, qui eſt entr'elles, ne vient que des divers arrangements, que la figure, le mouvement, la contexture, & la differente ſituation ont aportez dans cette matiere.

Or cette diférente organiſation eſt le jeu de la Toutepuiſſance de Dieu; *Ludens in orbe terrarum.* Proverb. VIII. C'eſt le ſecret mécaniſme de ſes merveilleuſes opérations au dehors de lui-même; c'eſt ce que les Philoſophes cherchent à connaître depuis ſi long-

tems. Leur travail n'eſt pas plus avancé que le prémier jour. Pour ſavoir la diference ſpécifique de chaque choſe, & ce que l'Ecole nomme, *forme ſubſtantielle*, ou *cauſe formelle*, il faudroit l'aprendre de cette Sageſſe Eternelle, qui accompagnoit le Créateur dans la formation de l'Univers, & qui parle ainſi d'elle-même : *J'ai été établie dés l'éternité, & dés le commencement, avant que la terre fut créée. Les abîmes n'étoient point encore, lorſque j'étois déja conçûë ; les Fontaines n'étoient point encore ſorties de la terre ; la peſante maſſe des Montagnes n'étoit pas encore formée ; j'étois enfantée avant les collines. Il n'avoit point encore créé la terre, ni les Fleuves, ni afermi le monde ſur ſes pôles. Lorſqu'il préparoit les Cieux, j'étois*

préſente ; lorſqu'il environnoit les abîmes de leurs bornes, & qu'il leur preſcrivoit une Loi inviolable ; lorſqu'il afermiſſoit l'air au deſſus de la terre, & qu'il diſpenſoit dans leur équilibre les eaux des Fontaines ; lorſqu'il renfermoit la mer dans ſes limites, & qu'il impoſoit une Loi aux Eaux, afin qu'elles ne paſſaſſent point leurs bornes ; lorſqu'il poſoit les fondements de la terre ; j'étois avec lui, & je réglois toutes choſes : Cum eo eram cuncta componens. Proverb. Cap. VIII. ℣. 23. &c. Pour ſavoir donc ce qui conſtituë formellement l'eſſence d'une choſe, il faudroit avoir été du conſeil de Dieu, quand il formoit les Créatures. *Quis conſiliarius ejus fuit. Rom. XI.* ℣. 34. Nous n'en ſavons pas aujourd'hui plus qu'en ſavoient

Platon, & Ariſtote, qui n'en ſavoient rien du tout.

Un brin d'herbe, que nous foulons ſous nos pieds, eſt l'écueil de tout le ſuperbe apareil de la Philoſophie. Un payſan en voit autant par ſes yeux, qu'un Phyſicien en ſait après trente années d'étude, & de contemplation : ſi ce n'eſt peut-être, que ce Phyſicien par le ſecours d'un bon microſcope ſpéculera plus intimement la ſurface de ce brin d'herbe. Mais après tout où il ira-t-il, avec cet ingénieux inſtrument d'Optique ? Il verra un peu mieux l'admirable contexture de la matiere dans la ſuperficie de ce brin d'herbe ; & pas davantage. La cauſe formelle, qui fait l'eſſence, & la nature de quelque corps que ce ſoit, n'eſt point à la

portée des machines de l'Optique, ni de la juriſdiction des ſens; & la raiſon, qui ne juge que par leur miniſtere, des choſes naturelles, ne peut pas aller plus loin. Quand les Philoſophes ſe ſont haſardez de vouloir paſſer au-delà, ils ſont tombez dans des contradictions, & dans des extravagances, qui dégradent la Philoſophie. Autant de pas, autant de chûtes; & nous devons de la pitié à leurs égaremens, & à leur honte. Il n'y a qu'à les ſuivre, dans leurs prémieres démarches, pour voir de quoi ils ſont capables. Voyons ſeulement, comme ils s'y prennent, pour expliquer les élémens, dont les choſes ſenſibles ſont compoſées.

Héraclite dit qu'il n'y a qu'un élément, & que c'eſt le *Feu*.

Talès de Milet ſoûtient que c'eſt l'*Eau*. D'autres aſſurent que c'eſt l'*Air*. Anaximandre prétend que ce n'eſt point le feu, ni l'eau, ni l'air; mais que c'eſt quelque choſe de plus groſſier que le feu, & de plus ſubtil que l'air. Les uns n'admètent qu'un élément, d'autres en reconnaiſſent deux; quelques-uns trois; les Péripatéticiens quatre; les Chimiſtes cinq. M. Deſcartes ſe ſoûlève contre tous les anciens, répudie tous leurs élémens, & en forge trois nouveaux, qu'il crait pourtant s'être trouvez à la naiſſance du monde. M. Gaſſendi, qui ne peut convenir avec la plûpart des anciens, & qui ne ſauroit gouter la matiere ſubtile, la matiere globuleuſe, & la matiere cannelée de M. Deſcar-

tes, met en campagne la formidable armée des Atomes d'Epicure ; & selon cet Epicure, par le plus hûreux hasard qui fut jamais, il s'en est formé tout l'Univers, sans que personne y ait songé. Pour Aristote, après avoir posé, que le monde n'a point commencé, & qu'il est éternel, il s'est aviſé de créer les quatre Elemens, qui ne subsistent que dans sa Philosophie. Car dans la nature, il n'y a point certainement une terre, une eau, un air, & un feu, qui soient des corps simples au point où le doivent être les prémiers principes des choses naturelles. Quant à l'éternité du monde, il n'a point fait attention à l'état, où étoient les Siences, & les Arts de son tems. Tout étoit si nouveau, si gros-

ſier, ſi imparfait, dans les arts; qu'il ne falloit pas d'autre argument, pour reconnaître non ſeulement que le monde n'étoit pas éternel; mais que même il ne pouvoit pas être fort ancien. Nous ſavons le point de la naiſſance des Siences; & l'Hiſtoire des ſiècles les plus reculez, porte des veſtiges d'un monde tout recent.

Parkérus Anglois a paru depuis quelques années ſur les rangs. Il a déclaré une guerre ouverte à Ariſtote, à Deſcartes, & à Gaſſendi; il les ſuit pié-à-pié; & gagnant toûjours du terrain ſur eux, il les chaſſe enfin du pays de la bonne Philoſophie. Il abandonne à M. Deſcartes la vivacité de ſon eſprit, & ſa vaſte connaiſſance dans les Mathé-

matiques ; mais du reſte, il l'accuſe de n'être point entré dans la Philoſophie par la porte de la Dialectique, qu'il ignoroit, dit-il, abſolument. Et delà il s'aplique à le réprésenter, non comme un bon Phyſicien ; mais comme un avanturier dans la région des tourbillons, & des chiméres. Il faut avouer que s'il falloit compoſer un corps de Phyſique, des ſentimens de ces Philoſophes, dont les grands noms ſont ſi vantez dans le monde, on feroit un ouvrage le plus burleſque, qui ait jamais été. En éfet, ces Mages qui ont philoſophé chez les Perſes ; ces Caldéens qui ſe ſont faits un ſi grand nom dans la Babilonie, & dans l'Aſſirie ; ces Brachmanes, ces Gymnoſophiſtes qui ont brillé dans

dans les Indes ; ces Prêtres d'Egypte qui étoient les dépositaires de toute la Littérature des Egiptiens ; ces Druides qui ont enseigné la sagesse dans les Gaules ; en un mot ces Philosophes, dont la Grèce étoit si fort entêtée, étoient assurément de mauvais Physiciens. Anaxagore disoit que le Soleil n'étoit point autre chose, qu'un gros caillou embrasé. Les Egiptiens soûtenoient que le Soleil, & la Lune étoient deux Divinitez adorables ; que le Soleil étoit *Osiris*, & la Lune *Isis*. Aristote donnoit à châque Astre, & à châque Etoille, un conducteur pour les mouvoir, & pour les régler. Les Stoïciens vouloient que le monde fût un grand animal ; peut-être quelques-uns d'eux auront pensé que le

Soleil, & la Lune étoient ſes deux yeux. Pline eſt allé plus loin ; il croyoit que le monde étoit Dieu même ; & il lui donne tous les attributs de la Divinité. Epicure enſeignoit que le monde avec tout l'ordre, & toutes les beautez, que nous y admirons ; s'eſt fait tout ſeul par la rencontre, & le fortuit concours des Atômes, ſans qu'aucune cauſe intelligente s'en ſoit mêlée. Si quelqu'un s'aviſoit de ſoûtenir, que l'horloge de la Samaritaine, qui eſt ſur le Pont-Neuf, s'eſt faite elle-même, s'eſt arrangée, s'eſt miſe en mouvement, & s'eſt réglée, ſans que perſonne y ait mis la main, on l'accuſeroit de folie ; on le prendroit pour un imbécile ; & on ne le croiroit pas. Ah ! Seigneur ! Qu'eſt-ce que cette

Horloge, toute ingénieuſement faite qu'elle eſt, en comparaiſon de l'immenſe machine de l'Univers ? Tant il eſt vrai, qu'il n'y a point d'extravagances, où ne ſoient tombez les Philoſophes, quand ils ſe ſont ingérez de pénétrer dans le ſein de la Nature, & d'expliquer l'eſſence des choſes naturelles. Toute l'intelligence des hommes ne ſauroit aller là. Dieu n'a point fait l'Univers, pour être l'objet de nos recherches. Il l'a fait, afin que nous l'y cherchaſſions lui-même ; & que nous y reconnuſſions dans le ſilence d'une contemplation Religieuſe ſa Divinité, ſa Puiſſance éternelle, & toutes ſes perfections inviſibles, que par la Création du monde il a ſi ſenſiblement dépeintes dans ſes ouvrages.

Il nous en a caché la cauſe formelle, non pas pour nous la faire chercher : qu'en avons-nous afaire ? mais afin de nous fixer à la connaiſſance de la *Cauſe Efficiente*, qui eſt lui-même ; afin de nous élever par la vûë des merveilles incompréhenſibles de la nature, aux choſes inviſibles ; en un mot, afin de nous faire monter des créatures au Créateur. Le Sage dans l'Ecriture Sainte ſe rit des inutiles éforts de ces ſuperbes Philoſophes, qui veulent connaître la nature, & l'eſſence de châque choſe : Dieu, dit-il, a livré le monde à leur ignorance, & à leurs diſputes : *Mundum tradidit diſputationi eorum*, *Eccleſ. Cap. III.* ℣. 11. En éfet dans cette confuſion d'opinions ſi étranges, le monde eſt devenu pour eux

un cahos, où ils ne comprennent rien, & où ils se perdent. Qu'un Philosophe est embarassé, quand il veut trouver la raison, pourquoi le mouvement des Astres est circulaire, pendant que le mouvement des élémens est droit, & perpendiculaire du haut en bas, & de bas en haut ! Il a beau donner la torture à son esprit, il ne rencontrera dans sa tête que des songes, & des chimeres ; il faut qu'il s'élève jusqu'à Dieu, qui a établi ces Loix oposées, & ces mouvements contraires, dont dépend cependant toute l'harmonie de l'Univers. Ainsi il ne reste à un Physicien que la contemplation, & l'étude *des Usages*, que la sagesse de Dieu tire de ce diferent arrangement de la matiere ; & *des Fins*, où sa sagesse, &

ſa bonté conduiſent toute cette matiere mûë par des mouvements ſi diſcordants. Tout cela, pour conſerver la nature dans un état de conſiſtence inaltérable : & le tout pour le ſervice de l'homme. Seroit-ce renfermer un Philoſophe dans des bornes étroites, que de lui abandonner la contemplation du mouvement des Aſtres, ſans lui permètre pourtant d'imaginer des Loix de Mécanique, par leſquelles il prétendroit que la matiere une fois en mouvement, ſe ſeroit arrangée d'elle-même dans ce bel ordre, que nous voyons dans les Cieux ? La raiſon ne connaît point ce prétendu mécaniſme ; ſelon lequel, quelques-uns veulent, que la matiere en mouvement devoit faire d'elle-même des tour-

billons, des Aſtres, le Ciel, la Terre, les Plantes, les Animaux, &c. Mais voici comme la raiſon penſe, & parle;

O! Sageſſe, ta Parole
Fit éclore l'Univers;
Poſa ſur un double Pôle
La terre au milieu des Mers.
Tu dis. *Et les Cieux parurent;*
Et tous les Aſtres coururent
Dans leur ordre ſe placer.
Avant les Siécles tu régnes:
Et qui ſuis-je, que tu daignes
Juſqu'à moi te rabaiſſer?

M. Racine.

Ce Philoſophe encore une fois, n'auroit-il pas aſſez d'eſpace, pour donner carriere à ſon eſprit, en lui cédant les météores, l'air, la terre, la mer, les mineraux, les plantes, & les animaux, pour les

objets de ſa ſpeculation ? La génération des météores, des mineraux, des plantes, des animaux ; leurs divers états ; leur acroiſſement ; leurs organes ; la maniere dont ils prennent leur nouriture ; l'anatomie de ces choſes ; la découverte de ce qui les compoſe ; enfin leur décompoſition même ; tout ce qu'une exacte analiſe en peut tirer de ſels, d'eſprits, de ſucs, de ſoufres, leurs uſages ; enfin leur utilité, leurs forces, leurs vertus, leurs facultez, pour la ſanté, & pour la vie de l'homme ; tout cela n'eſt-il pas ſufiſant, pour ocuper le génie d'un nombre de Phyſiciens incomparablement plus grand qu'il n'eſt ? Et alors la Phyſique ſeroit utile à la ſociété des hommes, & les méneroit même à Dieu, par la néceſſite

ceſſité de reconnaitre, que la matiere, qui eſt par tout la même, n'a reçû ces diférentes qualitez, dont nous tirons tant de ſecours, que par la diferente configuration, que l'Auteur de l'Univers lui a donnée. Et c'eſt ce que Ciceron, qui nous a donné de la veritable vertu les idées les plus belles, & les plus ſublimes, que la ſageſſe païenne en a jamais donnée, vouloit trouver dans la ſience naturelle. La vûë, dit-il, du grand ſpectacle de l'Univers nous élève à la connaiſſance de Dieu; d'où la piété prend naiſſance; & la piété a pour compagnes inſéparables la juſtice, & les autres vertus, qui conduiſent à la vie heureuſe. *Quæ contuens animus, accipit ab his cognitionem Deorum: ex qua oritur pie-*

tas cui conjuncta justitia est, reliquæ virtutes : ex quibus vita beata existit. Cicero. de Natur. Deorum Lib. II. N. 153.

S. Augustin dit à merveilles la même chose. Nous admirons tous les jours, dit-il, la beauté du ciel ; le cours si réglé des astres ; l'éclat de la lumiere ; la vicissitude perpétuelle des jours, & des nuits ; l'accroissement, & le décroissement de la Lune dans l'espace de châque mois ; les diverses températures des quatre saisons de l'année, qui répondent à celles des quatre élémens ; la vertu merveilleuse des semences, dont chacune produit une espèce particuliere, & qui toutes impriment à ce qu'elles produisent, les vertus qu'elles renferment ; & enfin tous ces divers genres de choses, que

l'Univers expose à nos yeux, & dont chacune fait conserver ce qui est de son essence, & de sa nature. *Mais il ne faut pas regarder ces choses-là d'une vûë légére, & superficielle, qui n'aille qu'à satisfaire une vaine curiosité: il faut qu'elles nous servent de dégré, pour nous élever vers ce qui est immortel, & qui subsiste éternellement.* In quorum consideratione non vana, & peritura curiositas exercenda est, sed gradus ad immortalia, & semper permanentia faciendus. *S. Augustin. Lib. de Vera Relig. cap.* XXIX.

En publiant la description, qu'on a faite des Curiositez de la nature, & de l'art, on est demeuré dans les termes qu'on prescrit ici. On parle de leurs vertus, & de leurs propriétez par raport à l'utilité,

que les hommes en peuvent tirer, pour la ſanté, & pour la vie. On ne prétend pas, que tout ce qu'on y dit ſur ces choſes curieuſes aportées des Indes, ſoit nouveau. Il y a même pluſieurs de ces curioſitez, dont diferents Auteurs ont déja parlé. On raporte leurs ſentimens. On les combat quelquefois: toujours ſans aigreur, & dans la ſeule vûë de trouver la verité; & d'être utile à la ſociété des hommes. Cependant ceux qui liront ces deſcriptions, ne laiſſeront pas d'y trouver un air de nouveauté; parce qu'on y a joint des obſervations, qui ſont aſſûrément toutes nouvelles. Autant de livres de Phyſiologie, & de Cabinets imprimez, autant de vûës diférentes ſur les mêmes choſes; parceque châque Phyſi-

cien se fait une idée, qui lui est propre, sur ce qu'il explique. D'ailleurs l'un regarde un objet par un côté; & un autre le considére par un autre endroit : & c'est justement en publiant ces diférentes vûës, que diverses personnes ont sur la même matiere, que l'on porte la Physique à sa perfection. Je voudrois bien pouvoir contribuer quelque chose du mien au progrès d'une Sience si belle, & si utile aux hommes. J'ai bonne intention : c'est au Lecteur à juger, si je lui présente quelque chose au delà.

Aprobation de M. de Fontenelle, de l'Académie Françoise.

J'AY lû ce Manuscrit par ordre de Monseigneur le Chancelier, & je n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'Impression. Fait à Paris ce 15. Janvier 1703.

Signé, FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leur Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. JEAN MOREAU Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Privilege, pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre, *Curiositez de la Nature & de l'Art, découvertes dans deux Voyages des Indes, l'un aux Indes d'Occident en 1698. & 1699. l'autre aux Indes d'Orient*

en 1701. *&* 1702. *avec une Relation abregée de ces Voyages.* Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois bon luy lui semblera pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes, & de le vendre ou faire vendre & distribuer par tout notre Royaume ; Faisant défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, dans la Ville de Paris seulement, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter ou autrement, sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, appliquable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge de mettre, avant de l'exposer en vente, deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un autre dans le Cabinet des Livres de notre Château du Louvre, & un en celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, de faire imprimer ledit Livre dans nôtre Royaume & non ailleurs, en beaux caracteres & papier, suivant ce qui est porté par les Reglemens des années 1618. & 1686. & de faire enregistrer les Presentes és Regiſtres de la Communauté des Libraires de notre bonne Ville de Paris, le tout à peine

de nullité d'icelles ; du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution des Presentes toutes significations, défenses, saisies, & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le 21. jour de Janvier l'an de grace mil sept cens trois, & de notre Regne le soixantiéme. Par le Roy en son Conseil, LEBER.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, conformément aux Reglemens.

Signé, P. TRABOÜILLET, *Sindic.*

RELATION

RELATION ABREGÉE DE DEUX VOYAGES faits aux Indes ; l'un aux Indes d'Occident ; & l'autre aux Indes d'Orient.

JE partis de la Rochelle en 1698. au mois de Septembre pour les Isles de Caienne, de la Martinique, & de la Guadeloupe.

J'arrivai à Caienne, le 4. de Decembre de la même année, où je sejournai 4. mois.

Au mois de Mars 1699. nous partimes de Caienne, & nous allâmes moüiller au bout de huit jours au Fort de S. Pierre de la Martinique.

Au commencement du mois de Mai nous alâmes à la Guadeloupe en deux jours.

Sur la fin de Juillet nous mîmes à la voile pour l'Europe ; & nous arrivâmes en France au mois de Septembre 1699.

Il n'y a point d'événemens dans ce voyage, qui meritent qu'on en informe le Public. Et de parler de la manœuvre de nôtre Vaiſſeau, des coups de vent, des grains, des ouragans, de nos craintes & des maladies de ces Iſles ; ce ſont des choſes qui n'intereſſent pas aſſez un Lecteur par elles-mêmes ; & je n'ai pas d'ailleurs le talent de faire valoir, & de rendre agreables ces minuties en les racontant joliment. Tout ce que j'en dirai, c'eſt que je m'y ſuis toujours apliqué à étudier les maux de nos malades, & les diférentes curioſitez que la nature préſente dans ce nouveau monde. Et comme Caienne n'eſt ſéparée de la terre ferme, que par une riviere, j'étois ſouvent parmi les Galibis, c'eſt-à-dire, les Sauvages de ce quar-

tier-là, qui aiment les François plus qu'aucune autre nation de l'Europe. J'ai eu occaſion de voir parmi eux, & dans la terre ferme, beaucoup de choſes très-curieuſes, qu'on ne trouve point aux Iſles. J'ai aporté de la Guadeloupe ce beau ſouffre tranſparent, & jaune comme l'ambre, qu'on trouve en quantité à la fameuſe montagne de la Soufriere, vers les embouchures de ce terrible Volcan, qui vomit inceſſamment des flammes épouvantables.

Je n'ai point fait de ce Soufre un article. J'en laiſſe la deſcription à nos Chimiſtes Métalliques de Paris, qui en ſont fort curieux, & qui le cherchent avec un admirable empreſſement ; perſuadez qu'ils ſont, qu'il eſt bon pour changer la Lune en Soleil. J'ai parlé dans des articles particuliers de ce qui m'a paru en ce pays-là, digne de la curioſité du Public.

En 1701. je partis de Paris au mois de Decembre, afin de me rendre au Port-Loüis, pour le Voyage des Indes d'Orient.

Je reçus vers la fin de Janvier une Lettre de M. l'Abbé de Vallemont, où il me sollicite d'étudier soigneusement la nature dans l'Orient, & d'en considerer sur tout les trois règnes, dont la Médecine tire tant de secours pour la guérison des maladies sans nombre, qui affligent les hommes.

Je faits part de cette Lettre au Public, à qui je croirois rendre un mauvais ofice, si je retenois dans le secret une piece pleine de curiosité, & d'érudition.

LETTRE
DE M. L'ABBE
DE VALLEMONT.

MONSIEUR,

Ce n'eſt donc pas aſſez pour vous d'avoir vû le nouveau monde, & d'avoir promené votre curioſité ſur tout ce que la nature produit de plus rare dans la Caienne, dans la Martinique, & dans la Guadeloupe, ces belles Iſles de l'Amerique : vous voici tout prêt à vous expoſer aux haſards d'une navigation plus longue, &

plus penible. A peine êtes-vous de retour des Indes Occidentales, que vous allez vous embarquer pour les Indes d'Orient. Ne pouvez-vous pas vous contenter d'avoir vû le nouveau monde; ce vaſte pays, qui a été inconnu à tout ce qu'il y a eu d'hommes dans l'Europe, dans l'Aſie & dans l'Afrique depuis Adam, juſqu'en l'an 1497. que Americ Veſpuce reconnût cette quatriéme partie du monde, qu'il nomma de ſon nom Amerique.

C'eſt donc aux Indes d'Orient, que vous en voulez preſentement. Ainſi de ſang froid vous allez renoncer pour ſix mois à être animal terreſtre; & durant ce tems-là vous ne logerez que dans une Maiſon flotante, & ſur des Mers fameuſes par d'infinis naufrages, où

tant d'hommes, ce me ſemble, peu ſenſez ont peri. N'y a-t-il pas aſſez de genres de mort ſur terre, ſans en aller chercher un nouveau ſur mer ? Le vieux Caton, qui étoit ſi ſage, avoit-il tort de mettre parmi les choſes dont il ſe repentoit, la ſotiſe qu'il avoit faite d'aller par eau, où il pouvoit aller par terre ? Si nôtre cher Horace vous avoit vû de retour de l'Amerique, & vous préparer tout de nouveau pour un autre voyage de mer de ſix mille lieües, il vous auroit répréſenté dans quelqu'une de ſes Odes, comme un homme ennivré de l'eau de ce fleuve de Thrace qui pétrifioit ceux qui en bûvoient ; ou du moins comme un homme, dont le cœur ſeroit envelopé dans un triple airain.

Illi robur, & æs triplex
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus. -

Comme tous les hommes n'ont pas la tête faite l'une comme l'autre, vous trouverez des gens, qui vous aplaudiront sur votre nouvel embarquement. L'Empereur Trajan vous auroit porté envie. Ce Prince avoit une grande idée des pays Orientaux. Il croyoit ces régions, où le Soleil se léve, plus privilegiées que le reste de la terre. Il regardoit les Indes comme le lieu, où la nature avoit répandu plus liberalement ses bienfaits ; & pensoit que c'étoit là qu'elle faisoit ses plus rares, & ses plus précieux ouvrages. Un jour qu'il voyoit partir quelques Vaisseaux pour

l'Orient, il ne pût s'empêcher de se récrier : *Plût au ciel que mon âge, ma santé, & mes affaires me pussent permettre d'être de ce voyage !* Utinam verò mihi, & otium, & vita & ætas suppeteret !

Allez donc, Monsieur, contempler la nature dans l'Orient, après l'avoir étudiée dans l'Occident. Vous êtes curieux ; vous êtes jeune ; vous avez de la santé ; & par dessus tout cela vous êtes libre ; & la divine Providence ne vous a pas encore attaché à un état, qui vous puisse empêcher de suivre l'inclination que vous avez de voir, si tout ce qu'on dit de l'Orient est au dessus, ou au dessous de ce que vous avez vû dans l'Occident. Je compte bien que vous n'oublîrez pas de parcourir là les trois règnes

de la nature, d'en obſerver les ſingularitez, & de faire une bonne récolte de ce qu'elle produit de plus digne d'attention dans le règne des Mineraux, dans le règne des Végétaux, & dans le règne des Animaux. Quand vous ſerez ſur les lieux, tout ce qui eſt terre, pierre, marcaſite, métail, bitume ſec, ou liquide, tout cela eſt du règne des Mineraux, & fait partie de vôtre étude. Les ſemences, les feüilles, les fleurs, les fruits, les mouſſes, les plantes, les arbuſtes, les arbres, les écorces, les bois, les racines, les gommes, les baumes, les huiles, tout cela apartient au règne des Végétaux, & eſt un champ, où il faut moiſſonner. Enfin les moucherons, les mouches, les inſectes, les ſerpents, les poiſ-

ſons, les oiſeaux, les bêtes à 4. pieds, l'homme même ſelon le corps, tout cela eſt de la Juriſdiction du règne des Animaux, & eſt de vôtre competence. Ainſi les chairs, les os, les os pierreux, ou les pierres oſſeuſes, les bézoards, la graiſſe, la mumie, les peaux, les cornes, les ongles, la cervelle, les dents, &c. doivent être les objets de vôtre curioſité, & de vôtre recherche. La mer, outre les poiſſons de tant d'eſpèces, renferme dans ſon vaſte ſein des merveilles, & des richeſſes infinies, qui meritent beaucoup d'attention. Il y a les Plantes marines, les Litophitons, les Coquillages, les Perles, le Corail, l'Ambre, le Corolloidés, les Madrépores, &c. Voilà de quoi vous occuper.

Au reſte croiriez-vous qu'il y a d'habiles gens, qui ne font pas grand cas de toutes ces drogues des Indes, & qui voudroient qu'elles ne fuſſent que pour les Orientaux ſous le ciel, & dans le pays deſquels la nature les produit ; & que nous autres Occidentaux nous devrions nous contenter de ce que cette mere ſi ſage fait ici pour nous. Je parle très-ſérieuſement. Pline, je dis Pline l'ancien, un des plus aviſez mortels qui fuſſent de ſon temps ; enfin ce Pline ſi célèbre, & ſi ſavant dans les choſes naturelles, s'eſt fort déchaîné contre les drogues des Indes. Il prétendoit qu'il ne falloit point de boutiques d'Apoticaires ; car enfin, diſoit-il, il n'y a point de Villageois, qui n'ait devant la porte de ſa maiſon

une boutique de remedes essentiels dans les plantes que la nature y fait croître. Le voici lui-même qui va s'expliquer. Franchement, dit-il, la terre, où nous naissons, produit tous les remedes, dont nous avons besoin, pour rétablir, ou conserver nôtre santé. Ces remedes sont simples, faciles à trouver, & coûtent peu. Mais il est survenu des hommes rusez, qui ont voulu profiter de la credulité des simples, & de la foiblesse des malades. Il s'est élevé des Vendeurs de drogues, & on a frauduleusement ouvert des Boutiques, où l'on promet de vendre la santé, & la vie aux hommes. C'est là qu'on vante des mélanges, & des compositions, dont ces Charlatans auroient bien de la peine à rendre raison. Ensui-

te on a fait venir des drogues de l'Arabie, & des Indes: & pour guerir une petite plaie, on aplique, avec un ſérieux admirable, des drogues aportées, dit-on, du voiſinage de la Mer Rouge. Cependant les véritables remèdes ſont ceux que chaque Payſan peut trouver devant ſa cabane..... Nous n'avons donc pas beſoin des drogues de l'Arabie & de l'Inde. La nature ne les a pas produites ſi loin de nous pour nôtre uſage. Elle les a placées là pour ceux du pays. Et ce que les Marchands Arabes, ou Indiens nous vendent, n'eſt pas même bon pour eux; car ils ne nous le vendroient pas. *Ex terra naſcentibus nata medicina: hæc ſola naturæ placuerat eſſe remedia, parata vulgo, inventu facilia, & ſine impendio, ex*

quibus vivimus. Postea fraudes hominum, & ingeniorum capturæ, officinas invenere, quibus sua cuique homini venalis proponitur vita. Statim compositiones, & misturæ inexplicabiles decantantur. Arabia, atque India in medio æstimantur, ulcerique parvo medicina à rubro mari imponitur, cum remedia vera pauperrimus quisque cænet. Hist. Nat. Lib. xxiv. cap. 1. .... *Nos nec Indicarum, Arabicarumque mercium, aut externi orbis attingimus medicinas. Non placent remediis tam longè nascentia : non nobis gignuntur : imò ne illis quidem, alioquin non venderent.* Lib. xxii. cap. 24.

Ce savant Romain donne une excélente raison de cette fantaisie des hommes, qui préférent des drogues inconnuës qu'on aporte des extrémitez

du monde, à celles que nous connaiſſons chez nous, & dont on pourroit ſi bien ſe contenter. Tel eſt, dit-il, le génie des hommes qui ne trouvent ni pointe, ni agrément dans ce qu'ils poſſedent, & qui coûte peu; pendant qu'ils ſont toûjours avides de ce qu'ils ne peuvent avoir qu'avec beaucoup de peine : *Tanta mortalibus rerum ſuarum ſatietas eſt, & alienarum aviditas. Lib. xii. cap.* 17. Ces paroles ſont belles !

C'eſt ſur cette idée-là que *Beverovicius* en 1643. entreprit de montrer qu'il croiſſoit en Hollande toutes les plantes, & les médicaments néceſſaires pour les Habitans du pays. L'ouvrage porte pour titre, AYTAPKEIA BATAVIÆ. Et ce petit livre a eu beaucoup de partiſans de conſidération,

ſidération, qui l'ont merveilleuſement fait valoir. Mais auſſi ne faut-il pas diſſimuler, que de grands hommes ſe ſont ſoûlevez contre le Siſtême de *Beverovicius*, & ont démontré que Pline, à qui la vie réglée avoit fait une ſanté admirable, en vouloit beaucoup aux Médecins. C'étoit un homme d'une tempérance très-parfaite; & ceux, qui vivent de la ſorte, n'ont que faire ni de drogues, ni de Médecins. Primeroſe Médecin François, qui faiſoit la Medecine en Angleterre avec beaucoup de réputation, dit fort agréablement dans ſon Livre *de Vulgi erroribus*; que *l'intemperance eſt la meurtriere des hommes & la nourrice des Médecins.* Ce Primeroſe dans ce même Livre, que je viens de citer,

combat ſavamment l'opinion de Pline ſur les drogues étrangeres, & renverſe ſans reſſource le Siſtême de *Beverovicius*. Il dit fort judicieuſement que Dieu a voulu qu'il y eût un lien de ſociété entre tous les hommes; que c'eſt pour cela que chaque pays a des dons, & des avantages qui lui ſont propres, & que le commerce, & la navigation rendent communs aux régions qui ne les ont pas. Pourquoi voudroit-on que ce que l'Auteur de la nature a créé de de bon dans un pays, quelquefois inhabité, ne pût être communiqué aux autres? Voudroit-on laiſſer l'uſage du ſucre, qui eſt ſi agréable & ſi ſalutaire, aux ſeules régions où croiſſent les cannes, d'où on exprime ce précieux ſel ſi bal-

ſamique ? Vantons tant qu'il nous plaira la Sauge de nos jardins; étonnons nous avec toute l'Ecole de Salerne, de ce qu'on ne laiſſe pas de mourir avec un ſecours ſi puiſſant pour défendre la vie.

Cur moriatur homo, cui ſalvia creſcit in horto ?
Salvia ſalvatrix, naturæ conciliatrix.

Publions que les Chinois, qui n'en ont point, donnent pour une livre de Sauge trois livres de leur Thé. Il faut pourtant reconnaître de bonne foi, que le Thé l'emporte infiniment au deſſus de la Sauge. Ce n'eſt point un préjugé en faveur des choſes étrangéres. C'eſt une vérité auſſi lumineuſe, que les rayons du Soleil; que le Thé eſt d'une excélence, qui ne le laiſſera jamais avilir. Outre qu'il eſt d'une odeur

infiniment plus agréable que nôtre Sauge ; c'eſt qu'il eſt encore un merveilleux ſpécifique, pour réjoüir, & récréer les eſprits ; il abat les vapeurs ; il empêche l'aſſoupiſſement ; il fortifie le cœur, & le cerveau ; il répare l'épuiſement des forces après une longue & pénible étude ; il aide à la digeſtion ; il excite l'urine ; il purifie le ſang ; & eſt un excélent reméde contre le Scorbut. Conſentirons-nous qu'on nous interdiſe l'uſage du *Kinquina* ; ce puiſſant fébrifuge ; cette précieuſe écorce qui eſt reconnuë préſentement, pour un ſpécifique immanquable contre les fievres intermittentes ? Il faudroit être bien ennemi du genre humain, pour nous arracher de ſi grands ſecours. Pline auroit bien chan-

gé de langage, ſi de ſon tems l'Amerique avoit été connuë ; & qu'on en eût aporté non-ſeulement le *Kinquina* ; mais encore l'*Ipécacuanha*, cette petite racine, qui eſt un ſpécifique aſſuré contre la diſſenterie, & contre les autres cours de ventre. Nous ſommes redevables à la liberalité du Roy de la connaiſſance de ce précieux reméde, dont M. *Helvetius* faiſoit un grand ſecret. Sa Majeſté a eu la bonté de l'acheter, & de le rendre public. On a frapé pour de moindres conſidérations des Médailles à l'honneur de Trajan, & de pluſieurs autres Empereurs Romains, avec ces flateuſes inſcriptions : *Salus publica* : *Salus generis humani.* Ils avoient moins fait que LOUIS LE GRAND pour la

ſanté, & la conſervation de leurs Sujets.

Mais que dirons-nous de la fameuſe plante, que nous ne connaiſſons, que depuis la découverte de l'Amerique, & qui eſt devenuë les délices des trois parties de l'ancien monde? Vous devinez dèja que je veux vous parler de ce miracle dans le règne des Végétaux, & que les Americains nomment *Petun*, les Eſpagnols *Tabac*, & les François *Nicotienne*, à cauſe de *Nicot*, Ambaſſadeur en Portugal, qui à ſon retour l'aporta en France. Il en faut parler dignement; car enfin il ne fut jamais de plante à laquelle tant de gens, & de toutes les conditions, aient pris plus d'intérêt. Je n'ignore pas qu'elle a des adverſaires. L'Abbé *Niſ-*

ſeno, Eſpagnol, dit froidement, que c'eſt le démon qui a pris ſoin de faire paſſer le Tabac de l'Amerique en Eſpagne, & de là dans le reſte du monde: *Tabaci planta dæmonis ſollicitudine ex Indiis in Hiſpanias, aliaſque mundi ſuperioris oras invecta videtur. Politic. Cœlorum part.* 1. *Lib.* 3. *cap.* 5. Dans la belle & ſavante Thèſe de Médecine, qui fut ſoûtenuë à Paris en 1699. où l'on agita cette importante queſtion; ſavoir, *Si le fréquent uſage du Tabac abrége la vie*; Meſſieurs les Médecins de la Faculté, à la tête de laquelle étoit l'illuſtre M. Fagon, prémier Médecin du Roy, y diſent beaucoup de mal du Tabac. On le répréſente comme un monſtre de la nature, qui eſt plus dangereux, & même plus fa-

tal à la vie, que la Mandragore, dont la Magicienne Circé composoit ses maléfices; & dont la racine lui servoit, pour abrutir les hommes, & pour s'en faire aimer éperduëment. On ajoûte que le Tabac est plus narcotique, & plus meurtrier que le furieux *Solanum*. Quoi! Ce *Solanum*, si fameux par ses pernicieux efets, dont une seule drachme, selon Théophraste, dessécheroit tout le flegme du plus grave Philosophe, & en feroit un bouffon, & un écervelé! Deux drachmes sufisent, pour métamorphoser le plus sage des hommes en un foû furieux. Trois drachmes jettent dans une frénésie incurable: & quatre drachmes metroient au tombeau le plus vigoureux porte-faix de Paris. On va encore

plus

plus loin. On déclare que le Tabac eſt plus infame que le *Stramonium*, ſi reconnu par la faculté qu'il a d'éteindre les lumieres de la raiſon, & d'allumer dans les hommes les plus horribles paſſions; & ſi décrié, que des Savants* ont cru, qu'il eſt l'abominable *Hippomanès* de Théocrite.

Ce n'eſt pas encore tout : On range le Tabac ſans miſericorde, à cauſe de ſon venin, dit-on, à la lugubre famille des Pavots, & des *Solanums*, ſi redoutables par le ſommeil mortel qu'ils cauſent, & qui ferme pour jamais la paupiere aux hommes. Enfin pour dernier trait, on fait venir le Tabac de compagnie dans le même Vaiſſeau, qui aporta à Naples le mal hon-

* Aloyſius Anguillara.

teux, dont la Juſtice de Dieu punit dès ce monde l'incontinence des hommes. Mais après tout crairiez-vous qu'on ne prétend par cette vive & longue déclamation, que condamner l'abus, & le trop fréquent uſage du Tabac ? Ces Meſſieurs ſe rabattent là, & ne veulent rien davantage. En éfet, on reconnaît volontiers dans la Thèſe que le Tabac purge la pituite, ce funeſte magazin des fluxions ; qu'il eſt excélent contre l'aſthme, la toux, & le catharre ; parce qu'il dégage le poûmon de cette pituite viſqueuſe, qui forme ces maux diférents. On ajoûte qu'il eſt merveilleux contre le cruel mal des dents. On lui fait l'honneur de le comparer au célébre *Népenthès* d'Homére, qui a la vertu de

charmer les ennuis, & les chagrins de la vie ; on dit que la fumée du Tabac par un agréable étourdiſſement émouſſe la délicate ſenſibilité des nerfs, & l'incommode vivacité de l'eſprit ; diſſipe les fantômes de la triſteſſe, & de la mélancolie ; & que ne préſentant à l'imagination que des objets plaiſants, & gaillards ; il fait qu'un miſérable Therſite, aſſis ſur un fumier avec ſa pipe allumée, ſe berce dans ſes flateuſes penſées, bâtit des Châteaux en Eſpagne, & ſe croit un Roy ſur ſon Trône.

Enfin on y âvoue que le Tabac eſt un ſpécifique ſouverain contre les vieilles plaies. En voila trop. Quand on n'auroit tiré de la découverte de l'Amerique, que la connaiſſance de cette divine plante, peut-

on jamais assez se féliciter sur les biens qui nous en reviennent ? Quant à la maladie infame, qu'on dit être venuë des Indes Occidentales avec le Tabac ; c'est un fait dont tout le monde ne convient pas. C'est une supposition qu'il seroit aisé de détruire. Herrera, si sincere qu'il n'épargne pas sa nation, dit formellement, que *les Espagnols ont porté la Vérole au Mexique, bien loin de l'y avoir prise.*

Galien si attentif à perfectionner la Médecine, & à choisir les meilleurs remedes, a reconnu par plusieurs expériences, qu'il ne pouvoit pas se passer des drogues étrangeres, & qu'il employoit utilement pour ses malades la Terre de Lemnos, le Dictame de Crète, le Persil de Macédoine, & tant d'au-

tres choſes, qui n'ont point la même vertu, & la même éficace, quand on les cultive en Italie. Il dit poſitivement que l'Iris de la Libie eſt auſſi diférent de celui de l'Illirie, qu'un corps mort eſt diférent d'un corps vivant. L'Iris de la Libie n'a nulle odeur. Au contraire l'Iris de l'Illirie eſt d'un goût agréable & d'une odeur charmante. Il ne faut donc pas ſi fort ſe déchaîner contre certain choix de drogues. Tant qu'il y aura du bon goût parmi les hommes, on boira en France des vins du Rhin, & de la Moſelle, des vins d'Eſpagne, de Madére, des Canaries, de ſaint Laurent; & tant qu'il y aura des malades, & des Médecins bien ſenſez, on emploira dans la Médecine le Sené d'Orient, l'Iris de Floren-

ce, l'Angélique d'Eſpagne, le Bitume de Judée, le Stæcas Arabic, le Maſtic de Chio, la Manne de Calabre, la Térèbentine de Chipre, la Rhubarbe de la Chine, &c. Vous connaiſſez, Monſieur, ce que la Médecine tire des Indes d'Occident, d'où vous ne faites preſque que d'arriver : allez maintenant aux Indes d'Orient, pour y reconnaître tant de belles, & excélentes choſes, qui ſont la richeſſe, & l'ornement des Cabinets des Curieux, & le fond de nos remèdes les plus certains. La nature, qui connait la beauté, & l'excélence de ſes ouvrages, ne nous a pas donné ſans deſſein un eſprit curieux. Elle nous a faits de la ſorte, pour être les ſpectateurs des merveilles, qu'elle étale ſur la

face de l'Univers. Elle perdroit tout le fruit de ſes travaux, ſi tant de productions ſi éclatantes, & ſi ingenieuſement ornées ne ſervoient de ſpectacle qu'aux arbres, & aux rochers. La nature, dit Sénèque, veut des ſpectateurs, & même des admirateurs. En peut-on douter, quand on conſidére de quelle figure, & de quelle maniere elle nous a formez. Elle nous a fait droits, & nous a mis la tête vers le Ciel, afin que nous portions nos yeux, & nôtre contemplation, non-ſeulement ſur la terre, & ſur la mer, mais encore juſque dans ces Globes immenſes qui roulent au deſſus du monde elementaire. *Et ut ſcias Naturam ſpectari voluiſſe, non tantùm aſpici, vide quem vobis locum dederit.* Senec. de otio. Sap cap. 32.

Cette étude de la nature, outre qu'elle rend une perſonne de vôtre profeſſion utile à la ſociété, elle eſt encore très-propre à former les mœurs, à polir l'eſprit, à rendre le cœur droit, & à conduire l'homme à la vertu. Celui, dit Philon le Juif, qui contemple l'ordre merveilleux de la nature, & ces inviolables loix; d'où les Elemens, & les Corps celeſtes tirent leur mouvement, & leur ſubordination; qui retiennent l'Univers dans ſon état de conſiſtence, & que le tems qui uſe tout, reſpecte éternellement: Oüi! celui qui conſidére cette divine Republique, formée de l'union du ciel, & de la terre, n'a pas beſoin de maître, pour aprendre à vivre dans une innocente paix, à ſe ſoumèttre aux

loix de la Religion, & à ſe conformer à la police de l'état. Une ſi parfaite harmonie, entre toutes les parties de l'Univers, eſt un excèlent exemplaire par lequel il ſera porté à regler ſes paſſions ſur le niveau de ſa raiſon & de l'équité. *Quiſquis Naturæ ordinem contemplatur, & eximiam quamdam hujus mundi Rempublicam, vel ſilentibus præceptoribus, diſcit ſub legibus, & in pace vivere, componere ſe ad exemplar pulcherrimum.* Philo de Abrah.

N'oubliez pas, Monſieur, de conſiderer non-ſeulement les mœurs, & les uſages des Aſiatiques; mais encore leur induſtrie, & leurs connaiſſances dans les arts utiles à la vie. Vous ne les trouverez pas ſi groſſiers, & ſi barbares, que pluſieurs gens le penſent ici;

& qui s'imaginent que les hommes n'ont de l'esprit, & de la politesse qu'en France, & en Europe. Vous n'y rencontrerez pas beaucoup de Médecins ; car comme les Asiatiques sont fort temperants, ils sont peu malades, & les Médecins n'ont guere à faire avec eux. Il n'y a pas même fort long-tems, qu'il y a des Médecins parmi les Turcs, les Indiens, les Chinois, & les Moscovites ; parce que ces nations gardent beaucoup de modération dans l'usage du boire, & du manger.

Vous trouverez tous ces Médecins fort atachez aux remèdes simples ; ils ne s'amusent point à ces magnifiques compositions, que le peuple estime tant en Europe, & que les Savants mépriſent également.

Qu'ils ont de raiſon ! Qui peut nous répondre, que ces ſoixante *Ingredients*, pour exemple, qui entrent dans la compoſition de la Thériaque, ne ſe font pas dans ce pompeux mélange, une guerre irréconciliable ? Mais nous dira-t-on ; tout ce qui entre dans cette fameuſe compoſition, eſt bon, & même excélent. Qui le ſait ? Et parmi les vertus qu'on leur atribuë, n'y a-t-il pas de mauvaiſes qualitez ? M. Boyle fait une eſtime toute ſinguliere d'un manuſcrit Arabe, qu'un étranger lui préſenta, dans lequel l'Auteur expoſoit avec beaucoup de ſoin les bonnes, & les mauvaiſes qualitez des medicaments dont il parloit. Cette conduite eſt bien judicieuſe, dit M. Boyle : car enfin n'y a-t-il point à craindre,

qu'entre tous ces *Ingredients*, qui compoſent ces ſuperbes remèdes, il n'y ait quelque drogue, où il ſe trouve une qualité contraire aux vûës du Médecin ? De ce mélange confus ne peut-il pas ſe faire une fermentation inconnuë, & qui réveillera dans ces drogues diferentes, un levain dangereux qui étoit aſſoupi ? Et ſi l'uſage d'un remède ſi compoſé ne cauſe pas une nouvelle maladie, n'y a-t-il point à ſoupçonner qu'il dévelopera dans le malade, une matiere ennemie, qui étoit concentrée, qu'un remède ſimple auroit attenuée, & qu'une drogue inutile, & ſurnumeraire pourra irriter, & déchaîner ? Quand bien même on ſauroit exactement que toutes ces drogues étrangeres, & pour la plûpart très-incon-

nuës, seroient innocentes, & salutaires ; on ne doit pas être encore en repos. M. Boyle dans ses savantes expèriences, a fait voir tant de fois que de plusieurs choses bonnes, & mêmes excèlentes mises ensemble, il s'en fait un mélange très-mauvais, & pernicieux. On connait peu la nature des Mineraux, des Végétaux, & des Animaux ; & il faudroit que le quart de ce qu'il y a de bons esprits dans le monde, travaillât un siecle par l'Analise des Chimistes sur la matiere médicale, pour y connaitre quelque chose, qui nous pût rassurer dans l'usage de ces remèdes orgüeilleusement composez. Ainsi plus un remède est simple, & moins il est dangereux. Et cela est fondé sur une belle parole de Galien, que

je vous prie de regarder, comme un des plus précieux Oracles, qui nous ſoient venus des grands hommes : *Perſonne ne peut*, dit-il, *ſe ſervir en homme de bien d'un remède compoſé, s'il ne connait auparavant exactement les vertus des drogues ſimples qui le compoſent :* In univerſum nemo probè uti poſſit medicamento compoſito, qui ſimplicium vires non accuratè prius didicerit.

Et il ne faut pas apréhender qu'un remède ſimple ne diſſipe pas une maladie qui provient de pluſieurs cauſes. Eſt-ce qu'une plante toute ſimple qu'elle eſt, ou un mineral, ne renferme pas pluſieurs principes? Tout homogènes que ces choſes nous paraiſſent, elles ſont compoſées de pluſieurs parties diférentes ; & vous avez vû

comme les Chimiſtes par leur admirable analiſe tirent d'une ſeule plante un ſel volatile, un eſprit urineux, une liqueur aqueuſe, qu'ils apellent le phlegme, une huile, quelquefois un peu de ſel fixe, & toûjours une terre blanche & poreuſe qu'ils nomment la *tête morte*, ou *la terre damnée*. Laiſſez faire la nature, ſa Pharmacopée eſt toute divine; & elle diſtribuera ſagement ces diférentes parties, & les fera agir ſelon le beſoin.

Je n'oſerois pas condamner l'uſage de la Thériaque. Elle eſt trop ancienne, & trop acreditée dans le monde, où elle s'étoit fait des partiſans avant même que Galien prît intérêt à conſerver la ſanté des hommes. Il me ſufit d'obſerver que Galien ne l'a ja-

mais ordonnée, que le Traité de la Thériaque qui a paru ſous ſon nom, n'eſt point aſſurément de lui, & qu'enfin Pline bien loin d'eſtimer la Thériaque l'ait apellée : *excogitata compoſitio luxuriæ.* Cet endroit eſt ſi beau, que vous me ſaurez gré de l'avoir mis ici tout entier : Auſſi-bien ne verrez-vous Pline de long-tems.

La Thériaque, dit-il, eſt une compoſition, qui ne peut venir que d'une imagination déréglée, & d'un eſprit fertile en mauvaiſes inventions. Il n'y entre que des drogues étrangeres, pendant que la nature en produit tant parmi nous, dont une ſeule vaudroit mieux que la Thériaque même. Le Mithridate eſt compoſé de cinquante-quatre drogues, dont toutes les dozes ſont diférentes.

tes. Il y en a dont on ne prend que le poids de la ſoixantiéme partie d'un denier. Quel Dieu a enſeigné cette proportion ſi préciſe ? Car toute l'intelligence des hommes ne ſauroit jamais parvenir à ce ſublime de ſubtilité. Diſons la verité : tout ce grand apareil de drogues étrangeres n'eſt qu'une vaine oſtentation, pour ébloüir les ſimples, & un ſpectacle monſtrueux qui ofenſe les Savants. Franchement ceux qui font ces pompeuſes préparations, ne ſavent guere eux-mêmes ce qui peut réſulter d'un ſi afreux ſalmigondis. *Theriace vocatur excogitata compoſitio luxuriæ. Sic ex rebus externis, cùm tot remedia dederit natura, quæ ſingula ſufficerent. Mithridaticum antidotum ex rebus* 54. *componitur interim nul-*

lo pondere æquali, & quarumdam rerum ſexageſima denarii unius imperata. Quo Deorum perfidiam iſtam monſtrante? Hominum enim ſubtilitas tanta eſſe non potuit. Oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt. Ac ne ipſi quidem illam novêre. Hiſt. Nat. Lib. 29. cap. 1.

Ce qu'il y a de plus important à examiner ſur le chapitre de la Thériaque ; c'eſt de ſavoir à quoi elle eſt bonne. Je ſai bien que ceux, qui la célebrent, la vantent comme le plus puiſſant remède que l'on ait contre les fievres contagieuſes, peſtilentielles, malignes, pourprées. Mais c'eſt la queſtion. Il eſt certain que la Thériaque eſt un remède très-chaud, & très-ſec, qui par ſa grande ardeur conſume les eſ-

prits, & deſſeche les humeurs. Il eſt par conſequent merveilleux, pour augmenter la fievre, & pour la donner à ceux qui ne l'ont pas. Ce qu'il y a encore d'aſſez établi comme certain entre les Médecins; c'eſt que les fievres peſtilentielles, & malignes viennent d'une intemperie chaude, & ſéche du ſang, & des humeurs. Cela étant; la Thériaque n'eſt point alors de ſaiſon; puiſqu'au lieu de régénérer ces eſprits, & ces humeurs qui manquent alors; au contraire elle diſſiperoit le reſte par ſa ſechereſſe, & par ſa chaleur exorbitante; & conduiroit droit au tombeau. Je crains bien que les Savants du tems de Pline n'aient eu raiſon de nommer la Thériaque; *Excogitata compoſitio luxuriæ.* Car en parlant de la Thériaque, il

ne nous dit pas seulement sa pensée ; mais encore l'opinion des bons esprits de son tems : *Theriace vocatur excogitata compositio luxuriæ.* Or ce grand homme est incomparable, quand il parle des choses de son tems, & de son pays, dont il a pû s'instruire par lui-même. Il n'est pas si seur de le suivre, lors qu'il philosophe sur les choses éloignées, & qu'il n'a pû savoir que par des memoires, & des relations, qui ne lui venoient pas toûjours de correspondants judicieux, & bien informez.

Enfin M. Boyle nous aprend qu'il a eu dessein d'écrire contre la Thériaque, & les remèdes trop composez ; & qu'il avoit là dessus beaucoup de matériaux tout prêts : *Sed eum prosequi nolui*, dit-il : & il s'est contenté de faire un excélent Traité, où il donne par tout la pré-

férence aux remèdes ſimples. *Simplic. Medicament. utilitas, & uſus, pag.* 49.

Je vais dorénavant conjurer Neptune, & Eole de s'accorder, afin de vous donner une navigation promte, & hûreuſe; ou, pour parler plus chrétiennement, je prierai celui qui *tire les vents de ſes treſors*, Pſal. 134. ℣. 8. *qui commande aux vents, & aux flots, & à qui les vents, & les flots obeïſſent*, Luc 8, ℣. 25. qu'il vous comble de ſes plus précieuſes bénédictions, & qu'il favoriſe un voyage ſi pénible; & que vous entreprenez, moins par curioſité, que par le deſir de vous rendre habile dans vôtre profeſſion, & de devenir utile à vôtre patrie. Adieu, mon cher Monſieur, pour dix-huit mois.

DE VALLEMONT.

à Paris ce 20. Janvier 1701.

Le 2. de Février jour de la Purification, nous essuyâmes à la rade de Penmanek ce furieux ouragan, qui se fit sentir d'une maniere assez funeste en plusieurs endroits du Royaume.

Le 5. Février l'Escadre de la Compagnie des Indes Orientales, composée de 4. Vaisseaux, savoir le Maurepas, le Pondicheri, le Bourbon, & le Marchand des Indes, mit à la voile sur les 10. heures du matin.

Monsieur Faucher Oficier du Roy, montoit le Maurepas, & commandoit l'Escadre. J'étois dans ce Vaisseau avec la meilleure compagnie du monde; puisque nous avions l'honneur de profiter de la présence, & des excelents exemples de Monseigneur de Cicé, Evêque de Sabule. Il avoit pour Aumonier M. l'Abbé de Montigni, & étoit accompagné de M. de Villedor, Théologal de Noyon, & Docteur de Sorbonne, qui alloit à la Chine prendre connaissance des Cérémonies des Chinois, sur l'explication desquelles les Missionaires des Indes ont pris diférent parti.

Le Samedi 19. j'eus la satisfaction

de voir le Pic de Ténérif, Isle des Canaries, si fameux dans la Geographie, où il est estimé la plus haute pointe de montagne qui soit dans le monde.

Le Dimanche 20. nous passâmes le Tropique du Cancer.

Le Jeudi 24. nous vîmes la côte du Sénégal en Afrique.

La nuit suivante, quoi que nous fussions à plus de 20. lieües de cette côte, qui est fort sablonneuse, une nuée de sable vint fondre sur nôtre Vaisseau, portée par un tourbillon de vent extraordinaire. Cet évenement parut une chose toute nouvelle à nos plus anciens Navigateurs.

Le Samedi 26. nous moüillâmes à la rade du Cap-Vert à un quart de lieuë de la forteresse de Goré, qui appartient à la Compagnie Françoise du Sénégal. Je fus nommé par nôtre Capitaine, pour accompagner l'Oficier, qu'il envoyoit faire compliment au Gouverneur de la place, qui nous reçut à merveille.

Le Samedi 5. de Mars nous remîmes à la voile, pour l'Isle d'Amjouam.

Le Dimanche 20. Mars nous paſſâmes la Ligne.

Le Lundi 21. nous avions le Soleil vertical ; c'eſt-à-dire, perpendiculairement, & à plomb ſur nôtre tête. Ce jour-là ſe fit la fameuſe Cérémonie qu'on apelle ſi improprement bâtême. Je n'en fus pas plus exemt que tous les autres qui n'avoient pas encore paſſé la Ligne.

Le Dimanche 10. Avril nous nous trouvâmes ſous le Tropique du Capricorne.

Le Samedi 7. Mai nous doublâmes le redoutable Cap de bonne Eſpérance. Nous y trouvâmes la mer épouventable, comme elle y eſt ordinairement ; parce que c'eſt l'endroit du monde, où la mer eſt la plus vaſte de l'Occident à l'Orient.

Le lendemain qui étoit Dimanche, nous chantâmes le *Te Deum*, pour remercier Dieu, de nous avoir donné un tems favorable, dans un endroit ſi périlleux.

Mecredi 25. Mai je conſiderai avec attention deux Trombes de mer à demi lieüe l'une de l'autre. Ce terri-

ble

ble météore eſt une grande quantité d'air mêlé de vapeurs, & d'exhalaiſons qui ſortent avec impétuoſité d'entre deux nuës, dont l'une eſt tombée ſur l'autre; & qui en ſortant par la nue inférieure décend ſur la mer en forme de colomne, la fait boüillonner, forme un bruit ſourd, & deſagréable, & enlève quelquefois des Vaiſſeaux, & puis les laiſſant retomber les coule à fond.

Mardi 31. de Mai nous aperçûmes l'Iſle de Madagaſcar, une des plus grandes Iſles du monde.

Vendredi 3. Juin nous repaſſâmes le Tropique du Capricorne, en cotoyant l'Iſle de Madagaſcar.

Le Vendredi 10. de Juin nous moüillâmes à l'Iſle d'Anjouam, où il y a un Roy nommé *Mané-céné-fahé-cha-ha*, qui fait ſa reſidence à 7. ou 8. lieuës de la côte. Nôtre Capitaine me nomma pour aller ſaluer le frere de ce Roy. Ce frere de Roy eſt fort poli; il me préſenta le Bétel, ſelon la coûtume des Orientaux, & me fit déjeuner avec lui. Il vint à nôtre bord avec ſa ſuite, & don-

na une Lettre du Roy son frere ; pour nôtre incomparable Monarque, dont les éclatantes actions ne sont pas ignorées dans les Climats les plus reculez.

Le Samedi 18. nous partîmes de cette Isle enchantée ; car enfin c'est veritablement une des plus fertiles, & des plus délicieuses Isles du monde.

Le Samedi 25. Juin nous repassâmes la Ligne.

Le Mardy 12. Juillet nous vîmes l'Isle de Céilan, & pendant 3. ou 4. jours nous fûmes fort incommodez de l'odeur de la Canelle ; nos malades mêmes eurent beaucoup à soufrir de cette odeur continuelle.

Vendredi 15. Juillet, nous découvrîmes en mer un petit bâteau de la côte de Coromandel. Quand nous en fûmes proches, nous reconûmes que ceux qui y étoient, nous tendoient les bras, & nous demandoient secours. On y envoya le Canot, qui trouva 19. personnes extenuées d'inanition, & dont la plupart étoient sur le point d'expirer. Il y avoit 26. jours qu'ils étoient partis de Céilan,

Un gros tems les aiant jettez au large, leur grande voile, & leur gouvernail aiant été emportez par un coup de mer, ils ne pouvoient plus faire route. L'eau, & les vivres leur manquoient depuis plusieurs jours. On les aporta dans nôtre Vaisseau, où ils ne furent pas si tôt, que leur bâteau coula à fond. Ils ne s'y étoient conservez, qu'à force de jetter continuellement l'eau, qui y entroit de tous côtez. Il s'y trouva un Chrétien de S. Thomas, qui n'avoit cessé durant ce tems-là d'invoquer la Sainte Vierge, qu'il apelloit l'*Etoille de la mer*. Et ce bon Chrétien croyoit bien devoir son salut à la Mere de Dieu, qu'il se mît à remercier en se jetant à genoux, dès qu'il fut dans nôtre Vaisseau. Ce fut un grand bonheur pour ces pauvres malhûreux de nous rencontrer. Les plus robustes d'entre eux n'auroient pas vécu encore deux jours. Ils étoient sur tout si pressez de la soif, qu'on eut toute la peine du monde à leur fournir suffisamment de l'eau pour les desalterer.

Le Samedi 16. Juillet nous abordâmes à la côte de Coromandel ; & moüillâmes enfin à Pondichéri, le Dimanche 17. après 5. mois 14. jours de navigation. Pondichéri eſt une Ville aux François ſur la côte de Coromandel, & qui eſt défenduë par une aſſez belle fortereſſe. Il y a un marché conſiderable deux fois la ſemaine, où ſe vend tout ce qui eſt neceſſaire pour rendre agreable la vie, & le ſéjour de ceux qui y abordent. J'y ai acheté beaucoup de choſes, dont je parle dans la ſuite. Il y a dans les places publiques des Chanteurs, comme il y en a à Paris ſur le Pont-neuf, & qui ne ſont pas moins divertiſſans. On y voit encore outre cela des Joüeurs de Gobelets qui font des tours ſurprenants ; ce qui montre que le genie des hommes eſt toûjours le même dans des Climats tout diferents.

Meſſieurs des Miſſions Etrangeres y ont une Maiſon aſſez agréable, où ils ont leur Chapelle.

Les Jéſuites y ont une belle Egliſe, & une belle Maiſon.

Les Capucins s'y ſont auſſi établis, & ſont les Curez des Chrétiens Malabares. Dans la Fortereſſe il y a une Chapelle pour le Gouverneur & pour la Garniſon, & qui eſt deſſervie par les PP. Capucins, auſquels on a donné un apartement tout proche.

Ceux qui font profeſſion du Mahométiſme, ont dans la Ville une petite Moſquée, parce que leur Secte y eſt peu nombreuſe, & peu conſiderable. Mais les Idolâtres y ont pluſieurs Pagodes, entre leſquelles il y en a d'aſſez belles.

Les ruës de Pondichéri ſont larges, tirées au cordeau, & la plupart ornées de pluſieurs rangs d'arbres, qui ſont éternellement verts, & ſous leſquels les Tiſſerants, & quantité d'autres Ouvriers font leurs ouvrages.

Le Jeudi 28. Juillet je me trouvai à la Cérémonie, qui ſe fit à l'occaſion de la Croix de Chevalier de ſaint Lazare, que Monſeigneur l'Evêque de Sabule donna, ſuivant la commiſſion qu'il avoit de Monſieur le Marquis de Dangeau, Grand-Maître de cet Ordre, à Monſieur Mar-

tin, Gouverneur de la Ville & Forteresse de Pondichéri. Le Roy a fait accorder à M. Martin cette marque de distinction pour reconnaître les grands & importans services qu'il a rendus à sa Majesté dans les Indes. La Messe fut célébrée par M. l'Abbé de Montigni ; & M. Villedor y prêcha. Un Archevêque Siriaque, qui demeure depuis peu à Pondichéri, assista à cette Cérémonie; où se trouvérent aussi tous les Jésuites, les Capucins, les Aumoniers des Vaisseaux, & tout ce qu'il y a de personnes de considération dans la Ville. Il y eut Musique. Durant tout le jour les troupes furent sous les armes ; & on fit plusieurs décharges du Canon de la Forteresse, & des Vaisseaux. Le repas fut magnifique. On y but à la santé du Roy, de Monseigneur, & de Messeigneurs les Enfans de France, & du Grand-Maître de l'Ordre de S. Lazare, au bruit de toute l'Artillerie du pays.

Nous aprîmes ces jours-là que le Mogol, mécontent du peu de diligence que les Anglois aportoient à

le dédommager de la perte d'un de ſes Vaiſſeaux, qui avoit été pris par des Forbans d'Europe, avoit fait arrêter tous les Anglois de Surate, ſaiſir leurs effets, & avoit envoyé un détachement de ſa Cavallerie pour inveſtir Madras, Ville qui leur apartient ſur la côte de Coromandel. Ce Pirate portoit pavillon Anglois. Nous ſaurons aparemment dans la ſuite ce que cette afaire deviendra.

Après 13. jours de ſejour à Pondicheri, nous en partîmes le dernier de Juillet, & nous fîmes voile pour Bengale. Monſeigneur de Cicé s'embarqua avec nous, dans le deſſein de paſſer à ſa Miſſion ſur un petit Vaiſſeau de Siam, qui étoit moüillé dans le Gange.

Le Jeudi 4. Août nous paſſâmes aſſez proche de la fameuſe Pagode de Jam-grenats, dont la Statuë eſt, dit-on, d'or maſſif, & auſſi grande que le Saint Chriſtofe de Nôtre-Dame de Paris. Les deux yeux de cette Idole ſont deux gros rubis d'un éclat, & d'une valeur ineſtimables. L'architecture du Temple quoique dans un

goût bizare est d'une régularité, & d'une beauté charmante. On dit que cette Pagode seule est desservie par 1400. Brâmes, qui sont les Prêtres des Idolâtres de ce pays-là.

Le Samedi *6.* Août nous moüillâmes à la rade de Balassor, Port situé à l'embouchure du Gange; & où la Compagnie des Indes d'Orient a un comptoir. Comme l'entrée de ce fleuve est toute remplie d'écüeils, & qu'on y court risque de se perdre à tout moment, chaque Compagnie des Marchands d'Europe entretient dans ce Port des Pilotes, & de petits Vaisseaux, pour reconnaître les bans de sable, que la rapidité du Gange fait changer souvent.

Le Vendredi 19. Août nous moüillâmes dans le Gange plus de 60. lieuës au dessus de son embouchure, au Port nommé *Aldé du Mogol*, après avoir passé au milieu d'une infinité d'écüeils, qui nous tenoient dans des alarmes mortelles, & dont le seul souvenir est afreux. Ce Port est 30. lieuës au dessous de Chamdernagor, qui est une loge que les François ont

à Ougli dans le Bengale. Nôtre Vaiſſeau reſta là tout l'hiver, qui n'eſt pas plus rude que nôtre mois d'Octobre, ou de Novembre. Les autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre qui étoient plus petits, montérent devant nôtre Loge à Chamdernagor.

Durant 4. mois que nous avons reſté dans cet endroit, j'ai parcouru deux fois les rivages du Gange, & vû toutes les délicieuſes Villes qui bordent ce grand fleuve, durant l'eſpace de 50. lieuës. Cette ſaiſon qu'on apelle là Hiver eſt auſſi agréable, & auſſi abondante en fruits excèlents, que l'eſt nôtre Autonne en France.

Nôtre Loge eſt un grand bâtiment ſitué ſur le bord du Gange, & qui eſt beau & bien entendu. On bâtit en ce pays-là dans le goût des Italiens. Le deſſus des maiſons eſt en terraſſe, avec une petite muraille faite legérement, & à hauteur d'apui. On fait le ciment de ces terraſſes, & du corps des bâtimens, d'une compoſition, qui le rend inaltérable à la pluie, à l'air, & aux plus grandes chaleurs.

Dans le tems que j'étois à Chan-

dernagor, le *Boxix*, qui eſt à peu près ce que nous apellons un Intendant de Généralité en France, vint voir nôtre Directeur, avec une ſuite de plus de 800. hommes tant à pié qu'à cheval. Ce Boxix eſt originaire de Perſe : il eſt fort bien fait, fort poli. Il avoit à l'arçon de ſa Selle une eſpèce de petite Timbale très-magnifique, qu'on me dît être la marque d'un homme d'une condition fort diſtinguée. J'ai ſçu encore qu'il portoit auſſi cet inſtrument pour la chaſſe de l'oiſeau; & qu'au bruit de cette Timbale les oiſeaux dont il ſe ſert pour voller, reviennent à lui. On me montra particulierement un de ces oiſeaux, qui eſt dreſſé de telle maniere pour la chaſſe du cerf, qu'il l'arrête fort plaiſamment. Il fond ſur la tête du cerf, où il ſe tient ferme; & puis il lui bat de ſes aîles ſi furieuſement ſur les yeux, que la bête ne faiſant plus que tourner, donne ſouvent dans les bras des Chaſſeurs.

La Province de Bengale, qui eſt une des plus conſiderables des Etats du Mogol, a pour Gouverneur le

Prince *Mouſſedi* ou *Cha-ja-da*, qui eſt petit-fils du Mogol, & il fait ſa réſidence ordinaire à Ragemol.

Ce Climat eſt ſi propre pour la vie, que les hommes y vivent ordinairement cent ans. Monſeigneur nôtre Evêque y donna le Sacrement de Confirmation à un vieillard haut, droit, & très-ſain de corps & d'eſprit, qui avoit cent cinquante ans.

La longue vie des originaires du pays, me fit ſonger à obſerver, comment la Médecine ſe pratique parmi eux. J'avois ſouvent de longues converſations avec les Médecins Mogols. J'ai reconnu qu'ils aiment, & pratiquent la Chimie, & qu'ils en tirent de puiſſants remèdes pour le ſecours de leurs malades. Ils cultivent la Botanique avec une attention prodigieuſe; & ſur tout ils s'attachent à bien reconnaitre les vertus, & les facultez des plantes de leur Climat. Comme ce ſont les Médecins qui font chez eux la Chirurgie, dont ils font une eſtime particuliere, ils traitent les plaies avec une ſimplicité qui fait bien voir qu'il

ne faut qu'un peu aider à la nature, & ne la pas accabler par tous ces onguents, dont nos Pharmacopées sont remplies. Ils ne se servent presque jamais que du suc de quelque plante, qu'ils apliquent sur la plaie, qu'ils tiennent d'ailleurs très-propre. La propreté en efet est naturelle aux Orientaux, & ne contribuë pas peu à l'hûreuse santé, dont ils joüissent. J'ai été curieux d'aporter en France plusieurs de leurs compositions chimiques, que je garde. Ces Médecins travaillent également sur les Mineraux, sur les Végétaux, & sur les parties des Animaux. Ils ont fait beaucoup de cas de quelques operations chimiques, que j'ai aprises sous M. Lemery Docteur en Médecine, & de l'Academie Royale des Sciences. Ils ont trouvé son Livre de Chimie si beau, & si utile, qu'ils m'ont obligé de leur laisser l'exemplaire que j'avois.

Le 19. de Décembre 1701. nous apareillâmes pour décendre le Gange & aller moüiller à l'Isle de Galle à l'embouchure de ce Fleuve, où

nous arrivâmes le 23. Décembre, après avoir couru derechef tous les hazards de cette fâcheuſe navigation, où tant de Vaiſſeaux ſe perdent tous les ans.

Il y a proche de Galle, l'Iſle de Sagor, lieu de pélerinage des Gentils qui adorent le Gange, comme les Egiptiens adoroient autrefois le Nil. Il y a vers le mois de Décembre une infinité de pélerins qui y abordent de tous côtez. Ils viſitent les Pagodes qui ſont très-ornées. Ces Pagodes ſont gouvernées par une eſpèce d'Hermites, qu'ils apellent *Joguis*; & qui vendent en bouteilles ſellées de leur cachet l'eau du Gange à ces pélerins. Ils ont une confiance infinie en cette eau, qu'ils tranſportent juſqu'à 500. lieuës dans les terres, pour donner aux malades qui n'ont pas le moyen d'en venir boire au bord du Gange.

Le Mécredi 18. Janvier 1702. nous partîmes de Galle, pour retourner à Pondicheri, où nous moüillâmes le 1. de Février. Nous y aprîmes la mort de M. de Villedor, qui

n'a point eu la consolation d'aller jusqu'à la Chine. Il s'étoit usé durant près de six mois de navigation, par une trop grande aplication à l'étude de la langue Chinoise ; ce qui ne s'accorde point avec la vie triste, & pénible qu'on mène durant un si long voyage de Mer.

Le 17. Février nous levâmes l'ancre pour aller à l'Isle Bourbon, & de là retourner en Europe.

Le 23. Février nous vîmes sur les sept heures du soir une Comète, qui avoit sa tête à Oüest quart de Sud-Oüest ; & sa queuë à Oüest Sud-Oüest. Ceux qui savoient ce que la Physique enseigne de ce corps composé des parties du troisiéme Element de M. Descartes, & qui a la force de passer de tourbillon en tourbillon, sans pouvoir se fixer dans aucun, ne furent pas émus à l'aspect de ce nouveau Phénomène ; mais le peuple de nôtre équipage ne manqua pas de s'allarmer, & de prendre cela pour un mauvais augure. Elle dura 8. jours, & disparut entierement le Vendredi 3. Mars.

Le Dimanche 5. Mars nous passâmes la Ligne.

Vendredi 10. nous trouvâmes le Soleil à nôtre Zénith.

Le Lundi 3. Avril nous cotoyâmes de fort près l'Isle Maurice, qui apartient aux Hollandois.

Le Mardi 4. nous moüillâmes à l'Isle Bourbon, ou Mascarin, distante de 30. lieuës de l'Isle Maurice. L'Isle Bourbon apartient à la Compagnie des Indes. Elle a environ 80. lieuës de circuit. C'est une Isle fort fertile : mais une grande partie de son terrain est gâtée par un Volcan, qui vomit jour, & nuit des torrens de feu épouvantables. Il peut passer pour un des plus terribles Volcans, qui soient au monde. On trouve dans cette Isle une abondance de tortues de terre, qui sont d'un grand secours pour la nourriture de l'équipage des Vaisseaux : Car enfin ce qu'il y a de très-commode dans ces animaux, c'est qu'ils ne coûtent rien à nourrir dans les Vaisseaux. Il n'en coûte pas même de l'eau ; & elles vivent de l'air quel-

quefois ſix mois. Il y a dans cette Iſle des montagnes prodigieuſes ; & on en aperçoit la cime de plus de 40. lieuës. On y trouve la gomme de Tacamaca, le Benjoin ; & les prairies y ſont toutes couvertes de Jonc odorant ; ce qui rend la chair des animaux qui y paiſſent, d'un goût exquis.

Le 10. Avril nous partîmes de l'Iſle Bourbon, que nous ne quittâmes qu'avec peine, à cauſe de la quantité de viande, & de poiſſon délicieux qu'on y trouve. Et dorénavant nous allons faire route pour la France, ſans relâcher : on pourroit dire que c'eſt faire près de 4000. lieuës tout d'une haleine.

Le Mardi 12. Avril nous paſſâmes le Tropique du Capricorne.

Le Dimanche 7. Mai nous vîmes d'aſſez près le Cap de Bonne-Eſpérance ; & après Vêpres on chanta le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu de nous avoir fait reſiſter à des vents contraires, qui nous ont fort tourmentez depuis nôtre départ des Indes.

Le

Le Vendredi 12. Mai, un de nos Matelots tomba à la Mer du haut de la Vergue de Mizéne ; & quelque diligence qu'on fit pour le sauver, la Mer étoit si rude qu'on ne pût jamais le voir. C'étoit un homme plus sage & plus réglé, que ne le sont ordinairement les Matelots, que les dangers continuels de la Mer ne rendent pas plus attentifs à l'afaire de leur salut éternel.

Le Lundi 15. Mai nous avons repassé le Tropique du Capricorne, que nous ne verrons plus dans ce Voyage.

Le Mécredi 7. Juin nous repassâmes sous la Ligne, pour la quatriéme, & derniere fois.

Le 22. Juin nous parlâmes à un Vaisseau Anglois, chargé de Bouriques, qu'il avoit été prendre aux Isles du Cap Vert ; & qu'il portoit en l'Amérique. Il nous assura que toutes les Couronnes de l'Europe étoient en paix ; & par là il nous échapa.

Le 26. Juin nous sommes sortis de la Zone Torride, nous avons

passé le Tropique de Cancer, où étoit alors le Soleil, & nous sommes entrez dans nôtre Zone temperée Septentrionale.

Nous nous trouvâmes quelques jours après dans des campagnes aussi belles, & aussi agréables que les Champs Elisées du Cours la Reine. Le grand inconvenient, c'est que ces plantes sur lesquelles passoit nôtre Vaisseau, ne peuvent soufrir d'être foulées par les pieds des mortels. C'étoit une prairie flotante, & des plus vastes, qu'il y ait au monde. Elle est du moins de 300. lieües d'étenduë. Je n'y ai observé qu'une même sorte de plante; mais qui ne laisse pas de faire une beauté en ce lieu-là. Elle ressemble assez à l'*Hippuris minor* de Dodonée; mais outre cela, elle est toute remplie de petits fruits gros, comme sont nos groseilles. Quelque quantité qu'on puisse tirer de cette herbe flotante, on ne rencontre jamais aucune aparence de racine; ce qui fait croire à quelques-uns, qu'elle craît au milieu des eaux, d'où elle tire sa

ſubſiſtance. Ce qui ne devroit pas cependant tout-à-fait empêcher qu'elle n'eût une racine ; car enfin nous avons une expérience commune, & pourtant qui fait plaiſir toutes les fois qu'on la voit, qui prouve que les plantes qui ne tirent leur nourriture que de l'eau, ne laiſſent pas de pouſſer des racines. En efet ſi on met, dans une fiole pleine d'eau, une petite branche de mente ou baume de jardin, en huit jours elle y pouſſe des racines ; & en moins de deux mois, elle devient une très-grande plante, monte en fleur, & en graine, & remplit toute la capacité de la fiole d'un fort grand nombre de racines.

Le Dimanche 23. Juillet à 11. heures du ſoir nous moüillâmes hûreuſement à la grande rade du Port Loüis, proche l'Iſle de Groa : & le lendemain 24. nous entrâmes dans le Port, & de la même marée nous allâmes à l'Orient, qui eſt le lieu, où reſtent les Vaiſſeaux du Roy, & ceux de la Compagnie des Indes. Nôtre joie n'étoit pas médiocre,

comme on le peut penſer, de nous voir en lieu de ſeureté, après avoir évité tant de dangers. Et ſi un gros brouillart ne nous eût pas favoriſez à nôtre arrivée en France, nous étions perdus à la vûë du Port; parce que nous aurions été la proie de nos ennemis qui croiſoient alors à l'embouchure de la Manche. Le grand nombre de malades du Scorbut que nous avions, mal inévitable dans de ſi longues traverſées, nous métoit hors d'état de faire la manœuvre, & de ſoûtenir un combat. Dieu ſoit loüé à jamais.

CURIOSITEZ DE LA NATURE, ET DE L'ART.

I.

La Terre de Patna.

LA terre de Patna eſt une terre admirable, dont on fait dans le Mogol des eſpèces de pots, de vazes, de bouteilles, & de carafes, ſi minces, & d'une legereté ſi grande, que le vent les emporte facilement. Ces vazes n'ont pas plus d'épaiſſeur qu'une carte à

joüer. On ne ſauroit rien voir en ce genre, où la dextérité, & l'adreſſe de l'ouvrier paraiſſent davantage.

J'en ai aporté pluſieurs des Indes, & ſur tout de ces bouteilles qu'on apelle Gargoulettes. Et nos curieux ſont ravis d'étonnement, de voir des bouteilles de terre, qui tiennent une pinte de Paris, qu'on pourroit preſque ſouffler comme ces bouteilles de ſavon, que font les petits enfans. On ſe ſert de la Gargoulette, pour mêtre rafraichir de l'eau. Quand l'eau y a été un peu de tems, elle prend le goût, & l'odeur de la terre de Patna, & devient delicieuſe à boire; & ce qui eſt de plus raviſſant, c'eſt que le vaze s'humecte, & qu'après avoir bû l'eau, on mange avec plaiſir

la bouteille. Les femmes des Indes, quand elles ſont groſſes, n'y aportent pas tant de façon. Elles aiment à la fureur cette terre de Patna; & ſi on ne les obſervoit pas là deſſus, il n'y a point de femme groſſe, qui en peu de jours ne grugeât tous les pots, plats, coupes, bouteilles, & vazes de la maiſon, tant elles ſont friandes de cette terre. Ce ſeroit ici une occaſion de faire des invectives contre les femmes ſur ces apetits bizares qui leur prennent dans leur groſſeſſe, s'il étoit permis de plaizanter aux dépens des infirmitez d'un Sexe, à qui nous ne pouvons manquer de reſpect, qu'en nous oubliant horriblement. Souvenons-nous qu'elles n'ont ces étranges caprices, qui leur font quelque-

fois manger du cuir, de la terre, de la cire d'Espagne, du charbon, &c. que lors qu'elles deviennent nos méres. Ainsi ne leur reprochons jamais ces legers défauts, qui ne sont que des suites d'une penible grossesse, à laquelle nous devons, & l'être, & la vie.

II.

Les Pierres de Serpent.

CEs pierres sont de couleur d'ardoise ; elles sont plates, & de la grandeur d'un soû marqué. Elles s'apellent dans les Indes *Pierres de Serpent*, à cause qu'elles ont la vertu de guerir les morsures de couleuvres, viperes, serpents, &c. Ces pierres, qui sont le plus souverain remède, qu'on ait encore trouvé contre les morsures

morsures des Serpents, viennent du Royaume de Camboya. Quelques-uns disent qu'elles ne sont point naturelles; mais factices, & composées de plusieurs *ingrediens*, dont ceux du pays font un grand secret aux Etrangers. Il y en a qui les croient naturelles. Et M. Boyle dit qu'on lui a assuré, qu'on les trouve dans la tête de certains Serpents qui sont vers Goa. Quoi qu'il en soit, voici comme on s'en sert.

Si la plaie n'a point saigné, après la morsure, ou piqure du Serpent, il faut piquer legérement l'endroit qui a été blessé, de maniere que le sang en sorte. Après quoi il faut y apliquer la pierre, qui s'y attache incontinent. Elle attire, & succe le venin. Il la faut laisser dessus la plaie, jusqu'à

ce qu'elle ſe détache d'elle-même : après cela, il faut laver la pierre dans du lait qui ſe charge incontinent du venin ; & ſi on n'avoit pas de lait, on la lave dans de l'eau. Après l'avoir bien eſſuyée, on la remet ſur la plaie ; ce que l'on continuë de faire juſqu'à ce qu'elle ne s'y attache plus. Ce ſera alors une marque évidente, que tout le venin ſera ſorti.

Il y en a qui croient qu'elle auroit la même vertu pour la morſure des chiens enragez, en pratiquant la même choſe, que nous venons de dire. Ce qu'il y a de plus aſſuré, c'eſt que cette pierre eſt généralement eſtimée dans tout l'Inde. M. Boyle qui ne revoque point en doute la vertu de la pierre de Serpent, en tire un ar-

gument pour prouver que l'aplication extérieure de certains amulettes peut fort bien opérer des guériſons. Voici ce qu'il raconte au ſujet de ces pierres. Je me rangerois volontiers au parti de ces habiles Médecins, qui ne reconnaiſſent nulle vertu dans les pierres ; même dans celles qu'on tire des Serpents ; & je me joindrois en cela au docte, & curieux M. Rédi, qui dans ſes expériences n'a obſervé dans ces pierres aucune faculté. Peut-être que tout ce qu'on nous vante comme étant des Indes, n'en vient pas. Il faut pourtant avoüer, après avoir rejetté tous les contes fabuleux, qu'on debite dans le monde ſur les pierres, qu'il y en a, dont il n'eſt pas poſſible de nier la vertu. Et en éfet un Sa-

vant tout pétri de la Philosophie de Descartes, & qui par consequent étoit fort en garde contre les qualitez occultes, & sur les traditions populaires des Orientaux, m'a assuré que dans le tems qu'il étoit dans les Indes, il a guéri par la seule aplication de la pierre de Serpent plus de soixante personnes qui avoient été morduës, ou piquées par des Serpents. Et moi-même, ajoûte M. Boyle, j'en ai fait l'expérience sur des animaux, que j'avois fait mordre par des Vipéres. Ce qui m'induit à ne pas rejetter comme faux tout ce que l'on dit sur les vertus des pierres. *Quodque sumpsi ipse experimentum cum genuino ejusmodi lapide è corporibus brutorum, fecit omninò, ut huic rei fidem non negem. Sim-*

plic. medicam. util. & usus, p. 62.

III.

La Pierre d'Aigle : la Pierre quarrée des Indes.

ON est aussi entêté des Pierres d'Aigle en Asie, qu'on l'est en Europe. On la nomme *Ætitès* du mot grec, Αετός, qui signifie une Aigle. On dit que cette pierre facilite l'acouchement, si on l'atache à la cuisse de la femme dans le tems du travail. On ajoûte qu'on en trouve dans les nids d'Aigle; parce que l'Aigle ne pond ses œufs qu'avec une dificulté extrême. Cette pierre est creuse, & elle renferme un noyau pierreux, qu'on apelle *Callimus*, & qui fait du bruit, quand on la secouë. On lui atribuë beaucoup de

qualitez imaginaires, & que l'expérience dément tous les jours. Je ne voudrois pas dire comme quelques modernes, que toutes les pierres doivent être rangées avec les Alcalis, & qu'elles sont seulement astringentes, & des absorbans. Mais aussi je suis du sentiment de M. Boyle qui dit si judicieusement : Ceux qui atribuent tant de vertus aux pierres précieuses, ne méritent pas le nom de Philosophes. *Tom. II. p. 2. Specimen de gemmarum virtutibus.*

Mais j'ai aporté des Indes une pierre qui y est fameuse, par la qualité qu'elle a d'aider à l'acouchement. On la nomme simplement *Pierre quarrée*, parce qu'elle est éfectivement quarrée de tout sens, grosse, & de figure cubique

comme un dez à joüer. Elle eſt brûne, & quaſi de couleur de Caffé.

Elle eſt naturelle, & ſe trouve dans le Royaume de Calicut à l'Oueſt de Pondichéri. L'uſage eſt d'en broyer un peu avec du vin ſur un porfire, & de le faire boire à la femme qui eſt en travail; & puis on lui attache la pierre à la cuiſſe gauche. Celles que j'ai, m'ont été données par le R. P. Dolu Jéſuite à Pondichéri. Il ne fut jamais homme plus poli, plus généreux, & plus ſavant dans la connaiſſance des choſes naturelles.

Généralement parmi les Naturaliſtes on convient que la cervelle de Rekin poiſſon vorace, eſt un ſpècifique pour faciliter l'acouchement. Cette cervelle eſt blanche comme la

neige ; on la fait sécher, on la met en poudre, & on en donne dans du vin blanc. Cela même est excèlent pour la gravelle.

Il est surprenant combien de grands hommes ont attribué de vertus aux pierres. Dioscoride dit que la Pierre d'Aigle découvre les larrons : Et Bellon *l.* 2. *c.* 23. montre la façon, dont les Caloïers s'en servent encore aujourd'hui en la pulverisant, pour le même éfet. M. Vossius, dans sa Physiologie Chrétienne, dit des merveilles de la Pierre d'Aigle : *lib.* 6. *cap.* 19. *&* 20. *&c.* Mais il en dit trop : Et ceux qui n'accordent aucune vertu aux pierres, passent dans une autre extrêmité aussi mauvaise. Je me rangerois du côté de M. Boyle, qui marche entre

ces deux extrêmitez. Ce ſavant Phyſicien bat en ruine ces gens, qui plus durs que les pierres mêmes, ne veulent écouter ni la raiſon, ni l'expérience, & dénient toute faculté médecinale aux pierres. Il ſe moque de la plus ſpècieuſe de leurs objections, & qui eſt leur Achille : Ils prétendent que les pierres ſont trop dures, & trop compactes, pour qu'il s'en puiſſe écouler des vapeurs, & des corpuſcules capables de de quelque action. Ils n'y ſongent pas : car enfin ont-ils oublié que l'Aimant eſt une pierre très-dure, & qu'il s'en répand avec abondance, & au loin de perpetuels écoulemens de matiere magnetique, qui fait tout le mécaniſme charmant de ces merveilleuſes expériences, que l'on ne ſe laſſe

jamais de voir. Ces corpuscules ont même prise sur le corps humain ; & M. Boyle dit qu'un homme ne tient point longtems indifféremment un bon aimant, enfermé dans sa main. On peut voir comment il prouve qu'il y a dans les pierres précieuses, des parties métalliques, qui se dévelopent quand on les porte en amulette par la chaleur de la personne. *De gemmarum virtutibus, Sect. II. p.* 34.

IV.

Le Jade.

C'Est une pierre verdâtre de couleur d'olive, & qui est fort estimée dans les Indes d'Orient, & dans les Indes d'Occident. Il est fort recherché par les Turcs, & par les

Polonois, qui en ornent toutes sortes d'ouvrages : sur tout ils l'emploient à faire des manches de Sabre qu'ils font graver, & remplir d'or fin. M. Bernier dit que les Caravanes du Tibet en portent au Cachemire ; & que les Galibis naturels de l'Amérique méridionale en font grand trafic, & l'estiment autant que le Diamant. Ils en font une estime toute particuliere, & l'achétent tout ce que l'on veut, à cause des vertus médecinales qu'ils lui atribuent. Ils disent que cette pierre est excèlente contre l'épilepsie, les maux de reins, la gravelle, & la pierre, en la portant sur les reins. Ils ajoûtent qu'elle fait sortir le sable par les urines. Le Jade est aussi fort estimé à Paris ; & les Joailliers font assez

valoir les petits morceaux de Jade, quand ils sont bien taillez, & d'une maniere à être portez commodément sur les reins. Le Livre intitulé *le parfait Joaillier* ne fait point de dificulté de l'apeller *Pierre Divine*, à cause de ses grandes vertus. Est-il possible que les Anciens, & les Modernes, l'Orient, & l'Occident soient dans l'erreur à l'égard de cette pierre, & qu'elle ne soit bonne qu'à faire des manches de coûteau ? Je craindrois de tomber moi-même dans l'erreur en pensant si desavantageusement sur les lumieres de tant de grands hommes, qui ont si fort exalté les vertus du Jade. Il y en a de trois verds diférents, & j'en ai de ces trois sortes. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il est d'une dureté in-

finie ; il eſt plus dur que le Porphire, que l'Agate, & le Jaſpe, qu'on ne peut travailler qu'avec la poudre de Diamant. Les petits morceaux que j'ai, ſont taillez en amulettes, pour être portez ſur la région des reins. Boëtius de Boot dit des merveilles de cette pierre. Il en raporte ce qu'on peut apeller des miracles.

V.

Le Jaſpe vert Sanguin Oriental.

C'Eſt une pierre dure, polie, luiſante, d'un vert foncé, & qui eſt mêlée de taches rouges. Quoique le Jaſpe ſoit ſouvent employé à faire divers ouvrages, on ne laiſſe pas de l'eſtimer encore, pour les vertus médecinales qu'on lui atribuë. Sur tout le Jaſpe

vert sanguin est aujourd'hui le plus estimé de tous. Boëtius de Boot raporte des guérisons prodigieuses, qu'il a faites par la seule aplication extérieure d'un Jaspe sanguin qu'il avoit: Et avant que de parler de ces merveilleuses guérisons, il avertit le Lecteur qu'il n'est pas de ceux, qui acordent si facilement des vertus aux pierres : *Je n'atribuë pas*, dit-il, *tant de forces aux pierres communes, & précieuses que le Vulgaire a coutume de faire.* Pour lui il est pleinement persuadé, que par la seule aplication de sa pierre de Jaspe sanguin, il a arêté des pertes de sang par le nez, & par les hémoroïdes, &c. Il ajoûte que quelques-uns atribuent la même faculté au Jaspe vert, qui a des taches rouges. On dit qu'étant

ataché au col, & touchant vers l'orifice de l'eſtomac, il le fortifie, arrête le vomiſſement, & ôte même l'envie de vomir. Les Orientaux en portent en forme d'amulete pour empêcher le flux de ſang, contre la fievre, contre l'hidropiſie, contre l'épilepſie. Ils prétendent qu'il a plus de vertu étant enchâſſé dans de l'argent, que dans tout autre métail. Ce ſeroit une choſe bien belle, & bien agréable, s'il contribuoit au repos, & à la ſérénité de l'eſprit, s'il chaſſoit les penſées importunes, noires, & fâcheuſes, qui cauſent quelquefois de ſi cruelles inquietudes. On prétend qu'il a cette admirable vertu; parce qu'il eſt propre à temperer les humeurs qui ſont déchaînées, & à calmer l'impetuoſité du

sang, d'où naissent ces pensées sombres, & mélancoliques, qui affligent quelquefois si fort les personnes les plus gaies, & les plus raisonnables. La nouvelle Médecine qui proscrit tous les amuletes, & qui condamne toutes les pierres, à être rompuës vives, & broyées sur le porphire, pour servir de quelque chose en médecine, ne fait pas plus de grace au Jaspe. Il faut, dit-on, qu'il soit ainsi préparé pour devenir astringent, & propre à arêter le sang, & le cours de ventre. Que deviendront donc tant d'expériences si célèbrées dans des Auteurs si habiles? En voici une, sur laquelle je voudrois bien entendre ces nouveaux Physiciens. Elle vient de bon endroit; & cet endroit est au dessus de tout soupçon en matiere

tiere d'illuſion, de crédulité, & de ſupercherie.

Enfin nous la tenons de M. Boyle ; c'eſt tout dire ; & ſon nom ſeul raſſurera ces gens qui ſe défient ſi fort des expériences qu'ils n'ont pas faites.

J'ai vû, dit M. Boyle, une Agate, qui n'étoit pas plus groſſe qu'une muſcade, & qu'on gardoit à cauſe de ſes rares vertus dans une maiſon de condition. Je ne raporterai point toutes les merveilles qu'on m'en a racontées. Je dirai ſeulement une choſe qui fait bien voir qu'un corps, de quelque extrême dureté qu'il ſoit, peut pourtant être d'une très-grande vertu. Un jeune homme ſavant, bien fait, & de beaucoup d'eſprit, étoit ſouvent attaqué d'une hemorragie de ſang par le nez, & qui étoit ordinaire-

ment si violente, qu'elle faisoit craindre pour sa vie. Son Médecin, quoique très-habile, m'a témoigné plusieurs fois que ce jeune homme d'un tempérament trop sanguin expireroit dans une de ces hemorragies. Il n'y a point cependant de remède qu'on ne lui fît, pour le sauver, & toûjours inutilement. Enfin une vieille parente lui prèta cette Agate, & la lui attacha au col, de maniere qu'elle touchoit à la peau. Quelque fort que fût le paroxisme, dès qu'on apliquoit la pierre, l'hémorragie cessoit; & ne recommençoit point, tant qu'il portoit cette Agate. Comme je semblois atribuer cet éfet à la force de l'imagination, le jeune homme me conta qu'une Dame de qualité avoit fréquemment des pertes

de sang si horribles, qu'elle tomboit en foiblesse, & perdoit connaissance, & que durant ce tems-là on lui attachoit au col cette Agate, qui ne manquoit jamais d'arrêter aussi-tôt le sang. L'imagination de la Dame ne pouvoit avoir aucune part à cette guérison; puis qu'on lui apliquoit cette pierre, sans qu'elle en sût rien; mais ce qui est au dessus de toute chicanerie; c'est que quand il falloit saigner de tems en tems le jeune homme, à cause de son temperament sanguin, qui lui faisoit trop de sang, & pour prévenir l'hémorragie; tant qu'il avoit l'Agate à son col, le sang ne couloit jamais avec la facilité, & l'abondance ordinaires; on étoit obligé d'ôter, & d'éloigner la pierre: *Vena cum a-*

perienda foret, lapidem aliquando seponere cogebatur; quandiu enim gestabat, sanguis non effluebat, solità tamen, & desideratâ celeritate. Simplic. Medic. Utilit. & usus, pag. 63. Qui dira après cela que les pierres ne sont bonnes en médecine, qu'à être mises en poudre, & prises intérieurement ?

VI.

La Pierre de petite Vérole.

LEs Anciens, qui ont parlé des pierres, ne font point mention de la pierre de petite Vérole, sous ce nom-là. Sans doute qu'ils l'auront connuë, & qu'ils en auront parlé sous une autre dénomination. Cependant je ne l'ai point trouvée décrite dans le petit Traité de Théophraste, ni dans

Laët, non plus que dans le juſte volume de Boëtius de Boot. Cette pierre, qui vient des Indes, eſt belle, & digne de conſidération. On l'apelle *Pierre de petite Vérole*; parce que dans ſa couleur verdâtre, elle eſt parſemée de taches blanches, & rondes, qui répréſentent fort bien des grains de petite Vérole meurs, & aplatis. Cette pierre eſt une eſpèce de Jaſpe vert. Il y en a de toutes ſortes de figures. Elles ſont ordinairement rondes, & un peu plattes. J'en ai vû une qui étoit ronde, & groſſe comme une balle de jeu de paume. On fait aujourd'hui beaucoup de cas de cette pierre; à cauſe de la vertu qu'on lui atribuë de faire facilement ſortir la petite Vérole, & d'empêcher qu'on n'en ſoit marqué;

pourvû qu'on la laisse apliquée sur la chair du malade. Les Philosophes, comme Crollius, qui prétendent que l'Auteur de la nature a mis des indications, qu'ils apellent *Signatures*, dans les plantes, & dans les pierres, & qu'ils regardent comme des marques extérieures de leur vertu occulte, & intérieure, ne manqueront pas de soûtenir que cette pierre doit être un amulette merveilleux contre la petite Vérole. *Crollius* a fait un Traité *de Signaturis internis rerum*, qui roule entierement sur la ressemblance, que les plantes ont dans leurs feüilles, dans leurs semences, ou dans leurs racines, avec le mal, ou la partie malade. C'est sur ce principe, qu'il dit, que la semence de raves, ou de lentilles

miſe en décoction, eſt un bon remède pour la petite Vérole; à cauſe de leur reſſemblance avec les boutons naiſſans de cette ſale maladie. *Variolis infantum, ſeminis raparum, & lentium decoctum medetur à ſimilitudine.* p. 48. Que n'auroit point dit ce fameux Phyſicien, s'il avoit connu la pierre, dont nous parlons? Il auroit bien fait valoir ſon grand principe, qu'il apelle: *miram ex innatâ rerum ſignaturâ cum corporis noſtri membris harmonicam correſpondentiam.* C'eſt, dit-il, à cauſe de cette *correſpondance harmonique*, & de cette reſſemblance que tous les Médecins conviennent, que la pulmonaire eſt excèlente pour les maladies du Poûmon. Ce qu'il juſtifie à l'égard d'un très-grand nombre d'autres plan-

tes, dont il parait que la *Signature* a été la raison du choix, qu'on en a fait pour certaines maladies. Gaffarel excelle, & brille merveilleusement sur ces *Signatures*, qui sont comme autant d'inscriptions gravées par les mains de la nature sur les choses naturelles, pour aprendre aux hommes l'usage qu'ils en doivent faire. *Gaffarel, Curiositez inoüies*, p. 85. *Crollius* a ses admirateurs, comme il a ses contradicteurs : Comment connaitre ceux qui ont raison ?

VII.

La Pierre néfrétique.

CEtte pierre vient de la nouvelle Espagne. Son nom fait connaitre qu'elle est reconnuë propre, pour arrêter les douleurs afreuses de la colique

lique néfrétique, pour briſer la pierre des reins, & pour faire jetter le ſable par les urines. On l'attache ordinairement au col. Quelques perſonnes la portent ſur la région des reins. On la met auſſi à la cuiſſe, au bras, ou bien au doigt montée dans une bague.

Il eſt facile d'être trompé dans le choix de cette pierre; parce qu'encore qu'elle ſoit le plus ſouvent griſe, & verdâtre, il n'eſt pas aiſé de la diſtinguer d'un Jaſpe, qui eſt tout ſemblable : Et d'autant plus que la Pierre néfrétique eſt quelquefois mêlée de jaune, de blanc, ou de noir; ce qui la confond abſolument avec une infinité de Jaſpes dans leſquels on voit le même mêlange de couleurs. Ce qui pourroit y mêtre de la diféren-

ce ; c'eſt qu'ordinairement la Pierre néfrétique eſt moins dure, & qu'elle ne prend pas un ſi beau poli que le Jaſpe. Après tout il y a très-ſouvent ſi peu de diférence entre le Jaſpe, & la Pierre néfrétique, qu'on eſt fort embaraſſé à les diſtinguer ; & dans le choix, on ne riſqueroit pas beaucoup à faire, comme le juge Bridoye, dont parle Rabelais, qui décidoit par deux coups de dez, les procès qui l'embarraſſoient.

VIII.

La Pierre Divine.

CEtte pierre eſt une nouvelle eſpèce de Pierre Néfrétique, & à laquelle on commence de donner du credit dans le monde. Elle eſt cependant plus

brune, plus dure, & d'un plus beau poli, que la Pierre Néfrétique. J'en ai une, qui eſt platte, & taillée en cœur, que je conſens fort volontiers qu'on nomme *Pierre Divine*; afin de lui donner du relief parmi mes curioſitez. Le nom de *Divine*, qu'on donne à cette pierre, eſt fondé ſur les grandes vertus qu'on y a remarquées. On aſſure qu'elle caſſe la Pierre dans les reins, & la pouſſe en petit ſable par les urines, ſi on la porte attachée ſur les reins.

La grande queſtion revient toûjours: & il y aura des gens très-raiſonnables qui douteront des qualitez qu'on attribuë à cette pierre. M. Redi, qui s'eſt attaché à faire des expériences ſur les choſes qu'on aporte des Indes, & dont nous

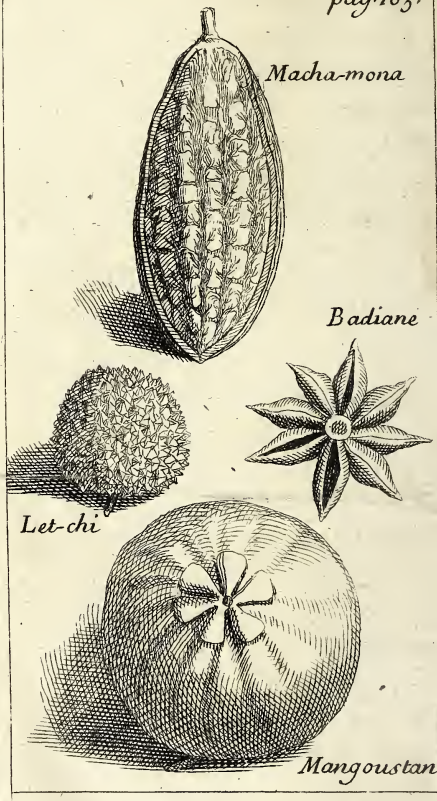
avons un ouvrage sur cette matiere, n'hesite point à dire qu'il ne croit rien de toutes ces prétenduës vertus.

On a, dit-il, aporté plusieurs fameux médicaments d'Afrique, & des Indes tant d'Orient, que d'Occident En Europe, & on comptoit beaucoup sur ces drogues; cependant, quand j'en ai voulu faire l'essai, je n'ai rien trouvé qui vaille: *Rem loquor veram multa famosa medicamenta, inde ab Africa, & Indiis tam Orientalibus, quàm Occidentalibus, magnâ expectatione in Europam delata, mihi tractanti non respondisse, & facto periculo nullius valoris fuisse.* Experiment. Natural. p. 88. Un peu après il modifie cette censure si violente, & dit: Je n'ignore pourtant pas; & j'en

ſuis convaincu par moi-même, que les expériences ſont dificiles, & ſur tout fort trompeuſes en matiere de médecine ; parce que les maladies de même eſpèce ont ſouvent des cauſes toutes diférentes, ſelon la diſpoſition des corps, & les circonſtances du lieu, & du tems ; & qu'il ne faut que très-peu de choſe, pour arrêter, diminuer, ou varier l'action de la nature. Voila ce qu'on apelle faire uſage de ſa raiſon, & véritablement philoſopher. *Nec tamen ignoro, aut quotidie minus experior, experimenta difficiliora, & maximè fallacia eſſe illa, quæ circa res medicas fiunt, &c.* p. 90. Les vrais Philoſophes ne vont pas ſi vîte, & ne décident pas avec hauteur. Ainſi ſupoſé que dans les lieux, où ſe forment

les pierres, il s'y trouve des parties ſalines, vitrioliques, du ſoufre, du bitume, des ſubſtances métalliques, avec les ſucs pétrifiants; en voila tout autant qu'il en faut, pour communiquer à ces pierres des qualitez médecinales.

C'eſt ſur ce principe, que M. Boyle démontre qu'il y peut avoir de grandes vertus dans les pierres, & que la chaleur du corps humain eſt ſufiſante de les développer, & d'en faire ſortir de larges écoulemens de matiere ſubtile, & médecinale. Ce qui ſoit dit, ſans pourtant autoriſer les récits fabuleux, & les hiperboles, dont des Auteurs peu exacts, & trop credules ont rempli leurs écrits. M. Boyle a pris ſur cette matiere, comme ſur tout ce qu'il examine


Macha-mona
Badiane
Let-chi
Mangoustan

un raiſonnable, & juſte tempérament : Et on ne ſauroit lire qu'avec beaucoup de ſatisfaction ſon docte Traité : *De gemmarum origine, & virtutibus.*

I.

Le Macha-mona, ou la Callebaſſe de Guinée.

EST un fruit de la même figure que nos Callebaſſes. Auſſi l'apelle-t-on pour ce ſujet : *Callebaſſe d'Afrique.* Il y en a qui ont un pié de long, & ſix pouces de diamètre. L'écorce eſt une ſubſtance ligneuſe très-dure ; & dont on pouroit faire des taſſes, comme on en fait de Coco. Le deſſus de cette écorce eſt couvert d'une eſpèce de velours verdâtre qui fait un bel éfet.

Le dedans de ce fruit est admirable. Il est divisé par côtes, comme le melon l'est par dehors. Ces côtes sont séparées par des filamens, qui en atachent la chair à la paroi intérieure de l'écorce; & ces filamens partent de la circonférence, & se terminent au cœur du fruit. La chair est proprement de la même couleur, que le dedans de la citroüille. Quand ce fruit est meur, cette chair est d'un goût aigrelet, & qu'on trouve délicieux dans les pays chauds, où l'on en use comme de Limonade à Paris, pour se rafraichir. On en donne volontiers aux malades; & sur tout dans les cours de ventre; car outre le suc, qui est un peu stiptique, la chair est d'un aussi bon goût que le pain d'épices

de Reims ; & peut paſſer quand elle eſt sèche, pour un excélent abſorbant. Les eſclaves en font de la boüillie. Il y a dans ce fruit grand nombre de pepins gros comme de petits pignons, & dans chacun il y a une amande incomparablement plus délicate au goût, que nos amandes douces. Ces pepins ſont de couleur de chataigne, & de la figure d'un rein, ou de la graine de muſc. Les femmes d'Afrique qui ne connaiſſent point la prèſure, ſe ſervent de la chair de Macha-mona, pour faire cailler le lait. L'arbre qui porte ce fruit eſt gros, & haut pour le moins, comme nos plus grands chênes. Sa feüille eſt épaiſſe, & plus grande que la feüille de Maronier d'Inde. On l'apelle *Macha-mona* ; c'eſt-à-dire,

mangé par les oiseaux; car les oiseaux qui ont le bec fort, en sont très-friands, & crèvent l'écorce pour manger le de dans Nous l'appellons *Calle-basse de Guinée*; parce qu'aparemment on en a aporté de Guinée en France avant que d'avoir observé, qu'il y en a aux Isles de l'Amérique. La queuë n'est autre chose que tous les filamens du dedans du fruit, lesquels se réüniſſent là; ou si l'on veut, ils partent de là, pour se separer; afin de tapisser l'écorce intérieure du fruit, & de le partager en côtes. Au lieu que dans nos Citroüilles la graine est en abondance, & toute au cœur du fruit; au contraire dans le Macha-mona il y a peu de pepins; & ils sont répandus dans toute sa substance, fort

envelopez dans la chair, & loin l'un de l'autre.

II.

L'Aouara.

EST un fruit qu'on trouve aux Indes d'Occident, & qui craît à une eſpèce de Palmier fort haut, & épineux. Cette eſpèce de pomme ſort d'une gouſſe qui contient un bouquet de pluſieurs de ces fruits. Quand l'Aouara eſt en maturité, il eſt d'un jaune doré. Sous l'écorce il y a une chair jaune, & qu'on mange parmi les Indiens. Cette chair cache un noyau gros comme le noyau d'une pêche, & dans la ſuperficie duquel y a trois trous aux côtez, & deux plus petits tout proche l'un de l'autre. Ce noyau a deux lignes d'épaiſ-

seur; il est d'une dureté de pierre, très-dificile à casser, & dans lequel on trouve une belle amande blanche, qui est d'abord d'un goût agréable, quand on la mâche; & puis on y trouve sur la fin une petite pointe piquante, & qui aproche fort du goût du fromage de Sassenage.

C'est de ce fruit, dont on tire l'huile que nous apellons ici *huile de Palme*; & en éfet c'est un espèce de Palmier, comme je l'ai dit, qui porte ce fruit qu'on trouve plus communément dans l'Afrique, que dans l'Amerique. Et les Vaisseaux, qui vont chercher des Nègres en Afrique, font ordinairement une grosse provision de ces Aouaras, pour les nourir : & quand ces esclaves sont attaquez dans le voyage, par quelque cours de ventre;

on casse le noyau pour avoir l'amande, qui est un des meilleurs astringents, qu'ils connaissent pour arêter ce mal. J'ai apris cette pratique dans le séjour que j'ai fait en Afrique; & à leur imitation je m'en suis quelquefois servi avec succès.

III.

La Badiane.

IL y a des Auteurs qui l'apellent l'*Anis des Indes*, par la seule raison qu'il a une odeur, & un goût pareils à la semence d'anis, quoi qu'il n'ait rien en quoi il lui puisse ressembler pour le reste. La Badiane est une semence qui vient des Indes. Elle est faite à peu près comme la graine de melon, mais un peu plus grande, & plus épaisse; la couleur

ressemble assez à celle de la semence qui se trouve dans les Siliques de la Casse ; excepté que la Badiane est incomparablement plus unie, plus polie, & plus luisante. Cette semence est enfermée dans une capsule épaisse, dure, & qui a la forme d'une étoile à sept rayes. Il y a un grain de Badiane dans châque rayon. Cette figure d'étoile est très-belle, & très-réguliere. La Badiane est fort célèbre à la Chine, & par tout l'Orient ; parce que les Orientaux, à l'imitation des Chinois, en mêlent dans leur Sorbet, & dans leur Thé. Ce mêlange n'est pas seulement afin de les rendre plus agréables ; mais sur tout parce que la Badiane a une vertu carminative, c'est-à-dire, très-propre, & très-puissante

pour chaſſer les vents du corps, & pour fortifier le cœur, & l'eſtomac. Cet uſage commence de s'établir auſſi à Paris, chez les perſonnes à qui il eſt facile d'avoir ſuffiſamment de cette précieuſe Badiane. Gaſpard Bauhin apelle la Badiane, *fructus ſtellatus*, à cauſe que tout le fruit répréſente ſi vivement une belle étoile.

IV.

Le Let-chi.

LE Let chi eſt un des plus beaux fruits, & des plus délicieux de la Chine. Il craît particulierement dans la Province de Canton. Il eſt de la groſſeur d'une noix de Galle commune. Le dehors eſt une écorce chagrinée fort mince, & d'un rouge éclattant de pon-

ceau, quand le fruit n'eſt point deſſéché, & qui ſe termine en pointe comme une groſſe noix. Il y a dans cette écorce une eſpèce de prune d'un goût très-agréable. On doit être attentif à n'en manger pas trop, parce que ce fruit échaufe terriblement. Il y a ſous la chair molle de cette eſpèce de pruneau long, un petit noyau pierreux fait tout comme un clou de gerofle. Comme les Chinois le laiſſent ſécher, ils en mangent toute l'année, & ils en mêlent dans le Thé au lieu de ſucre pour lui donner un petit goût aigret, qui fait beaucoup de plaiſir. Le R. P. de Fontaney Jéſuite, & Miſſionnaire à la Chine eſt le premier qui en a aporté à Paris en l'an 1700.

V.

Le Mangoustan.

C'Est un fruit qui crait dans le Royaume de Siam, & qui est le plus délicieux de tout l'Orient sans exception. Il ressemble fort à nos grosses noix vertes. Il a sous son écorce un fruit blanc, d'un goût un peu aigret, & qui surpasse d'ailleurs infiniment le goût de nos meilleures pêches. On tient dans les Indes que ce fruit est froid, & astringent. On le transporte dans tout l'Orient, où il est fort estimé, particulierement à cause de la vertu qu'il a d'arrêter toutes sortes de cours de ventre. De son écorce même on en fait une excélente ptisanne, qui a la même faculté qui est très-agréable à boire,

& dans laquelle les Indiens metent de la cache, & du ris torréfié. La figure de ce fruit est admirable, il a du côté de la tête une petite rose à six feüilles en relief, & si régulierement dessinée, qu'on ne la sauroit voir, sans admirer ce petit jeu de la nature.

VI.

Le Panache de mer, ou la Palme marine.

IL y a des prairies, des Jardins, & des forêts mêmes au fond de la mer. Pline le dit formellement de la mer rouge, & de la mer d'Orient. *Mare Rubrum, & totus Orientis Oceanus refertus est sylvis. Hist. Nat. Lib. XIII. cap.* 25. Il remarque ensuite fort curieusement que, pendant qu'il y a,

aux environs de la mer rouge, des solitudes afreuses, sans plantes, & sans arbres, si on excépte une espèce d'épine, qu'on ne trouve que de loin à loin, il y a sous les eaux de cette mer des forêts d'arbres qui fleurissent, & qui portent des fruits ; comme si la nature avoit voulu par ces vègétations marines, nous dédomager de ce qu'elle ne produit rien dans les terres sèches, & steriles de l'Arabie pierreuse. Il y a dans cette mer, dit Pline, particulierement des Lauriers, & des Oliviers. Le Laurier y porte ses baies, & l'Olivier y est chargé d'olives : *Mirum est in mari rubro sylvas vivere ; laurum maximè, & Olivam ferentem baccas.* Que de merveilles la mer cache sous ses eaux ! J'ai aporté d'Orient un Panache de

la mer rouge, qui est tout-à-fait curieux. Il est tout d'une couleur, mais il est singulier en ce qu'il est d'une couleur de tané clair en sa croûte, qui semble être une espèce de chaux pétrifiée : & dessous cette croûte legére, il y a un tissu de filamens ligneux, pliables, & aussi dificile à rompre que de la baleine. Dans mon panache de la mer rouge, ces filamens ligneux sont de couleur d'olive, mais fort lissez, & fort beaux à voir. Il y a encore cette singularité; qu'il est, comme la Madrépore, percé d'une infinité de petits trous, ce que je n'ai point remarqué dans les Panaches qui viennent de la Mer des Indes Occidentales. Cette belle végétation est donc une espèce de plante marine, toute plate, & étenduë

en forme d'évantail. Il eſt raporté dans le Cabinet de *Calceolarius* p. 17. que les Dames de l'Amérique ſont fort curieuſes de ces Panaches de mer; qu'elles les eſtiment fort ; & qu'elles les recherchent avec beaucoup d'empreſſement; parce qu'elles s'en ſervent comme d'éventails, pour s'éventer, & pour ſe rafraichir dans les grandes chaleurs.

Les branches de mon Panache ſont tiſſuës très-délicatement, en forme de point coupé, ou bien, comme dit *Cluſius*, ainſi qu'un filet, ou un rets à prendre des poiſſons, & des oiſeaux. C'eſt à cauſe de cette admirable contexture, que ce ſavant homme nomme cette plante : *planta retiformis.* Ce lacis ſi délicat eſt ſoûtenu dans le milieu des branches,

par une espèce de carde, ou de côte, qui sort de la racine, & qui se termine vers le haut de la feüille, où cette espèce de tige se perd imperceptiblement. Ce Panache vient du fond de la mer rouge, aiant crû sur des rochers, où il avoit pris racine, à la maniere de tous les Panaches. Quand un Panache a plusieurs branches, & qu'il est de trois couleurs, comme celui du Cabinet de sainte Geneviève, il mérite proprement le nom de Panache; parce qu'alors il ressemble aux bouquets de plumes, & aux vrais Panaches, qui ornent la tête des Acteurs d'une Tragédie. Et c'est sans doute cette ressemblance, qui a fait donner à cette végétation marine, le nom de *Panache de mer.*

Outre mon panache de couleur tanée, & qui a un pied & demi de haut, & autant de large, j'en ai un petit du plus beau rouge qui se puisse voir. Sa croûte n'est pas percée de petits trous comme l'autre : mais il a cela de singulier, qu'il est tout chagriné : ce qui n'est pas ordinaire aux panaches qui viennent des Indes d'Occident.

VII.

La Fève fébrifuge.

C'Est une espèce de fève, qui craît aux Isles Philipines, & dont les Originaires du pays se servent, comme d'un fébrifuge immanquable. La figure, & la grosseur sont presque comme celles d'une hermodacte : mais l'hermo-

dacte est blanche, & la fève de saint Ignace est grizâtre, & blanchâtre par dedans. Elle est d'une très-grande amertume. On la nomme dans une partie des Indes, *fève de saint Ignace*; parce que ç'a été un Jésuite Espagnol qui le prémier y en a aporté la connaissance. Elle y est fort estimée. Dans le commerce que ce Jésuite eut avec les Habitans des Philipines, il reconnut qu'ils s'en servoient pour se guérir de la fièvre. C'est un puissant purgatif. Ce qui n'allarme point les Indiens, qui ne font point de façon de se servir de purgatifs violents. Et sur ce sujet M. de Tournefort dans la Preface de son Histoire des Plantes des environs de Paris, sans ménager la ridicule délicatesse de ceux qui aiant

un

un grand fond de mauvaises humeurs, aprehendent cependant les purgatifs un peu forts, a dit très-à-propos, *comme s'il étoit possible de bien vuider un sac sans le secoüer; ou si l'on pouvoit rétablir les humeurs, sans y exciter quelque mouvement, qui les débroüille, & qui procure la séparation de la matiere, qui en avoit changé la tissure.* On m'a assuré que la féve de Saint Ignace craissoit aussi dans l'Isle de Sam-cham, où est mort Saint François Xavier, dont les Reliques ont été depuis transportées à Goa.

Tout ce que je puis dire sur céte féve, c'est que j'en ai vû dans les Indes des éfets merveilleux, & que j'en garde fort soigneusement quelques-unes que j'ai euës de quelques Espagnols, qui venoient des Manilles.

VIII.

Le Bois de Bambou.

CE Bois est fort célébre dans les Indes; non-seulement parce qu'il entre dans la matiere médicale des Indiens; mais encore parce qu'ils en font quantité d'ouvrages, qui sont d'une grande utilité dans leur domestique. On tire du Bambou, qui est une espéce de canne, ou roseau, un sucre, que les Indiens regardent comme un excélent reméde à plusieurs maux. Mais ce n'est pas par ces raisons là, que j'ai eu la curiosité de rechercher, & d'aporter du bois de Bambou. On sait de quelle utilité le feu est dans la vie; & sur tout dans les pays Septentrionaux. Les Poëtes qui envelopent toû-

jours quelque verité ſous le voile de leurs Fables, diſent que Prométhée monta dans le ciel par le ſecours de Minerve, & qu'ayant aproché un flambeau du chariot du Soleil, il vola le feu du ciel, qu'il aporta ſur la terre : Et en éfet le feu eſt un préſent très-précieux, que l'Auteur de la nature a fait aux hommes. Vitruve dit que ç'a été par le doux plaiſir qu'il y a à ſe chaufer, que les hommes qui vivoient auparavant de gland, ſéparez dans les forêts comme les bêtes, commencerent à former la ſociété civile, à ſe polir par des loix, & à régler leurs intérêts par des contrats, & des conventions. Et nous regardons aujourd'hui avec étonnement ce qu'on vient de publier des Habitans des Iſles Marianes, auſquels le feu

étoit inconnu. *Ce qui est de plus étonnant*, dit le Pere le Gobien Jesuite, *& ce qu'on aura peine à croire, c'est que les Habitans des Isles Marianes n'avoient jamais vû de feu, cet élément si necessaire leur étoit entierement inconnu. Ils n'en savoient ni l'usage, ni les qualitez; & jamais ils ne furent plus surpris que quand ils en virent pour la premiere fois à la décente que fit Magellan dans une de leurs Isles, où il brûla une cinquantaine de maisons, pour punir ces Insulaires de la peine qu'ils lui avoient faite. Ils regarderent le feu dans les commencemens, comme une espéce d'animal qui s'atachoit au bois, dont il se nourissoit. Les premiers qui en aprocherent de trop près, s'étant brûlez en donnerent de la crainte aux autres, & n'oserent plus le regar-*

der que de loin, de peur, disoient-ils, *d'en être mordus, & que ce terrible animal ne les blessât par par sa violente respiration.* Liv. II. pag. 44. & 45.

Vitruve dit que les premiers hommes ne connurent le feu, que par hazard: quelques arbres qui étant près les uns des autres, se frottant violemment par la tempête, s'enflamérent, & causérent un grand incendie. *Lib.* II. *cap.* 1.

Ce que les premiers hommes ne connurent que par hazard, les Indiens le connaissent par une experience journaliere, & qui est d'autant plus curieuse, qu'elle donne du feu avec une très-grande facilité. Quand les Indiens veulent fumer du tabac, & allumer leur gargoulis, ils tirent du feu du Bambou par le frottement. Voici

comme ils ſont. Ils ont deux morceaux de Bambou fendu, dans l'un ils font une coche, & ils frotent avec l'autre morceau dans cete coche, & ſans que le Bambou s'enflame, ni qu'il étincelle, quelque feüillage ſec, ou autre matiere inflammable, que l'on aplique à la coche, prend feu auſſi-tôt. C'eſt cette curieuſe faculté de faire du feu facilement, qui m'a porté à rechercher de ce bois, & à le placer parmi les choſes, dont on doit faire cas. Il y a une vertu medecinale dans ſa racine, & qui la rend d'un uſage très-frequent dans les Indes. C'eſt un diurétique très-éficace; & les femmes de mauvaiſe vie ne connaiſſent que trop en ce pays-là le ſecours, qu'elles en peuvent tirer, pour cacher & pour continuer leurs deſordres.

IX.

La noix d'Areca.

C'Eſt le fruit d'une eſpéce de Palmier, qui craît en pluſiers lieux des Indes d'Orient. Quand ce fruit n'eſt pas bien meur, il eſt aſſez agréable : mais il étourdit ceux qui en mangent ; & ils tombent dans une maniere d'ivreſſe, dont ils ne reviennent pas ſitôt, & durant laquelle ils ſont fort gaillards. Il devient inſipide à meſure qu'il meurit.

Les Indiens ſe ſervent de la noix d'Aréca, pour compoſer des trochiſques, qu'ils mâchent comme quelques-uns font ici le tabac, afin de ſe faire cracher, & de dégager le cerveau. Ils la mêlent avec le Bétel, dont la feüille eſt ad-

mirable, pour raréfier la pituite du cerveau, pour fortifier l'estomac, & pour rafermir les gencives. Ils y mêlent encore le *Cardomomum*. Ce suc épaissi d'Areque est ce qu'on apelle *Cache*, quand il est seul. C'est de quoi use le petit peuple. Et quand il est mêlé avec des choses aromatiques, on le nomme Cachou; & il est beaucoup plus cher. Les Indiens mâchent de cette composition, afin de se rendre l'haleine douce, & agréable. Ce bétel leur rend les lèvres fort belles; parce que le suc qui en sort, est rouge comme du sang. M. l'Abbé de Choisy dans son Journal du Voyage de Siam, parlant d'une collation, qui fut servie à Batavie devant M. le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur du Roy à Siam, dit, *Les Dames s'y sont trouvées:*

mais bon Dieu! quelles Dames, qui toûjours mâchent du Bétel, & de l'Arèque! Or vous saurez que de ce Bétel découle une liqueur rouge comme du sang; & Mesdames ont la bouche, comme si on leur venoit d'arracher quatre grosses dents. pag. 234.

Le Bétel est une plante des Indes d'Orient, dont les feüilles ressemblent assez à celles du Citronnier. Elles sont d'un goût aromatique, & d'une odeur qui fait beaucoup de plaisir. Au reste les Indiens sont persuadez que l'Arèca, ou Arèque est excélent pour rétablir, & pour fortifier l'estomac.

X.

Le Bois d'Aigle.

JE ne croi point qu'on doive confondre le bois d'Ai-

gle avec le bois d'Aloès; parce-qu'il me paraît que ce sont deux bois tout-à-fait diférens. Le dehors de ces deux sortes de bois est assez semblable. Mais ils diférent en ce que le bois d'Aloès a un goût amer, quand on le tient quelque tems dans la bouche; & on ne trouve rien de cette amertume dans le bois d'Aigle. Ainsi il me semble qu'il en faut faire une espéce diférente. Quand on brûle le bois d'Aigle, il en exhale une fumée legere, qui est d'une odeur charmante, très-propre à fortifier le cerveau, le cœur, l'estomac, & à ranimer les esprits. Ce bois non-seulement est rare en France, mais même dans les Indes. On le trouve dans la Cochinchine: Et ce qui fait que ce bois est si rare, c'est que les Cochinchinois sont

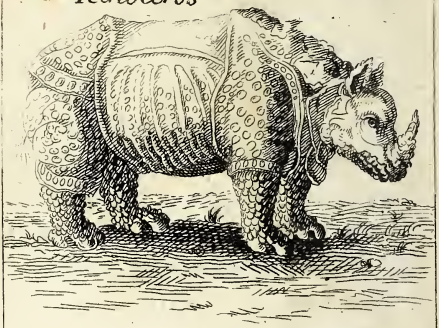
gens peu pratiquables, & d'un très-dificile commerce. Ce qu'on en peut avoir à Siam se garde dans les Magasins du Roy. C'est sur cela que M. l'Abbé de Choisy a dit si agréablement : *Dans quelques jours nous irons dans les Magasins du Roy, choisir ce qu'il y aura de plus beau. Si M. Constance prend mes avis, & qu'il tombe sous ma main de gros vases d'or, je ne les laisserai pas échaper : cela vaut bien des paravants, & du bois d'Aigle.* pag. 366.

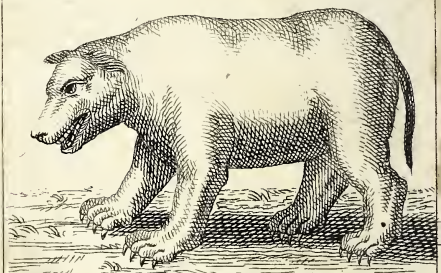
Dans les présens que le Roy de Siam envoyoit en France, il y avoit quelques livres de bois d'Aigle; comme nous le voyons dans la Relation de M. le Chevalier de Chaumont.

Les Indiens qui peuvent avoir de ce bois, s'en servent dans leurs maladies contagieuses,

pour faire des suffimigations sur lesquelles ils comptent beaucoup. Comme ils croient de grandes vertus dans ce bois, ils se les font entrer dans le corps en parfum par le moyen de la fumée: en éfet le sel volatile de ce bois non seulement est sudorifique, mais encore il fortifie le cerveau, réjoüit le cœur, échauffe l'estomac, ranime les esprits, & resiste puissamment au venin. Cette maniere de prendre ces esprits volatiles des remedes par la fumée, & en parfum, est non-seulement très-bénigne, mais encore plus éficace qu'on ne pense. Cette voie est merveilleuse pour purifier l'air de la chambre d'un malade, & pour qu'il ne respire qu'un air salubre. Mais par dessus cela, ce qu'on ne sauroit trop estimer,

Rinoceros





Cheual marin

on guérit par ce moyen les plus terribles maladies, & sur tout celle qu'on dit avoir été transmise de l'Amerique en Europe, dont elle a infecté toutes les Régions. Elle n'est point inconnuë chez les Tartares Précopites. Mais ce que l'on ne sait peut-être pas assez ; c'est que ces peuples s'en gueriſſent radicalement, & avec la plus grande facilité du monde, par la seule suffimigation du Cinnabre ; comme on le peut voir dans le Capivaccius, *de lue venerea.* cap. 12. Je sai qu'il y a dans Paris de très-habiles Médecins, qui ne condamnent pas l'usage des suffimigations ; & il seroit peut-être à souhaiter qu'on ne les négligeât pas tant.

X I.

Le Bois & la Gomme de Tacamaca.

LE Tacamaca est un grand arbre, qui est fort commun dans la nouvelle Espagne, & qui se trouve aussi à Madagascar, & dans l'Isle Bourbon.

Quoique dans ces pays le bois de cet arbre soit employé à faire des planches, des mats, & des pieces de bois pour les Vaisseaux, il ne laisse pas d'avoir des qualitez medecinales. Dans les grands maux de têtes, & dans l'abatement d'esprit, la fumée de ce bois diminuë la douleur & réjoüit. Ce bois est fort resineux, & ressemble assez pour la couleur au bois de Sainte Lucie.

La Gomme de Tacamaca la

plus eſtimée, eſt celle qui ſort de l'arbre ſans inciſion. On la nomme, par excellence, la *Gomme de Tacamaca ſublime*. Elle eſt rougeâtre, tranſparente, & d'une odeur réjoüiſſante. Les Indiens font grand cas de cette Gomme. Ils s'en ſervent contre pluſieurs maux, & en font des baumes excellens contre les bleſſures. L'uſage le plus ordinaire qu'on en fait à Paris ; c'eſt d'en faire de petits emplâtres, qu'on aplique ſur l'artére de la temple, pour apaiſer la douleur des dents. Ce qui réüſſit très-ſouvent. Je n'en ai point vû de plus belle, que celle que M. Hebert, Directeur de la Compagnie des Indes d'Orient donna il y a quelque tems à M. l'Abbé de Vallemont. Il y en avoit bien une livre d'un beau

choix : & elle étoit envelopée dans une grande feüille, qui avoit plus de deux pieds de long, & plus d'un pied de large. Le tout étoit au même état qu'on lui avoit aporté de l'Isle Bourbon. Il ne faut pas ici oublier que Etmuler recommande extrêmement la Gomme de Tacamaca pour fortifier le cœur & l'estomac, en l'apliquant en épitème sur la partie. On la tient pour un Souverain remede aux douleurs des jointures. Elle résout toutes les tumeurs invétérées, & arrête le cours des humeurs froides. Cette Gomme a beaucoup de vertus medecinales ; mais la question est d'avoir de la veritable.

Litophiton

Panache de mer

XII.

Un Litophiton extraordinaire.

DEpuis que Monsieur Lignon le jeune, est revenu de la Guadeloupe, on ne sauroit ignorer à Paris ce que c'est que *Litophiton*. Il en a aporté de l'Amerique une si grande quantité, & de plusieurs espéces si curieuses, qu'il n'y a point de cabinet où il ne s'en trouve. Ainsi il est presque inutile de dire que cette plante pierreuse est un prodige dans la nature. C'est une plante, & comme telle, elle appartient au regne des Vegétaux. Mais elle est si pierreuse par la croûte blanche, & tartareuse, qui couvre sa tige & ses branches, que le régne des Minéraux pouroit la revendiquer.

Le Litophiton, dont je veux parler ici, devroit avoir place parmi les Minéraux par un double titre ; non-seulement par l'écorce pierreuse qui le couvre, à la maniere de tous les autres : mais encore par une singularité, qui le rend tout-à fait rare, & extraordinaire. Tous les Litophitons craissent attachez sur des rochers dans la mer, & depuis la racine jusqu'au bout des branches, sous la croûte pierreuse, il y a une espéce de bois fort dur, pliant, & aussi dificile à rompre que de la baleine. Mais le mien est fort diférent. Il a végété en pierre purement plus de deux pouces de haut ; & après cela, le tronc de pierre de ce merveilleux arbrisseau se sépare en trois branches. Et c'est de là que s'élevent un

grand nombre de branches, qui forment une touſe ronde en maniere de bouquet. Ce qui fait encore une rareté dans ce Litophiton; parce qu'ordinairement ces plantes marines craiſſent étenduës en large comme un éventail. Il a été trouvé dans la fameuſe Fontaine boüillante de la Guadeloupe; laquelle, quoique ſouvent couverte par deux, ou trois pieds d'eau de la mer, ne laiſſe pas de faire encore voir ſes boüillons d'eau qui s'élevent au-deſſus. Cette Fontaine vient de la grande Montagne de la Soufriére qui brûle continuellement; & c'eſt ſans doute ce qui rend ſes eaux ſi chaudes. Autre merveille; c'eſt qu'au milieu d'une eau brûlante, il ne laiſſe pas de ſe faire une végétation auſſi admirable que le Litophi-

ton, dont je viens de parler. Un Philosophe ne va guere loin sans trouver un écüeil, qui l'arrête : cela mortifieroit bien son orgüeil, s'il se pouvoit qu'un homme, qui passe souvent la nature en revûë, où il ne comprend presque jamais rien, eût quelque bonne opinion de son savoir. Il en est pourtant qui sont faits de la sorte ; puisque Saint Jérôme définit un Philosophe ; *Gloriæ animal, popularis auræ atque honorum venale mancipium.*

XIII.

Une Racine de Mabouia.

SI les hommes n'avoient point d'autres ennemis que les animaux les plus féroces, & les plus furieux, il n'auroit pas été nécessaire de

forger le fer, & d'aiguiſer l'acier, pour en faire des armes. L'Empire que Dieu donna à l'homme ſur tous les animaux de la terre, qui lui étoient ſoûmis, tant qu'il fut lui-même ſoûmis à ſon Seigneur, n'eſt pas tellement détruit par le péché, qu'il ne reſte encore ſur la face de l'homme, des traits de cette premiere Souveraineté qu'il avoit ſur toute la nature. C'eſt pourquoi il n'arrive guere que les animaux, quand ils ne ſont pas irritez, ſe portent à nous attaquer. Mais l'homme a pour ennemi l'homme même; & il ne pouvoit trouver dans la nature un ennemi plus redoutable, & plus cruel. *Homo homini lupus.* Les hommes ſe ſont armez les uns contre les autres, & ont cherché toutes les voies poſſibles pour ſe détruire

mutuellement. L'Artillerie, depuis l'invention de la poudre à canon, eſt une maniere bien expeditive, pour porter promtement chez ſes ennemis le feu, l'horreur, & la mort. Les hommes, qui n'ont point connaiſſance de ces arts funeſtes qui aiguiſent le fer, & qui compoſent la poudre à canon, ne laiſſent pas de ſe faire la guerre, & d'avoir des inſtruments propres à ſatisfaire leur vengeance & leur fureur. Les Sauvages de l'Amerique font de la racine de Mabouia, des manieres de maſſuë, dont ils s'arment pour attaquer, & pour ſe défendre. Cette racine eſt noire, plus dure, & plus peſante que le bois de fer. Elle eſt toute garnie de nœuds gros comme des chataignes. Le ſeul aſpect de ce

bâton, long d'environ trois pieds, peint l'image de la mort dans l'imagination de l'homme le plus assuré. Quoique les Poëtes nous aient appris que la massuë d'Hercule étoit d'airain, il est certain qu'elle ne pouvoit avoir rien de plus affreux, que la racine de *Mabouia*. Aussi est-ce par l'excellence que ces Sauvages imaginent dans cette racine, qu'ils la nomment racine *de Mabouia*; c'est-à-dire, *racine du diable*; parce que quand ils sont armez de cette massuë, ils se croient infiniment redoutables. L'arbre, d'où l'on tire cette racine, n'est pas commun. On en trouve sur le haut de la montagne de la Soufriére à la Guadeloupe, d'où les Esclaves l'aportent; & ils se font une grande fête de rencontrer

de ces racines, sur tout quand elles ont la figure de massuë.

XIV.

Le fruit & la Gomme du Cédre du Liban.

LE Cédre est un arbre célèbre de tout tems. Les Poëtes du Paganisme, pour loüer les Vers & les Ecrits de quelqu'un, disent qu'ils méritent d'être écrits sur le Cédre : *Et Cedro digna locutus* ; parce que son bois est incorruptible. Les Paiens employoient le bois de Cédre à cause qu'ils ne se corrompt jamais, à faire les Statuës de leurs Dieux ; & c'est sans doute pour la même raison que Salomon fit faire le Temple de Jerusalem de ce même bois, & qu'il fit alliance avec Hiram, Roy de Tyr, afin qu'il

envoyât des Cèdres, du mont Liban, dont il avoit besoin. *Lib. Reg.* III. *c.* 5. Le Cèdre est toûjours verd : Il aime les lieux froids, & couverts de neige. Comme cet Arbre est fort semblable au Sapin ; son fruit est aussi à peu-près de la même figure, que la pomme de pin ; excepté qu'il est plus uni, plus égal en sa superficie, & moins en pointe par l'extrémité. La pomme de Cèdre, que j'ai, est des plus belles : & elle est en quelques endroits toute couverte de la gomme, ou résine, qui découle de cet arbre.

La gomme découle du Cèdre sans incision, dans les grandes chaleurs ; & dans les autres saisons on fait des incisions à l'Arbre, pour en faire distiler ce que la chaleur n'a pû faire sortir. Cette gomme est

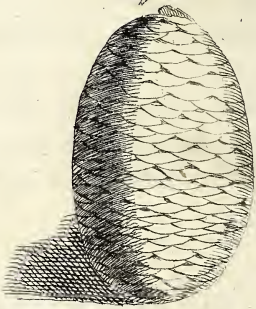
sudorifique ; & elle est recommandée pour la vertu qu'elle a de digerer, de resoudre, d'amolir, de consolider, & de fortifier. Elle est merveilleusement déterſive, & propre pour resister à la gangrène. On l'emploïe aussi pour les fractures, & dislocations. Les Egyptiens s'en servoient pour embaumer leurs morts, à cause de la faculté qu'on y a toûjours reconnuë d'empêcher la corruption, & afin de communiquer à leurs cadavres cette espece d'immortalité, que la nature a donnée au bois de Cèdre.

XV.

Une grosse Rose de Jérico.

LA Rose de Jérico n'est point une fleur, mais une plante toute entiere d'environ demi

Rose de Jerico



Fruit du Cedre du Liban

pied de haut, avec sa racine. Cette plante a des branches dures, & lignueses, qui en font un petit arbrisseau en bouquet. Quand elle se sèche, elle se ferme, en sorte que toutes les extremitez des branches, en se courbant en dedans, se réüniſſent à un centre commun, & composent une espèce de petit globe. Celle que j'ai, n'a point de feuilles; mais elle est toute pleine de petites fleurs. *Vvormius* dit qu'elle est mal nommée, *Rose de Jérico*; parce qu'on n'en trouve point du tout au tour de Jérico; mais dans l'Arabie Deserte; & après Bellon, il s'en prend à un Moine qui lui a donné ce nom mal-à-propos: *Rosa Hierichuntina nomen suum ab imperito quodam Monacho sortita est, teste Bellonio. Vvorm. Museum pag.* 151.

On dit des merveilles de la Rose de Jérico, & ce seroit une belle chose si la fable n'avoit point de part à ces récits. Il y en a qui assurent que cette Rose s'ouvre la nuit de Noël, quoi qu'elle soit entierement seche auparavant. Je ne voudrois pas nier ce fait absolument ; mais il a besoin de quelque modification. J'ai remarqué que ma Rose de Jérico est un excelent *Hygrométre*, pour connaître la sechereſſe, ou l'humidité de l'air. Dans le tems que j'écris ceci, cette Rose est extrèmement recoquillée, & fermée, & plus qu'elle ne l'a été depuis long-tems ; parceque l'air est très sec, & la gelée très âpre. Mais quand l'air est mêlé de beaucoup d'humidité, & qu'il doit pleuvoir, cette Rose est presque toute deve-

lopée, & ouverte. Ainſi il peut arriver, comme il arrive quelque fois, que la nuit de Noël ſoit pluvieuſe ; & alors ce ne ſeroit pas un miracle, ſi la Roſe de Jérico s'épanoüiſſoit. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elle s'ouvre en tout tems dans l'eau; & plus promtement, ſi on la met dans de l'eau chaude.

En Italie, & même en France, les femmes groſſes ont beaucoup de confiance en cette Roſe, lorſqu'elles ſentent les prémieres douleurs de l'accouchement. Car enfin elles ſont perſuadées que, ſi dans ce tems-là, on la met dans de l'eau, elle n'eſt pas ſi-tôt ouverte, que l'enfant vient au monde. Si cet arbriſſeau avoit véritablement cette vertu, je lui donnerois le prémier rang entre toutes les plantes, que la terre porte. Je

garde la Rose que j'ai avec soin ; parce que je la regarde, & consulte souvent, comme un des plus vifs, & des plus sensibles Hygromètres, qu'on ait jamais inventez : & pour cela elle merite la préférence sur les barbes de l'avoine sauvage, & sur la gousse de Vesse sauvage, qui se meuvent suivant la sècheresse, ou l'humidité de l'air ; & dont on a fait jusqu'à present des Hygroscopes, inventez par Messieurs de la Societé Royale d'Angleterre : comme nous le voyons dans l'Histoire de cette illustre Académie.

I.

Le Cancre marin pétrifié.

LEs prétrifications ſont avec raiſon l'objet de la curioſité des Savants. Ce ſont autant de miracles de la nature, qui fourniſſent de grands ſujets de philoſopher aux Phyſiciens. En éfet, on ne ſauroit trop admirer, comment la matiere lapidifique peut être aſſez ſubtile, pour s'inſinuer dans les pores de la ſubſtance d'un os, ou du bois; & pour les métamorphoſer en pierre ſans en changer la figure primitive, ni détruire leur premiere nature. Il faut que la liqueur pétrifiante ſoit d'une merveilleuſe activité. On voit avec plaiſir dans le morceau de Cancre marin petrifié, dont je parle, tous les veſtiges de ce qu'il étoit primitivement; la

nature, en le pétrifiant, y a conservé jusqu'à la couleur qu'il avoit. Cette curieuse pétrification est très-estimable, tant pour le jeu de la nature qu'on y voit, que pour ses vertus medecinales, qui la rendent précieuse. On a trouvé cette pétrification dans l'Isle de Haïnam à la Chine, d'où l'on aporte avec soin tout ce que l'on y en peut rencontrer.

Voici les vertus qu'on atribuë au Cancre marin, si l'on s'en sert comme nous allons dire.

1. Broyé avec de l'eau, il diminuë très-sensiblement la fievre, si l'on en prend au commencement, ou à la fin de l'accès.

2. Il arrête la dissenterie, & les autres cours de ventre, étant pris broyé avec du vin, si le cours de ventre vient de froideur, & foiblesse d'estomac; ou

bien avec de l'eau, ſi le mal eſt cauſé par une chaleur exceſſive.

3. Il mollifie, & ouvre les cloux, froncles, abſcès, & tumeurs, qui doivent aboutir; ou bien il les diſſipe par une inſenſible tranſpiration, ſi étant broyé avec du vinaigre, on en frotte ſouvent le mal.

4. Etant broyé avec du vinaigre, il apaiſe les douleurs de la goutte, ſi on en frotte la partie malade.

5. Etant broyé avec de l'eau roſe, il guérit l'inflammation, & rougeur des yeux, en y faiſant couler quelques gouttes de cette liqueur.

6. Etant broyé avec de bonne eau-de-vie, & bû un peu chaud, il apaiſe les coliques les plus violentes.

7. Etant broyé avec du ſuc de Limon, il apaiſe la douleur de la pierre, fait couler le ſa-

ble des reins, & est excellent contre l'asthme.

II.

Un Caïman, ou Crocodile des Indes d'Orient.

LEs Crocodiles se tiennent ordinairement dans le Nil en Egypte, dont ils sont même le simbole. En éfet, après que César Auguste eut subjugué l'Egypte, on mit dans les Médailles frapées à son honneur, un Crocodile avec ces mots, ÆGYPTO-CAPTA. Nous voyons encore sur les Médailles, qui furent faites à Nîmes, ce même Crocodile attaché à un Palmier avec une Couronne, pour féliciter cet Empereur sur sa conquête de l'Egypte. Cependant il y a aussi des Crocodiles dans l'Isle de Cuba, au Méxique, dans le Bresil, & en differents endroits de l'A-

Crocodile

mérique Septentrionale, & Méridionale. On apelle ces Crocodiles *Iguanes*. Il y en a encore dans les Indes d'Orient, dans le Gange, où on les nomme *Caïmans*. Celui qui j'ai, eſt donc un Caïman ; parce qu'il a été pris aux Indes. Il eſt long d'environ trois pieds ; & la queuë ſeule eſt auſſi longue, que tout le reſte du corps. Il a 38. dents à la machoire ſuperieure, & 30. dans la machoire inférieure : ce qui fait 68. dents, très-fortes, très-blanches, & très-aigues. Il a les pieds armés d'ongles fort pointues. Sa peau eſt dure, elle eſt couverte d'écailles, & garnie de pointes aſſez piquantes. Il eſt noirâtre ſur le dos, & le ventre tire ſur un gris marbré. On dit que cet animal eſt peſant, & pareſſeux ſur terre, quand il faut qu'il ſe

tourne. Si sa figure, qui est tout-à-fait semblable à nos Lézards, choque la vûë ; du moins l'odorat y trouve son compte ; car cette bête exhale une odeur, qui est assez agréable. Dans les quatre mois de l'année, qui sont froids, le Crocodile ne mange point, & demeure caché dans des trous. Après tout, il est très-pernicieux ; il déchire avec ses ongles, brise avec ses dents ; & il n'y a point d'os si dur, qu'il ne pulvérise en un moment.

Il faut pourtant observer que les Caïmans des Indes ne sont pas si méchants, que les Crocodiles de l'Egypte. S'ils vivent 60. ans, comme on le dit, il ne faut pas s'étonner si on en voit de si grands. Celui du Cabinet de sainte Geneviève est des plus longs que

j'aye vûs. Le mien eſt un jeune Caïman.

Les Américains mangent ſans façon des Crocodiles, & même leurs œufs, qui ſont gros comme des œufs d'oïe, & d'aſſez mauvais goût.

Vvormius dit que la chair de Crocodile eſt excélente, pour ceux qui ont été piquez par des araignées, ou par des guêpes. Ce qu'il ajoûte de la vertu des dents du côté droit pour les hommes, & du côté gauche pour les femmes, pourvû qu'elles aient été arachées à l'animal vivant, eſt un conte fait à plaiſir. C'eſt avoir bien envie de devenir amoureux, que de ſe haſarder à arracher les dents à un Crocodile. Cette expèdition ſeroit auſſi hardie, que celle des Argonautes; quoique la conquête ne fût pas éga-

le. Ce qu'il y a de sérieux ici, c'est que la graisse de Crocodile est admirable pour les vieilles plaies, & contre les morsures des bêtes venimeuses. Les Egyptiens en frotent leurs fébricitans, pour empêcher le frisson de la fievre. La peau brûlée, & apliquée sur un bras, ou une jambe, en ôte toute la sensibilité, rend la chair stupide, en sorte qu'on ne sent point le fer, s'il faut faire une amputation.

Quant à la pierre, qu'on trouve dans l'estomac, ou dans la tête des Crocodiles, & qu'on vante comme des amulettes infaillibles contre la fievre quarte, M. Rédi toûjours sur le même ton répond; je n'en croirai jamais rien; l'expérience me le défend. J'en ai fait l'essai, non seulement avec des

pierres des Caïmans d'Etiopie ; mais même avec celles des Crocodiles d'Egipte. *Nolim ei fidem habere , id vetante experientiâ , quam non de Æthiopum modo Caïmanis , sed Ægyptiorum etiam Crocodilis habeo. Experiment. Nat. pag.* 113. C'eſt ainſi qu'il parle de quelques expériences, que Monard avoit faites avec ces pierres , & qui lui avoient parfaitement bien réüſſi. Ces pierres, dit Monard, ſont fort eſtimées par les Eſpagnols , à cauſe de la vertu qu'elles ont de guérir la fievre quarte , en apliquant deux de ces pierres aux temples du malade. Ils ont de grandes expériences là-deſſus. Car enfin celui , qui m'a donné les deux pierres que j'ai , en avoit guéri un Religieux fort tourmenté de la fievre quarte , en les lui

apliquant à chaque temple 3. ou 4. fois. Laissons M. Rédi, & Monard s'acorder ; & disons quelque chose de la destinée du Crocodile. Pline dit que cet animal dort toûjours la gueule ouverte ; & que dans ce tems-là il y a un petit oiseau fort friand, qui entre dans la gueule de la bête, & qui se régale de ce qu'il ramasse, en curant les dents du Crocodile. Ce n'est pas tout. Lorsque le Crocodile dort, il y a un animal nommé *Ichneumon*, qui a plus d'un pié de hauteur, & dont l'adresse est merveilleuse. Cet Ichneumon se barbouille bien fort dans la bouë ; & s'en couvre tant qu'il peut ; ensuite il va se sécher au soleil : quand il est bien sec, & que la bouë est endurcie ; le voila comme un cuirassier armé de pié en cape. En

cet

cet état il va se promener sur les bords du Nil, & s'il trouve un Crocodile endormi, il ne manque point de lui entrer dans la gueule, & de-là dans l'estomac, où il fait ravage. Il ronge les entrailles de son hôte; & quand l'Ichneumon présume que le Crocodile est mort, il lui perce le ventre, & sort victorieux du corps de son ennemi, & rassasié de son sang. *Pline Hist. Nat. lib VIII. cap.* 25. On dira sans doute que voila une de ces Histoires, que Pline a prise dans de mauvais mémoires: mais j'oposerai l'autorité du célèbre *Antonius Augustinus*, Archevêque de Taragone, qui dans ses savants Dialogues *de Veterum Nomismatum Antiquitate*, nous dit que ce combat d'animaux est répréſenté sur des statuës antiques,

qu'on voit dans les Jardins du Vatican ; où l'on trouve aussi beaucoup de singularitez touchant l'Histoire naturelle d'Egypte. *Nilus. Dialog. III. pag.* 49.

III.

La Pierre de Lamantin.

ON vante fort la pierre de Lamantin, qui est un grand poisson de 15. ou 16. pieds, que l'on prend en Amérique, & dont on vend beaucoup à la Guadeloupe, à S. Christophe, & à la Martinique. Le P. du Tertre Jacobin, & Missionnaire dans les Antilles, fait une fort agréable description de la maniere, dont on prend ce poisson. *On trouve*, dit-il, *dans la tête de cet animal quatre pierres, deux grosses, & deux*

petites ; auſquelles on atribuë la force de faire diſſoudre la pierre dans la veſſie ; & de faire jetter la gravelle des reins : mais je n'en ſaurois aprouver l'uſage , dautant que ce remède eſt fort vomitif , & fait de grandes violences à l'eſtomac. p. 200. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'on ne ſe ſert pas préſentement de cette pierre oſſeuſe. On la trouve abandonnée chez les anciens Apoticaires : car ceux qui s'établiſſent maintenant , ne ſe mettent pas en peine d'avoir dans leurs boutiques une pierre qui n'eſt de nul uſage. Il y a cependant des curieux , qui recherchent encore aujourd'hui ces pierres de Lamantin. Ils diſent que les 2. groſſes ſont des pierres mâles ; & les 2. petites des pierresfemelles. J'en conſerve quelques-unes en mémoire

de mon voyage en Amerique, & parce qu'elles ont été autrefois estimées ; ce qui doit avoir été fondé sur quelque raison. Mais les remédes nouveaux font oublier les anciens, quoique très-bons. Pour dire ce que je sai de moi-même, j'ai vû les Sauvages avoir une très-grande confiance en la pierre de Lamentin, qu'ils estiment un excellent amulète contre la fievre. Ils portent cette pierre penduë au col, comme un préservatif contre toutes sortes de fievres ; & quand ils ont actuellement la fievre, ils se l'attachent au poignet sur l'artere.

IV.

Le Cheval marin.

L'Animal qu'on apelle *Hippopotame*, c'est-à-dire,

cheval marin, se pourroit mieux nommer ours, auquel il ressemble mieux qu'à un cheval ; excepté qu'il hannit : & c'est sans doute ce hannissement qui lui a fait donner le nom de cheval marin. On le trouve ordinairement en Egypte dans le Nil, d'où il sort quelquefois pour courir la campagne. Il y a dans le Cabinet du Duc d'Arscot une belle Médaille de l'Empereur Hadrien, où le Nil est au revers sous la figure d'un vieillard qui tient à sa main droite un roseau, & de la gauche une corne d'abondance ; il y a proche de ce vieillard un Crocodile, qui est un animal fort commun sur les bords du Nil ; & il a à ses pieds un *Hippopotame*. Cette Médaille fut frapée à l'occasion du voyage que cet Empereur fit en Egyp-

te, & de sa navigation sur le Nil, trainant après lui son miserable Antinoüs, qu'il perdit alors, & qu'il pleura avec autant de foiblesse qu'auroit fait une femme, dit Spartien. *Antinoum suum, dum per Nilum navigat, perdidit quem muliebriter flevit.* Le cheval marin a six dents, qui lui servent de défenses, & ausquelles on attribuë de grandes qualitez. Une seule sufiroit, pour me rendre très-précieuse la dent, que j'ai. Je me contenterois de la seule vertu de guerir les hemoroïdes, s'il étoit bien certain qu'elle eût cette faculté. Elle a un pié quatre pouces de long, & elle est si dure qu'on pourroit s'en servir comme de pierre à fusil, pour faire du feu, en la frapant avec l'acier. Voici une experience faite à Goa d'une

dent de cheval marin, & qui me flateroit bien, si elle étoit veritable. J'ai vû dans l'Hopital de Goa une de ces grandes dents de cheval marin, avec laquelle on fait là des prodiges. Quand on saigne un malade, chose admirable ! si on touche de cette dent à l'ouverture de la veine, le sang qui venoit rapidement, s'arrête sur le champ. Chacun sait l'histoire de ce Prince Malabare, que les Portugais ont assassiné. Quoi qu'il fût tout percé de coups, il ne sortit jamais de ses plaies une seule goutte de sang. On lui ôta ses habits, & un os d'hippopotame qu'il avoit pendu au col ; & alors il se fit un débordement de sang, comme il s'en fait d'eaux arrêtées, quand une digue est rompuë : ce qui étonna merveilleusement tous

ceux qui étoient presents. M. Rédi qui raporte cette histoire d'après le Pere Michel Boim, dit qu'il n'en croit rien; que cela est bon à conter à des vieilles femmes crédules, à des Indiens qui sont simples; mais non pas aux Européens, qui veulent voir avant que de craire. On a donné, dit-il, au Grand-Duc mon Maître, quantité d'os, & de dents differentes, dont j'ai voulu faire des épreuves: je n'ai rien trouvé, qui aproche de cette vertu d'arrêter le sang; & qu'on leur attribuë dans tant d'Auteurs. J'en dis autant des os, & des dents du cheval marin; & j'en parle comme savant; puisque j'en ai fait l'expérience: *idemque experientiâ edoctus affirmo de dentibus & ossibus, Hippopotami, vel equi marini.*

Experient.

Experient. natur. *pag.* 96. Si cela eſt ; que deviendront tant de dents d'hippopotame, qu'on garde dans les Cabinets des Curieux ? On en fera des dents, pour remplacer celles qui manquent à beaucoup de perſonnes. Mais que penſer de tous ces récits merveilleux que certaines gens font de leurs dents de cheval marin ? On penſera qu'ils mentent comme des arracheurs de dents : car enfin il faut bien quelquefois prendre le parti des expériences, & des ſentimens de M. Rédi. Nous devons bien cette reconnaiſſance à un Savant, qui a tant travaillé à cultiver la ſience naturelle.

V.

Nids d'Alcyons d'Orient.

CEs Nids, qu'on aporte depuis quelque tems, avec tant de ſoin des Indes d'Orient, ſont à peu près de la figure de ces coquilles, qui ſemblent être de nacre de perles, & qu'on apelle Gotfiches. Ils ſont tout d'une pièce, & faits d'une matiere, qui reſſemble tout-à-fait à de la colle de poiſſon. Tant que nous n'en ſaurons pas davantage là-deſſus, il ſera bien difficile de décider où ces petits Oiſeaux prennent la matiere, dont ils ſont leurs nids. Ordinairement ces nids ſont preſque au niveau de la mer, & contre les rochers : comme ſont les nids d'hirondelles contre les mu-

railles des Egliſes. Auſſi les Alcyons ſont-ils faits comme des petites Hirondelles. On trouve ces Nids à la Cochinchine le long de la mer, où ceux du pays les cherchent, pour les porter à la Chine, où l'on les vend fort cher. Les Chinois ſont fort friands de ces Nids ; & ils en mangent par délices. Nous voyons bien dans Galien, que les nids d'Oiſeau ont été autrefois mis au rang des choſes médicales ; mais il ne nous reſte aucun monument, qui nous aprenne, où l'on prenoit ces nids. Nous ne remarquons point non plus, qu'on les ait jamais rangez parmi les bons morceaux des tables délicates. Cela étoit reſervé pour l'extrême ſenſualité de ces tems-ci ; où l'on recherche avec avidité ce qui eſt

nouveau, ce qui vient de loin, & ce qui peut flater le goût. Ce n'est pas seulement en France, qu'on étale sur les tables une abondance si sensuelle, que les Epicuriens y auroient trouvé à redire; c'est encore dans l'Orient, où l'on sacrifie tout pour les plaisirs du goût. Les Nids d'Alcyons dans la Chine, font aujourd'hui l'honneur des festins; & un repas passe pour vulgaire, si l'on n'y sert pas de ce nouveau genre de ragoût. Ce mets est, dit-on, très-délicieux; & il est raporté dans l'Histoire de la Societé Royale d'Angleterre, pag. 206. que *les Nids d'Oiseaux sont un grand restaurant à la nature; & que les Chinois luxurieux s'en servent fort.* C'est le chef d'œuvre d'un cuisinier à la Chine, de bien préparer ces Nids d'Alcyons,

On les met cuire dans du jus de veau, ou de bœuf, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien amollis ; & puis on les aprête avec du beurre, du fromage, des herbes, & des racines aromatiques. Wormius dit que ceux, qui ſe veulent diſtinguer dans les débauches, uſent de ce ragoût : *Comedunt in primis ii qui in caſtris venereis ſtrenuè ſe exercere ſtudent. Muſeum Wormiam. lib. III. cap.* 21. Mais M. Rédi, dit que certaines gens, qui métoient leur eſpérance dans les forces qu'ils attendoient de ce prétendu reſtaurant, y ont été trompez : & qui ne voudra pas m'en craire, dit-il, qu'il en faſſe l'expérience, comme quelques-uns ont fait, & qui en ont été la dupe. *Nimis profectò ſibi blandiuntur, qui in hoc tali medicamento ſpes ſuas ponunt ; quod ſe*

mihi non credunt, periculum ejus rei faciant, ut jam antea in simili occasione fecerunt nonnulli. Experiment. Natur. pag. 168.

On voit bien par-là qu'on ne convient pas encore de la vertu, que peuvent avoir ces petits nids. M. Lémery, dans son excélent Dictionnaire des Drogues, dit qu'ils sont propres, pour restaurer les convalescents, & pour fortifier l'estomac. J'ajoute que les Indiens s'en servent avec succès pour la dissenterie, & les autres cours de ventre.

Les Alcyons font leurs Nids aparemment dans une saison, où la mer n'est pas ordinairement agitée : autrement leurs Nids seroient submergez. C'est pourquoi les Poëtes on dit, que les Néréïdes cherissoient particulierement les Alcyons Oi-

Nid du Tati, ou Oiseau-mouche

ſeaux marins, qui ont l'adreſſe de faire leurs nids ſur les flots de la mer, même au plus fort de l'hyver; & que quand ils ont leurs petits, la mer ſe calme, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de voller.

VI.

Nids du Tati, ou Oiſeau Mouche.

EN fait de Nids, on ne verra jamais rien de plus curieux, & de plus digne d'attention, qu'eſt la ſtructure des Nids du Tati, qui eſt un petit Oiſeau gros comme une noiſette. J'ai aporté deux de ces Nids à Paris, qui auroient été d'une parfaite conſervation, s'ils n'avoient pas paſſé par les mains des Douanniers, qui croyoient trouver la pie au nid. Ils m'ont

été tous deux donnez par le R. P. Papin Jésuite à Ougli, qui en envoyoit un au R. P. Verjus, Procureur général de la Mission des P. P. Jésuites en Orient ; & qui en a fait présent à M. l'Abbé de Vallemont : & l'autre m'est demeuré. Ces Nids sont faits, comme les Nids de nos Roitelets ; où il n'y a qu'un petit trou vers le haut, pour l'entrée, & la sortie de ce petit Oiseau. Mais ce qui est surprenant, c'est que ces Nids sont cousus contre une, ou deux, ou bien trois feuilles de Goiavier, qui sont grandes comme sont les feuilles de nos Chataigniers d'Europe. Il y en a un qui est très-agréable à voir. Il est contre une seule feuille, que cet Oiseau a percée avec son bec : & il a passé par ces trous, qui sont comme au-

tant de trous d'aiguille, une espèce de fil de coton, avec lequel il a attaché son Nid à cette feuille. Celui qui m'est resté, est cousu de la même maniere entre trois feuilles, dans lesquelles il étoit parfaitement bien caché. Enfin ces nids admirables sont suspendus en l'air, & ne tiennent pour l'ordinaire qu'à une feuille. Dans le tems que les Tatis font leurs Nids, il ne soufle dans ce pays-là, que de doux zephirs : car enfin s'il s'élevoit de gros vents, que deviendroient ces petits Nids, qui ne tiennent qu'à une feuille d'Arbre ? J'ai aporté aussi des œufs de ces petits Oiseaux. Ces œufs sont gros comme des œufs de formi. Je voudrois qu'on leur eût trouvé quelque vertu médecinale, afin de joindre l'utile à l'agréable.

VII.

Un Serpent de la Guadeloupe.

CE Serpent est d'une grandeur extraordinaire. Il est long de plus de 15. pieds, & gros à proportion. Cet horrible reptile dormoit sous des feüilles, dont il étoit couvert dans une épaisse forêt ; lors que sept, ou huit Esclaves cherchant l'ombre, & la fraicheur pour manger, & pour se reposer, s'allerent coucher sur les feüilles, sous lesquelles cet épouventable animal s'étoit endormi. Un de ces Esclaves en remuant ces feüilles, découvrit le dos de ce serpent. Il ne fut pas si saisi de frayeur, qu'il ne lui restât de la force pour se lever promtement, & des paroles pour avertir ses ca-

marades du danger où ils étoient. Comme ce Serpent ne fit aucun mouvement, ils se remirent peu à peu de leur peur ; & prirent le dessein de l'assommer. Ce qu'ils firent avec les instrumens de fer, dont ils coupoient des arbres dans la forêt. On ouvrit cet épouvantable Serpent : on lui trouva dans le corps une espèce de petit Chévreuil, qu'il avoit avalé entier tout recemment. Comme il étoit rempli de cette proie, il dormoit fortement ; & auroit aparemment encore dormi, autant qu'auroit duré la digestion. C'est pourquoi il ne sentit point le poids de ces Esclaves couchez sur lui. Si nous n'avions point une horreur naturelle du Serpent, il est certain qu'on auroit pris plaisir à voir celui-ci. Sa peau que j'ai

aportée à Paris, est très-belle. Elle est marbrée de différentes couleurs, comme est la peau de tous les Serpents que nous voyons ici; mais ce qu'on ne voit point dans nos Serpents, ce sont ces couleurs vives de rouge, de blanc, & de noir par compartimens avec une simmétrie admirable. Cette simmétrie est si exactement recherchée, & exécutée, qu'il survient dans l'esprit mille pensées diférentes, quand on examine de près, & sérieusement ce merveilleux arrangement de figures bizarres sur la peau de cet animal, que la nature a paré si superbement. Il faut qu'il y ait un Maître dans la nature, & un Maître d'une intelligence suprême, qui arrange ainsi la matiere. Une matiere brute, & sans intelligen-

ce ne ſauroit ſe donner le mouvement, & un mouvement ſi ſenſé, & ſi entendu, qu'on le voit dans la ſimmétrie ſi bien obſervée ſur le dos de ce reptile. Le hazard, & toutes les loix de quelque mécaniſme qu'on puiſſe imaginer, ſans un eſprit intelligent, ne ſauroit rien faire de ſi régulierement beau. J'âvouë que je ſuis épris des merveilles qui s'ofrent aux yeux en conſiderant cette peau, que j'eſtime ſingulierement. Enfin cet animal eſt maudit de Dieu; & ſa morſure eſt mortelle. On la guerit en apliquant deſſus la plaie, la tête écraſée du Serpent même. On trouve dans ſa mort la guériſon du mal qu'il a fait de ſon vivant. Il ſemble que le Saint-Eſprit faſſe alluſion à cette faculté du Serpent, dont la tê-

te brisée guérit la morsure, lors que dans la Genese chap. 3. ℣. 15. Dieu dit au Serpent qui avoit trompé Eve ; *Je mettrai une inimitié entre toi, & la femme ; entre sa race, & la tienne. Elle te brisera la tête.*

Il est certain que la chair, le foie, & le cœur du Serpent sont sudorifiques, & propres pour purifier le sang, pour resister à la malignité des humeurs, & pour chasser les fiévres intermittentes. On les réduit en poudre qui est encore excèlente pour exciter l'urine.

La graisse est résolutive, & un bon remède pour diminuer les douleurs de la goute. Quelques-uns s'en frottent le bord des yeux, pour conserver, & fortifier la vûë.

VIII.

Le Rinocéros.

LE Rinocéros que quelques-uns nomment le bœuf d'Egipte, ou le taureau d'Etiopie, eſt grand à peu-près comme un Eléfant; & reſſemble à un Sanglier, plus qu'à tout autre animal. Il a une corne ſur le bout du nez, d'où il prend ſon nom de Rinocéros; cette corne eſt longue comme la main. Pline dit que cet animal aiguiſe ſa corne contre les rochers, quand il veut combatre contre quelque éléfant. Il eſt ſurprenant qu'après que Pline a dit, que le Rinoceros n'a qu'une corne; lui à qui cet animal ne devoit point être inconnu, puiſqu'aux jeux que l'on donnoit au Peuple Romain, on

faisoit souvent paraître des Rinocéros dans les ampitheatres, il se trouve des gens qui veulent qu'il en ait deux. Sa peau est très-épaisse, très-dure, & chargée d'une espèce d'écailles, qui la rendent impénétrable même aux Sabres du Japon, dit Bontius. Il y en a un assez grand morceau au Cabinet de sainte Geneviève, où l'on garde encore deux cornes, & une queuë de ce monstrueux animal.

On se sert en Médecine de son sang, pour fortifier le cœur, pour toutes les maladies contagieuses ; parce qu'il excite fortement la sueur. Il fait cesser le cours de ventre, purifie le sang, & arrête les pertes de sang immanquablement.

De sa corne on en fait des tasses pour boire, afin de se préserver

ſerver du mauvais air en tems de contagion.

A l'égard de la dent, on dit que ſi dans les plus fortes douleurs des dents, on aplique la dent du Rinocéros à la dent qui fait ſoufrir, le mal ceſſe auſſi-tôt. Wormius qui raporte cela, ajoûte qu'il n'en a point fait l'expérience. Pour moi j'ai deſſein d'en faire l'épreuve à la premiere occaſion qui ſe préſentera. Ce que je ſai; c'eſt que quoique les Rinocéros ne ſoient pas rares dans l'Orient, on ne laiſſe pas d'y eſtimer prodigieuſement les cornes de cet animal. Il y en avoit ſix dans le préſent, que le Roy de Siam envoya en France en 1686. Il ne faut pas ici diſſimuler que M. Rédi ne fait aucune eſtime de ces diférentes parties du Ri-

nocéros. Voici comme il en parle : Que ne dit-on point de la vertu de la corne du Rinocéros ? on assure qu'elle est capable de défendre le cœur, & la vie de l'homme contre l'action de quelque poison que ce soit. Cependant, moi qui ne parle qu'après les les expériences que j'ai faites, je n'ai pas trouvé la moindre aparence de cette vertu ; & spécialement à l'égard du venin des Viperes, & des Scorpions de Tunis : *Attamen ego hactenus ne minimum quidem ejusdem effectum vidi...* Experiment. nat. pag. 141. M. Rédi ne trouve pas plus de vertu dans le sang, & dans les dents du Rinocéros. Il n'est pas hûreux dans ses expériences. Peut-être n'a-t-il pas eu ces choses-là de bonne main ; ou

bien il les a euës trop ſurannées. Les vertus des drogues ſe diſſipent avec les ſels volatils, qui s'en ſéparent inceſſamment par l'évaporation.

Quand on entre dans la boutique d'un Droguiſte au Printems, on s'aperçoit bien-tôt de l'étrange diſſipation, que fait la chaleur naiſſante de la ſaiſon dans toutes ces drogues, qui exhalent une odeur, dont on eſt incontinent entêté, ſi on eſt ſujet aux vapeurs. Quelles pertes? Quels écoulemens de vertu? Et que peut-on attendre de bon de drogues, ſur leſquelles cinq, ou ſix Etez de ſuite ont fait de ſi violents ravages? Franchement il y a à trembler pour des malades, qui prennent des drogues, où il ne reſte plus peut-être que les mauvaiſes qualitez. Les ma-

tieres médicales, dit M. Boyle, changent inceſſamment avant même que d'être vieilles ; & je pourois montrer aux Curieux combien les feüilles d'une même plante changent de vertu en un inſtant. Dans un certain tems de l'année j'en tire par la diſtillation un eſprit acide, & dans une autre ſaiſon il n'en vient point du tout ; mais au contraire un eſprit urineux, &c. *Simpl. med. utilitas & uſus, pag.* 49.

Cependant il eſt parlé avantageuſement de la corne, & des autres parties du Rinocéros dans les Réponſes du Chevalier Philibert Vernati, Réſident à Batavie dans l'Iſle de Java, aux demandes que lui avoient faites Meſſieurs de la Societé Royale d'Angleterre. ARTICLE XX. On deman-

de ſi l'animal nommé *Abados*, ou le Rinocéros n'a pas des dents, des ongles, la chair, le ſang, & la peau, même ſes excrémens, auſſi-bien que ſes cornes, qui ſont autant de différents antidotes ? ou ſi les cornes de ces animaux ſont meilleures ſelon la nourriture dont ils uſent ? REPONSE. On tient que leurs cornes, leurs dents, leurs ongles, & leur ſang ſont des antidotes ; & ils ont le même uſage dans la *Pharmacopée des Indiens*, que la Thériaque a dans les Pharmacopées d'Europe. La chair que j'en ai mangée, eſt fort douce, & fort courte. Quelques jours avant que j'euſſe reçû vôtre Lettre, j'en avois un jeune, qui n'étoit pas plus grand qu'un gros chien, qui me ſuivoit par tout, où j'al-

lois, & qui ne bûvoit que du lait de Bufle. Il a vêcu environ trois semaines. Les dents lui commençoient à sortir; il lui prit un flux de ventre, dont il est mort. Je croi que toute nouriture est indiférente à cet animal, & qu'il mange de toutes choses; puis qu'on ne le voit guere, que parmi des branches sèches, des chardons, & des épines; de sorte que la corne ne tire point sa vertu précisément des choses bonnes, ou mauvaises dont il se nourit. Voila ce que Messieurs de la Société Royale d'Angleterre ont inseré dans leur Histoire, pag. 206.

IX.

Le Bézoard.

IL y en a de pluſieurs eſpèces.

Le plus célèbre eſt le *Bézoard d'Orient*, qui eſt une pierre qu'on trouve dans le ventre d'une Chevre ſauvage des Indes Orientales.

Il y a auſſi le *Bézoard d'Occident*, qu'on tire du ventre des chevres ſauvages du Pérou.

Le Bézoard de Porc eſt fort eſtimé ; il ſe trouve dans le fiel des Sangliers des Indes en Malaca.

Quelques-uns donnent la préférence au *Bézoard de Singe*, & qui ſe trouve dans une eſpéce de ſinge en l'Iſle de Macaſſar, proche de Java en Aſie. *Le Bézoard de Porc-épi* l'em-

porte sur tous les Bézoards, dont je viens de parler. On le trouve dans le Porc-épi des Indes au Royaume de Malaca, dans la Province de Pam.

J'ai été assez hûreux de trouver une de ces pierres de Bézoard de Porc-épi dans mon voyage des Indes d'Orient.

On lui attribuë de grandes vertus. Elle chasse par la transpiration les mauvaises humeurs. Prise dans un mélange d'eau, & de vin; elle resiste au venin, & fortifie puissamment le cœur. Elle arrête le cours de ventre. On s'en sert avec succès dans la peste, dans la petite verole, & dans les fiévres malignes. On en donne aux enfans pour les vers. Elle est excèlente dans l'épilepsie, dans les vertiges, dans les palpitations, & répare très-

sensiblement

ſenſiblement les forces.

Il eſt ſurprenant que le Bézoard, dont tant de Médecins ont vanté les vertus, ne ſoit plus employé dans la médecine. C'étoit un préſent qu'on faiſoit, il y a cent ans, aux Rois, & aux plus grands Princes ; & alors on le recommandoit comme un antidote ſouverain contre le poiſon, la peſte, & les fièvres ſuſpectes de venin. Et aujourd'hui il n'eſt plus en uſage.

Il me ſemble que M. Sachs en dit la raiſon dans la page 303. de ſa *Gammarologie*. Il y a, dit-il, beaucoup de Medecins non-ſeulement qui ne ſe ſervent jamais de Bézoard ; mais même qui en condamnent très-fortement l'uſage : *à cauſe que le veritable Bézoard eſt très-rare dans les Indes, &*

que la plupart de celui qu'on aporte en Europe est factice, & composé de magisteres de plantes. Les Juifs de Constantinople sont de grands fourbes là-dessus. Car enfin quoi qu'il y ait des marques certaines pour discerner le Bézoard naturel d'avec l'artificiel, il arrive qu'on y est souvent trompé. Et cette incertitude a obligé plusieurs savans Médecins à proscrire de la médecine l'usage du Bézoard Ut inde propter incertitudinem à plurimis Medicis lapidis Bezoartici usus improbatus.

Quand on a donc du vrai Bézoard, on a un antidote excélent, contre la peste, & contre les fiévres malignes. *Follinus* en raportant dans son *Amuletum Antonianum cap.* 14. les remèdes les plus souverains contre la peste, il n'oublie pas

la vraie pierre de Bézoard ; *verus lapis Bezoard.*

Marsile Ficin *Cap.* 24. de son Antidote contre l'Epidimie, dit très-bien : La pierre de Bézoard, si quelqu'un en pouvoit avoir, est l'antidote le plus puissant contre toute sorte de venin. *Bezoard lapis, si quis posset habere eum, super omnia valet adversus venena.* Il cite après cela plusieurs Auteurs Arabes, qui élevent le Bézoard infiniment au dessus de la Thériaque, & de tous les autres antidotes. Il y a là de très-belles expériences. Si elles sont fidellement raportées, une pierre de vrai Bézoard grosse comme une noisette, vaut mieux qu'un diamant du même volume.

Chioccus parlant de la pierre de Bézoard dans le *Museum Calceolarii pag.* 342. trou-

ve très-mauvais que *Minderus*, Craton, & Jourdain aient osé avancer qu'ils n'ont jamais vû un bon éfet du Bézoard, toutes les fois qu'ils l'ont employé ; & il ajoute qu'il est certain que ces Médecins-là n'avoient pas du vrai Bézoard, qui est rare, d'un grand prix, & qu'on ne trouve guere que chez les Princes ; & que sans doute ils n'avoient que du Bézoard d'Occident, & peut-être des pierres qu'on trouve dans les chevaux : ou bien, dit-il, ils n'avoient pas bien purgé, & préparé leurs malades à recevoir un antidote si propre à fortifier le cœur, & à le défendre contre le venin, & l'air infecté. Enfin *Chioccus* conclut : J'ai un grand nombre d'expériences par devers moi, qui m'ont confirmé dans la

pratique où je ſuis de donner le Bézoard en Italie pour les maladies, où il y a du venin ; & de tous les remèdes, dont on uſe en tems de peſte, le Bézoard eſt celui à qui je donne la préference. *Nos in Italia periculis multis factis, contrariam poſſumus aſſumere ſententiam, & è catalogo peſtilentium remediorum quidvis aliud potius expungere.*

M. Voſſius le Pere, parlant d'après les Arabes, dit que le Bézoard eſt très-ſalutaire contre la peſte, les maladies contagieuſes, l'apoplexie, l'épilepſie, le vertige, la pierre, les vers, les palpitations, la lepre, &c. *Lib. III. de idololat. cap.* 68.

Gaſpard Bauhin eſt celui qui a écrit le plus ſavamment, & avec plus d'étenduë ſur cette

matiere. Il a fait un Traité exprès du Bézoard. Comme il en a fait une étude particuliere, & qu'il a écrit après les autres, son sentiment doit être d'un grand poids. Il rend justice au vrai Bézoard qu'il estime infiniment. Aussi je regarde comme un des plus doux fruits de mon voyage des Indes, d'avoir trouvé une pierre sur la vérité de laquelle je puis compter.

J'en ai encore un factice qui est composé en partie du Bézoard de Porc-épi, & de quelques parties du corps de cet animal. Il est de la façon d'un Médecin Arabe qui fait la Médecine dans les Etats du Mogol. On le substituë au vrai Bézoard du Porc-épi, qui est très-rare, & dont une petite pierre vaut 50. écus dans les Indes.

J'ai auſſi une pierre cordiale compoſée par Manouchi Médecin de Madras ſur la côte de Coromandel. Il la vend un écu l'once. Je ne ſai point ce qui entre dans ſa compoſition : ce Médecin en fait un très-grand ſecret.

Il y a outre cela le *Bézoard factice*, de Gaſpard Antonio. C'eſt une compoſition, dont la baze eſt de Bézoard. On la nomme encore Pierre Cordiale. Ce ſont de petites boules, dont la ſurface eſt marbrée, & dorée en quelques endroits fort proprement.

La doze eſt ordinairement le poids de ſix grains de froment ; un peu plus, ou un peu moins ſelon l'âge, la force, & la diſpoſition du malade. On la prend en poudre.

1. Dans les fiévres chaudes,

& malignes, lorsque le mal presse, on peut donner de cette poudre au malade dans un peu d'eau froide, à quelque heure que ce soit. Ce remède réjoüira le cœur du malade, le fortifiera, & apaisera l'ardeur de la fièvre.

2. Il faudra donner aussi ce remède à un fébricitant, quand il se sent une forte envie de boire du vin.

3. Lorsqu'on se sentira abatu de mélancolie, mais sans fiévre, ce remède étant pris avec du vin, soulagera beaucoup la personne mélancolique.

4. Quand on est convalescent, cette poudre est merveilleuse prise dans de l'eau, ou dans du vin.

5. Etant prise dans du vin, ou dans de l'eau, elle a une vertu très-puissante contre tou-

tes ſortes de poiſons, morſures de Vipéres, de chiens enragez, & autres animaux venimeux. Outre ce qu'on en prend par la bouche, il en faut encore apliquer ſur la morſure.

6. Cette poudre étant priſe dans de l'eau, elle a la vertu d'arrêter le crachement de ſang, qui vient de la poitrine; & étanche le ſang du nez en la prenant en forme de Tabac.

7. Elle eſt admirable pour conſerver, & fortifier la vûë, étant priſe dans de l'eau une fois la ſemaine.

8. Etant priſe dans du vin, ou dans de l'eau, elle préſerve de la lèpre, & eſt fort bonne pour les perſonnes qui ſont ataquées de la petite vérolle.

9. Etant priſe dans du vin, elle eſt fort bonne contre le

flux de sang, qui provient d'une cause froide. S'il vient de chaleur, on prend la poudre dans de l'eau.

On peut juger de-là que le Bézoard Oriental tout pur, & sans mélange, doit être d'une vertu beaucoup plus merveilleuse. C'est le sentiment des deux plus savants Medecins qui soient dans le monde. On comprend assez par ces seuls termes, que je veux parler de Monsieur Fagon prémier Médecin du Roy; & de Monsieur Bourdelot, premier Médecin de Madame la Duchesse de Bourgogne. M. l'Abbé de Vallemont, à qui on avoit fait présent des trois sortes de Bézoard, dont je viens de parler, fut curieux de savoir à quoi cela pouvoit servir, & pour cela il suplia un Seigneur de la Cour

d'en consulter les Médecins sur ces diférents Bézoards. Voici la réponse qu'il reçut, & que je place ici comme un oracle de nos Maîtres, & comme un morceau qui fait honneur à mon ouvrage.

LETTRE

D'UN SEIGNEUR DE LA Cour, à M. l'Abbé de Vallemont.

J'Ai parlé à M. Fagon sur le Bézoard; j'en ai aussi entretenu M. Bourdelot. Ils prétendent qu'il y en a de trois sortes. L'Oriental, qui est le plus petit, & le meilleur. L'Occidental qui est plus gros, & moins bon. Enfin le factice, qui ne laisse pas d'avoir quelque vertu, quand il est bien

fait. Le Bézoard ſe forme dans le corps d'un animal fait comme une chèvre. Le plus excèlent vient de chez les Tartares d'Uſbek. Il eſt cordial, & chaſſe les venins. L'animal s'apelle dans le pays *Pazard*, d'où par corruption eſt venu le mot de Bézoard. Cette pierre eſt ordinairement ronde, & de la figure, & groſſeur d'un œuf de pigeon. Voila tout ce que j'ai retenu des deux converſations que j'ai euës aujourd'hui à la Médecine du Roy, & dont je viens ſur le champ vous rendre compte.

A Fontainebleau, ce 24. Octobre 1703.

Après ce témoignage autentique, je ne ſaurois mieux finir cet article, que par le ſentiment du Chevalier Philibert

Vernati, que Messieurs de la Societé d'Angleterre ont fait inserer dans leur Histoire pag. 211. parce que cela fait voir que tous les Savans n'ont qu'un même sentiment sur le Bézoard: *En Malacca, mais rarement, on trouve une pierre dans l'estomac du Porc-épi, dont on a décrit amplement les rares vertus. Les Hollandois en sont maintenant si affolez, que j'ai vû en donner 400. pièces de huit, pour une qui n'étoit pas plus grosse, qu'un œuf de pigeon. Il y a de la sophistication en cela aussi-bien qu'au Bézoard, au musc, &c. & tous les jours nouvelles faussetez. Je ne saurois vous donner de règle, pour connaître le véritable. Il faut avoir recours à l'expérience. Je vous en envoie une qui est factice, & qui imite de bien près la*

vertu de la vraie pierre. Elle est plus grosse, & d'une autre couleur.

X.

Un Huart, oiseau de Canada.

CEt oiseau est grand, comme un Coq d'Inde: mais le plumage est bien plus beau: il est maillé comme une perdrix; les mouchetures du Huart sont d'un noir, & d'un blanc plus vifs. Il a le ventre tout blanc, le col aussi long qu'un Cigne. Mais ce col est d'une couleur de gorge de pigeon, qui change suivant qu'elle est exposée diversement au Soleil. Le Huart a sous la gorge une espèce de petite cravate blanche, & noire, qui fait un assez plaisant éfet. Il a le bec long comme celui d'une Bécasse; mais beaucoup

Mangouste

Huar

plus gros, & la queuë très-courte. Ses jambes ſont fort longues; & il a les pieds faits comme ceux d'un Cigne, & des autres oiſeaux de riviere; leſquels n'ont point ces diviſions, comme ſi c'étoient des doigts diferents. Auſſi le Huart eſt-il un oiſeau, qui vit dans l'eau, où il mange le poiſſon qu'il peut atraper. On le trouve ordinairement au bord de la mer, dans les rivieres, & dans les lacs. Nous ſavons de ceux, qui ont voyagé le long de la riviere de Miſſiſſipi, qu'il y en a beaucoup dans ce pays-là. Celui que je décris, vient du Canada. On le nomme Huart; parce qu'il prononce ſi diſtinctement ce mot-là, que s'il ſe trouvoit un homme de ce nom dans les environs, il prendroit ce cri pour une voix humai-

ne, & croiroit qu'on l'apelleroit. La graisse de cet oiseau est résolutive, & admirable pour fortifier les nerfs.

XI.

Une Mangouste.

C'Est un petit animal à 4. pieds très-joli, & fait à peu-près comme sont nos belletes de France. Il est un peu plus grand, & il a la queuë plus longue; & à proportion comme celle d'un rat. Mais il est d'une couleur incomparablement plus belle. Sa peau est charmante; elle est chargée d'un long poil de trois couleurs. Le blanc, & le noir dominent sur chaque poil; & il y a une espèce de rouge entre le noir, & le blanc, qui sert de nuances pour en adoucir

cir le mélange. Sa queuë eſt couverte d'un poil de mêmes nuances, & plus long que celui du corps. Il a la tête preſque comme un Ecureüil, & couverte d'un petit poil ras. Ses yeux ſont gros, & ſes oreilles courtes, & arondies comme ſont les feüilles d'*Aſarum*. La Mangouſte, que je décris ici, avoit deux pieds, & demi de long, depuis la tête juſqu'à l'extrêmité de la queuë. Elle étoit fort agile, & s'eſt aprivoiſée facilement. Elle faiſoit de petits tours plaiſans, comme font les Singes. Elle venoit du Royaume de Calicut; & elle a été aportée en France dans un Vaiſſeau de notre Eſcadre. Elle a vécu à Paris cinq mois, où elle étoit devenuë fort familiere, & fort divertiſſante. Elle eſt morte; on ne ſait

comment. On préſume que ce petit animal eſt mort de chagrin, de n'avoir point de Perroquets à manger. Il en a croqué plus d'une vintaine dans le Vaiſſeau, où il a été aporté. On peut dire qu'il étoit le fleau des Perroquets. On en a pleuré quelques-uns, qui promettoient d'être de grands jaſeurs ; & on a quelquefois chanté ces triſtes paroles.

Pleurez, pleurez mes yeux, & vous fondez en eau.
Des tous mes Perroquets Mangouſte eſt le fleau.

On l'a donnée au R. P. Sarrebourſe, Chanoine Régulier de S. Auguſtin, qui l'a miſe au célèbre Cabinet de Sainte Geneviève.

Les Indiens atribuent quantité de vertus aux diférentes parties de la Mangouſte. Son foie eſt bon pour l'épilepſie. Sa chair priſe en poudre, & apliquée ſur les morſures des bêtes venimeuſes, les guérit certainement. Son fiel eſt excèlent pour le mal des yeux. Sa graiſſe eſt un grand remède pour les humeurs froides, & rumatiſmes, & diminuë les douleurs de la goutte.

XII.

Deſcription d'une oreille, du cœur, & d'un ventricule extraordinairement dilatez.

JE ne raporte ce phénoméne, que par l'orde de M. de Littre Docteur en Médecine, & célèbre Anatomiſte de l'Academie Royale des Sien-

ces, à qui j'ai rendu compte, à mon retour des Indes, de quelques maladies extraordinaires que j'ai vûes durant mon voyage. Car de ma part je ne me ſerois pas déterminé à raporter le détail d'une maladie, dont preſque tous les ſimptômes ſont les mêmes que ceux que le Savant M. Dionis, prémier Chirurgien de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, a décrits dans la pag. 663. de ſon *Anatomie de l'homme.* Il eſt cependant vrai que le phénomène que j'ai vû, a des ſingularitez, qui ne ſe trouvent point dans l'obſervation de M. Dionis.

Le malade, dont il eſt ici queſtion, étoit un matelot âgé d'environ 40. ans, qui ſe plaignoit depuis long-tems d'une grande dificulté de reſpi-

rer. Il se mit au lit deux jours seulement avant sa mort. A l'ouverture que j'en fis, je fus surpris de trouver une tumeur d'une grosseur extraordinaire qui ocupoit toute la partie moyenne de la poitrine, & qui étoit formée par la dilatation du Pericarde. Je trouvai ensuite les poumons flêtris, adhérants aux côtes, au diaphragme, & marquez de taches d'un rouge livide; je découvris un sac au côté gauche de la poitrine, formé entre la plève, & les côtes, & qui renfermoit plus de deux pintes d'eau roussâtre. J'ouvris le Péricarde, & je trouvai le cœur qui n'étoit pas moins gros que la tête d'un enfant. Ce Péricarde, quoique dilaté si considérablement, ne contenoit pas plus d'eau, qu'il y en de-

voit avoir. L'oreille droite du cœur étoit plus grosse que le poing, & longue de demi pied. La cavité du ventricule de ce même côté étoit si grande, qu'elle contenoit près de deux pintes de sang noirâtre : & il y en avoit bien une chopine dans l'oreille droite.

Cet homme avoit le foie, & la vessicule du fiel d'une grosseur surprenante. Le foie, qui étoit d'ailleurs assez sain, n'étoit pas moins gros, que celui d'un bœuf ; & la vessicule du fiel étoit à proportion. L'Epiploon étoit presque tout consumé, & fort livide. Les autres parties me parurent assez saines. Ce qu'il y a à observer ici, c'est que ce même homme étoit d'un naturel impetueux, violent, & emporté au de là de tout ce qu'on peut

dire : ce que je remarque exprès ; parce que cela s'accorde parfaitement avec ce que M. Dionis raporte de l'humeur de celui dans le corps duquel on a trouvé un phénomène assez ressemblant.

XIII.

Vers sortis par le nez d'un malade.

DAns le tems que nous hivernions dans le Gange, un de nos Matelots qui relevoit d'une maladie dangereuse, & que je ne comptois plus parmi mes malades, rendit par le nez cinq petits vers blancs, un peu plus gros que des grains d'orge, avec une matiere purulente, & d'une odeur cadavéreuse. Il fut pris en même tems d'une fièvre continuë,

qui au bout de trois semaines le mit au tombeau. Durant ce tems-là il jettoit plusieurs fois par jour de ces mêmes vers. On en compta jusqu'à un cent. Après quoi on n'eut plus d'attention à la quantité qu'il en rendoit. Quelques jours avant sa mort, la matiere étoit un sang noirâtre, & d'une puanteur si insuportable, qu'on fut obligé de le séparer des autres malades. La masse de cette corruption étoit si abondante, qu'outre ce qu'il rendoit par le nez en si grande quantité, qu'il étoit obligé d'avoir toûjours la tête baissée, il s'en écouloit encore prodigieusement par l'*anus*.

Dans les observations que je fis dans l'ouverture du sujet, je reconnus encore de ces mêmes vers dans les Sinus maxilaires;

xilaires ; que les membranes qui les tapiſſent intérieurement étoient toutes détruites, & la ſurface interne des os maxilaires étoit cariée : ce qui prouve que le ſiége de la corruption étoit là, & non pas dans le cerveau, que je trouvai très-ſain, auſſi-bien que la partie cribleuſe de l'os ethmoide ; par où quelques Médecins étrangers m'avoient ſoutenu que ces vers paſſoient.

I.

La Pierre divine pour les yeux.

DE tous les maux il n'y en a point de plus vif, de plus sensible, & qui chagrine davantage que le mal des yeux. Un Auteur Italien nomme fort bien les yeux, les miroirs où se peint la nature, les juges souverains de la beauté, les guides de l'homme, les peintres de la pensée, les interprètes du cœur, les messagers de l'amour, des Spheres mobiles, & vivantes, les Astres de la terre, en un mot les ministres des Siences, & des Arts.

Platon parlant des yeux, dit: ce sont eux qui nous ont découvert toute la face de l'Univers; & sans leur secours nous

ne connaîtrions point les richeſſes que la nature étalle ſur la terre. Le Ciel, le Soleil, & les Aſtres ſeroient pour nous, comme les choſes qui ne ſont point. Sans les yeux la charmante alternative du jour, & de la nuit; la lumiere de l'un, & les tenèbres de l'autre nous ſeroient abſolument inconnuës. La diviſion du tems, le partage des mois, & le retour des années, ſur quoi nous règlons nos afaires, & nos devoirs, ont été déterminez ſur le mouvement du Soleil, par le ſecours des yeux. Enfin la Philoſophie, qui eſt le plus précieux, & le plus utile préſent, que le Dieu immortel ait fait & fera jamais aux hommes mortels, n'eſt venuë à nous, que par le miniſtere des yeux.... *Unde Philoſophiæ genus nobis*

comparavimus, quâ neque majus, neque utilius bonum Deorum immortalium beneficio, atque munere ad hominum genus pervenit, neque perveniet unquam. Hoc autem loco OCULORUM maximum beneficium. In Timæo.

La vûë est en éfet un si grand avantage, qu'on ne sauroit trop estimer un secret qui sert à la conserver, & à la fortifier. La pierre verte qu'on nomme *Divine*, à cause de ses merveilleuses vertus pour les maux des yeux, est le plus excèlent Colyre, qui ait jamais été trouvé. C'est une de ces découvertes, qui font tant d'honneur à notre siécle. Quoique les Médecins après Galien, comptent 113. maladies des yeux, il y en a peu de tout ce grand nombre, que la pierre

verte ne guériſſe. Elle fait des guériſons ſi promptes, & ſi ſurprenantes, qu'on les prendroit volontiers pour des miracles. Il n'eſt pas juſte qu'un treſor de cette importance, & ſi utile aux hommes, demeure plus long-tems caché. Je ſuis redevable de ce ſecret à Monſeigneur de Cicé, Evêque de Sabule, qui me l'a donné dans notre voyage des Indes. On le tient d'un Médecin Arabe, qui faiſoit la Médecine à la Chine. Voici comme on le prépare, & comme on en uſe. Prenez,

4. onces de Vitriol de Chipre,
4. onces de Nitre, ou Salpètre,
4. onces d'Alun de Roche.

Il faut mêtre ces trois choſes en poudre, & les faire fondre dans un pot neuf verniſſé, d'abord à petit feu; & puis

l'augmenter jusqu'à ce que tout soit fondu.

Ensuite jettez dans cette matiere, qui est très-chaude, un gros de camphre mis en poudre. Remuez bien tout cela avec une spatule de bois ; & lors que le camphre sera bien fondu, & bien incorporé avec les autres matieres, couvrez le pot de son couvercle, & le luttez avec de la pâte de farine.

Laissez refroidir tout cela durant vingt-quatre heures, puis vous casserez le pot, où vous trouverez votre pierre verte, qu'il faut séparer proprement des morceaux du pot. On conserve cette Pierre dans une fiole de verre, pour empêcher l'évaporation de ce qu'il y a de plus spiritueux, & de plus volatile dans cette composition.

USAGE.

IL en faut mêtre un demi gros en poudre dans un demi ſeptier d'eau de fontaine ; & quand on veut s'en ſervir, il faut faire tiedir l'eau, & en laiſſer tomber une goute dans l'œil, ou dans les deux yeux, s'il y a du mal à tous les deux.

Il en faut uſer trois fois par jour ; le matin en ſe levant, à midi, & le ſoir en ſe couchant. Quand on veut cette eau plus forte, on y met un gros de la Pierre verte. D'abord elle fait une douleur aſſez vive, & rougit même les yeux. La douleur ſe paſſe, & la rougeur ſe diſſipe aſſez vîte.

Cette eau éclaircit la vûë, la fortifie, nétoie les yeux, en mange les taies naiſſantes,

guérit les suffusions, enlève la rougeur, &c.

Elle est encore merveilleuse, pour faire cicatriser les vieilles plaies, & les vieux ulceres des jambes.

Elle emporte souverainement les dartres du visage, & des autres parties du corps, en apliquant dessus un petit linge bien propre, & trempé dans cette eau.

II.

Pilules purgatives.

JE tiens la composition de ces merveilleuses pilules d'un Médecin Indien, qui m'a donné ce secret comme un fébrifuge indubitable. Il m'a de plus asseuré qu'il s'en est servi plusieurs fois avec succès pour le mal, que les Napolitains

ont aporté de l'Amerique en Europe ; & qu'ils nomment mal-à-propos *Morbus Gallicus*, afin de lui faire perdre, s'il se pouvoit, son prémier, & véritable nom qui est, *le mal de Naple*. Voici la composition.

10. gros de Mercure doux,
10. gros de Sel Armoniac.
10. gros d'Orpiment.
10. gros de Mirobolans, des trois sortes également.
40. gros de petits Pignons d'Inde, dont on mêle d'abord 20. gros, sans en ôter les pellicules, avec les autres drogues bien pulverisées. On sépare des autres 20. gros restants, les pellicules, & puis on les fait un peu rotir dans une petite poëlle à feu lent ; on incorpore le tout avec du vin blanc, ou autre liqueur aro-

matique, & on en fait de petites pilules qui ne pésent que quatre grains. Une sufit pour chaque prise : deux jours après, s'il est besoin, on en prend une seconde. Et pour les maladies aussi opiniâtres que le mal de Naple, on comprend bien qu'il y faut revenir plusieurs fois, & durant trois ou quatre semaines. Du reste on prend un boüillon aux herbes, après que le remède a commencé de faire éfet ; & on garde le même règime, qu'on a coûtume de garder, lors qu'on se purge.

III.

Miroir de métail du Japon.

LEs Japonnois cultivent les Arts avec plus de soin qu'aucune nation du monde.

Maffée *Lib.* 12. nous les répréſente d'une politeſſe ſi exquiſe, & ſi bien entenduë, que quoi qu'ils la faſſent ſouvent conſiſter en des manieres toutes opoſées aux nôtres, nous ne laiſſons pas d'y trouver un bon ſens vif, & lumineux. A l'égard de la Médecine, ils ne s'acommoderoient point de celle qui ſe pratique à Paris, où l'on ſaigne beaucoup, & où l'on croit avoir tant de raiſon d'en uſer ainſi. Au contraire les Japonnois qui vivent ordinairement du moins cent ans, non-ſeulement ne ſaignent jamais leurs malades; mais même ils regardent la ſaignée comme une action inhumaine, cruelle, & qui fait horreur à la nature. Pour les Arts, ils y ſont pour le moins auſſi habiles que nous; mais il y en

a, où ils surpassent toutes les autres nations du monde. Leur verni est inimitable ; & celui de la Chine est infiniment au dessous de celui du Japon, pour le lustre, pour la dureté, & pour l'odeur. J'ai un miroir de métail fondu, & poli au Japon, & qui est d'un éclat que nous ne voyons point dans nos miroirs ardents qui se font en France. Il est d'un poliment si parfait, qu'il est impossible d'y découvrir aucune raie. Aussi faut-il avouer, que les Japonnois ont une adresse merveilleuse à travailler les métaux. J'ai quelques autres ouvrages de leur beau cuivre, & de leur façon, que je conserve comme un argument qui prouve qu'il y a des nations, que nous regardons comme barbares, & qui n'ont

rien d'inférieur à nous pour les talens, & pour le bel esprit. Mon miroir est rond, & a environ six pouces de diamètre.

IV.

Une petite Pagode du Japon.

COmme la Religion des Paiens a toûjours été chancelante, & qu'ils n'ont point été fermes dans ce qu'ils croyoient de leurs Dieux, ils ne les représentent presque jamais de la même maniere, & sous la même idée. Les uns ont figuré leurs Dieux d'une grandeur énorme. Telle étoit la Statuë du Jupiter d'Olimpie, qui étoit d'ivoire, & qu'on a mis entre les sept merveilles du monde. Strabon *Lib.* VIII. remarque que Phidias avoit fait ce Jupiter d'une grandeur si

prodigieuse, quoi qu'il fût assis, qu'il n'auroit pû être de bout, sans percer la voute du Temple, qui étoit pourtant de la hauteur de 60. pieds. Ce qui faisoit dire à ceux qui vouloient rire, que ce Dieu étoit par là condamné à la nécessité d'être éternellement assis. D'autres disoient que le Dieu n'avoit point été fait pour le Temple, ou que le Temple n'avoit point été fait pour le Dieu.

Au contraire une partie de la devotion de l'Empereur du Japon consiste aujourd'hui à répréſenter le Dieu qu'il adore, plus petit qu'une mouche; comme il paraît dans la petite Pagode, que j'ai aportée des Indes, & qui m'a été donnée, comme une chose fort rare par M. du Livier, Directeur

de la Compagnie de Bengale, & à qui on a assuré que le culte de ce petit Dieu étoit reservé pour l'Empereur, & pour sa famille.

C'est une Divinité, dont on ne m'a pû dire le nom, & qui est dans une niche. Le Dieu, & la niche sont faits d'un seul grain de ris. Mais cet ouvrage est d'une délicatesse achevée. On voit distinctement dans la tête les yeux, le nez, & la bouche. C'est un vrai plaisir, que d'examiner ce travail avec une loupe de verre. On voit que toutes les proportions y sont gardées dans la derniere exactitude. Ce petit Dieu avec sa niche est planté sur un poil de ces barbes qui sont aux épis de ris; & la moitié d'un grain de ris sert de pié d'estail à cette petite

Idole. Cet objet du culte de l'Empereur du Japon eſt enfermé dans un petit tuyau de fort beau verre blanc, un peu moins gros qu'une plume d'oïe. Toute cette jolie machine ſe porte en poche dans un petit étui, long comme la moitié du petit doigt, & fait de bois odorant. Si on a mis le Jupiter Olimpien parmi les merveilles du monde à cauſe de ſa grandeur énorme; on y mêtroit la petite Pagode du Japon, ſi on s'aviſoit de ranger auſſi entre les choſes merveilleuſes, des ouvrages d'une prodigieuſe petiteſſe. On parle d'un Manuſcit en parchemin de toute l'Iliade d'Homére, d'une écriture ſi menuë, que tout le volume s'enfermoit dans une coque de noix. Mirmecidès avoit fait un petit chariot tiré par quatre chevaux,

chevaux, qu'une mouche couvroit entierement. Callicratès faisoit des formis d'yvoire si petites, que les yeux les plus perçants avoient peine à démêler les diférentes parties de ces petites insectes. On vend tous les ans en Allemagne à la foire de Franc-Fort des puces enchaînées par le col. Cardan raconte que de son tems on fit présent au Duc d'Urbin d'une bague d'or, dont le châton, au lieu de diamant enfermoit une petite montre; sur laquelle toutes les heures étoient distinctement marquées, & qui sonnoit un coup à chaque heure. *Cardan. de Subtilit. Lib.* XVII.

Enfin les hommes ne sont pas moins bizares dans la maniere, dont ils peignent le diable. Nous le répréſentons toû-

jours noir ; & Marc Paulo aſſure que les Habitans du Malabar, dont le teint eſt fort rembruni, peignent le diable blanc.

V.

Tambour de la Muſique du Roy de Siam.

CE petit Tambour eſt une preuve, que les Arts ne ſont pas ſi négligez par les Siamois, que quelques-uns l'ont voulu dire. La ſculpture, la dorure, & tout le deſſein de cet ouvrage ſont admirables ; & on peut dire que tout y eſt magnifique. Il m'a été donné par M. du Livier, Directeur de la Compagnie des Indes à Bengale, & qui s'eſt fait un nom honorable dans l'Orient par la maniere obligeante, dont

il reçoit les Curieux, & par tous les bons ofices qu'il leur rend. Il eſtimoit fort ce petit Tambour, qu'il conſervoit ſoigneuſement. Le corps de cet inſtrument eſt d'une terre bien préparée, & très-bien ciſelée. Il eſt orné de petits rotins travaillez fort proprement. Il n'eſt couvert de peau que d'un côté; & c'eſt d'une peau de Serpent fort agréablement bigarrée, & qui rend, quand on bat deſſus, un ſon doux, & charmant. Au deſſous au lieu de peau, il y a une eſpèce de manche, qui eſt pareillement de terre, & ſur lequel il y a de la ſculpture dorée. La figure de tout le Tambour reſſemble aſſès à une groſſe carafe qui auroit une peau au lieu de fond. Le col de la carafe eſt le manche du Tam-

bour. C'est l'instrument que décrit M. de la Loubére, Envoyé extraordinaire du Roy auprès du Roy de Siam en 1687. & 1688. Voici ce qu'il en dit en parlant de la Musique des Siamois. *Le peuple acompagne aussi quelquefois la voix de ceux qui chantent le soir dans les cours des logis, où il y a des nôces avec une espèce de Tambour appellé* Tong. *On le tient de la main gauche, & on le frape de tems en tems d'un coup de poing de la droite. C'est une bouteille de terre sans fond, & qui au lieu de fond est garnie d'une peau rattachée au goulet avec des cordons.* Histoire de Siam, Tom. 1. chap. 12. pag. 265.

VI.

La petite Balance portative des Chinois.

COmme la monnoie des Chinois n'eſt point frapée, & que ce n'eſt que de petits lingots d'argent qu'on coupe ſur le champ, pour payer ce que l'on achete, cela oblige chacun à avoir ſa petite balance attachée à ſa ceinture, afin d'y peſer le prix dont on eſt convenu. Il y a particulierement trois ſortes de monnoies, qui ſont toutes trois en forme de petits lingots.

Les Condrins, qui valent ce que nous apellons *un ſou.*

Les Maſſes, qui valent 10. Condrins, ou 10. ſous

Les Taëls, qui valent 10. Maſſes, ou 100. ſous.

La petite balance, où l'on pese ces morceaux d'argent, a beaucoup de raport à l'ancienne balance, que l'on nomme *Romaine*, ou *Pezon*. Elle est composée, 1°. d'un bras, branche, ou levier; 2°. d'un crochet, ou d'un petit bassin; & souvent tous-les deux y sont: 3°. d'un poids courant sur le levier, qui est ordinairement d'yvoire, ou de bois d'ébène. Il est de la longueur d'un pié, gros comme une plume à écrire, & sur lequel il y a trois lignes ponctuées. C'est sur ces points marquez, qu'on mesure la pesanteur des corps graves, comme on fait sur la verge de nos Romaines. Au lieu de l'anneau, avec lequel nous tenons nos pezons suspendus, il y a à la balance des Chinois trois petits

cordons de soie, qui sont attachez au levier dans trois diférents points de suspension. On met dans le bassin ce que l'on veut pezer ; ou bien on l'attache au petit crochet.

USAGE.

POur mêtre la balance en équilibre, on la tient par le cordon le plus éloigné du petit bassin ; & on arrête le poids mobile sur le premier point de la ligne latérale, qui est la moins ponctuée. C'est sur cette ligne que l'on péze les Condrins, les Masses, & les Taëls.

Sur la ligne supérieure, en tenant le cordon du milieu on péze les Masses, & les Taëls.

Et sur l'autre ligne latérale, en prenant le cordon le

plus proche du bassin, on pèze les Taëls.

Cette petite machine de Statique est d'une précision merveilleuse ; & un cheveu fait pancher le bassin de la balance.

On porte cette balance dans une boëtte de vernis, ou de bois odorant.

VII.

La Gargoulette, & le Porte-Gargoulette des Indiens.

LA Gargoulette est un vase en forme de grosse carafe, & qui est d'une terre fort legere ; mais qui a une qualité toute particuliere pour rafraîchir promptement l'eau qu'on y met. Le Porte-Gargoulette est une espèce de panier avec un couvercle, fait de petits filamens de bois de Bambou,

Bambou, & employez, comme nous employons ici le jonc, ou l'oſier. Tout ce panier eſt à jour; une moitié du Bambou eſt peinte d'un verni rouge, & l'autre moitié d'un verni vert. Ces deux couleurs ſont mêlées avec tant de ſimmétrie, que cela fait un éfet très-agréable. Il eſt rond, & de la figure d'une tour. Il a deux pieds de haut, ſur environ neuf pouces de diamètre. C'eſt dans ce panier qu'on met la Gargoulette remplie d'eau, & qu'un oficier porte à la ſuite des grands Seigneurs du pays. Cet Oficier tient ce panier par quatre cordons de ſoie, qui ſe terminent à un bouton, où il y a une touffe de ſoie de diférentes couleurs. Il porte cela à ſa main, & l'agite à droit, & à gauche, comme on agite

ordinairement un encensoir ; ce qui contribuë merveilleusement à rafraîchir l'eau.

VIII.

Le Hamac, & le Pagara des Américains.

LE Hamac est un lit fait de coton tout d'une pièce, que les Indiens portent avec eux dans les forêts, & qu'ils suspendent par les deux bouts à deux arbres, lors qu'ils veulent se coucher. La plupart sont peints de Rocou, & par compartimens en guillochis faits avec assez de proportion, & de justesse. Les Bresiliennes qui en font, sont si industrieuses que de cent lits de coton qu'on aporte d'un même endroit, il ne s'en trouvera pas deux, dont les façons

ſoient ſemblables. Auſſi les lits qui viennent du Bréſil ſont-ils beaucoup mieux faits, que ceux qu'on fabrique en la Guiane. Mais cependant on voit toûjours dans les uns, & dans les autres beaucoup d'induſtrie. Les Indiens ne vont jamais à la campagne ſans ces lits-là.

Le Pagara eſt un panier de jonc fort propre, & induſtrieuſement peint de rouge par compartimens, dans lequel les Sauvages métent leur Hamac, quand ils voyagent. Le Hamac, & le Pagara que j'ai, ſont bien faits; je les ai aportez de Caïenne.

Il faut obſerver que ſi les Philoſophes, & les Légiſlateurs ont fait des règlemens ſur l'âge, que les hommes, & les femmes doivent avoir pour

ſe marier, les Sauvages, & les peuples les plus barbares, par les ſeules lumieres de la nature, quoi qu'étrangement corrompues en eux, ne laiſſent pas d'y aporter auſſi quelque façon. Il eſt vrai que les Orientaux ſont en cela plus déchaînez dans leurs voluptez que les Américains. Les filles Banianes des Indes Orientales ſe marient dès l'âge de ſept, ou huit ans ; & celles qui en ont douze ſont réputées ſurannées. Platon veut que l'homme ait dix ans plus que la femme qu'il épouſe. Mais les Sauvages, comme je l'ai déja dit, par leur ſeule raiſon, qui n'eſt guere plus lumineuſe chez eux que l'inſtinct des bêtes, veulent pourtant que les perſonnes qui ſe marient, aient donné quelques preuves de

leur industrie. Les filles doivent avoir fait le Hamac, c'est-à-dire, le lit, où le mariage se doit consommer ; & l'on exige des garçons de savoir faire le Pagara qui est le panier, où l'on porte le lit dans les voyages.

IX.

Vie de Saint Thomas Apôtre, en la langue du Malabar ; & autres Manuscrits des Indes.

SAint Thomas est dans une fort grande considération parmi les Chrétiens des Indes, parce que ç'a été par la prédication de ce saint Apôtre, qu'ils ont été convertis à la Religion Chrétienne. Son corps est dans la Ville de *Maliapur* sur la côte de Coromandel, où il est en une singuliere

vénération. Les Chrétiens de S. Thomas habitent particulierement dans ce grand Triangle isocèle de terre qui est entre les embouchures de l'Inde, & du Gange; dont Cambaie, & Bengale font la baze, & le Cap de Comorin fait la pointe. Du côté du Fleuve Inde est la côte de Malabar, & du côté du Gange, est la côte de Coromandel. Maliapur, & saint Thomé sont sur la côte de Coromandel. Quand les Portugais décendirent dans ces quartiers-là, ils y trouverent environ seize mille familles de Chrétiens; mais qui étoient fort infectez des erreurs du Nestorianisme. Cette Secte s'est fort étenduë dans l'Orient. Paul Diacre dit que Cosrhoès Roy de Perse en haine de la guerre sanglante que l'Empe-

reur Héraclius lui avoit faite, contraignit tous les Chrétiens, qui étoient dans la Perſe, d'embraſſer les opinions de Neſtorius. Depuis ce tems-là les Chrétiens de la Perſe en dilatant par la prédication leur Religion du côté de l'Orient, ils y ont répandu pareillement le Neſtorianiſme. En 1599. ces Chrétiens de ſaint Thomas abandonnérent par les ſoins des Portugais, leur Patriarche de Muzal, ou de Babilone; & dans un Sinode tenu par l'Archevêque de Goa à *Diamper*, proche de Maliapur, ils ſe ſoûmirent au Pape, embraſſerent la Religion Romaine, & renoncérent formellement le Neſtorianiſme. Comme la mémoire de ſaint Thomas eſt toûjours précieuſe parmi ces Chrétiens-là, on y eſt fort curieux d'avoir

la vie de ce saint Apôtre des Indes. J'en ai une écrite en la langue, & en caractères du Malabar. Ce livre consiste en des feuilles de Latanier longues d'un pied, & larges d'un pouce, qui sont coupées de même longueur, & enfilées avec un cordon de coton. Comme châque feuille est chifrée, on trouve facilement la suite de la matiere par les marques qui y sont.

J'ai encore en la même langue un Journal de Marchand, & quelques lettres touchant le commerce, pliées à leur maniere, qui est en forme de brasselet, ou d'anneau.

De plus, j'ai un Manuscrit Chinois qui est un Catechisme, ou une explication de la doctrine de la Religion Chrétienne.

X.

Le Portrait de Cha-géhan, Empereur des Mogols.

CE Portrait eſt une miniature des plus fines, & des mieux éxécutées. C'eſt une peinture parlante; & on peut bien voir par ce petit tableau, qui n'eſt pas plus grand qu'un écu, qu'il y a d'habiles Peintres dans l'Empire du Mogol; ſoit qu'ils ſoient originaires du pays, ou que ce ſoient des étrangers qui s'y ſont établis. C'eſt un préſent qu'un grand Seigneur de la Cour du Mogol avoit fait à M. du Livier, qui remplit ſi dignement la place de Directeur general de la Loge d'Ougli, que lui a laiſſée M. des Landes, après y avoir âquis la réputation d'un

parfaitement honnête homme. C'est un témoignage que lui rendent dans toutes les occasions les Habitans du pays. Le portrait de Cha-géhan a été donné à M. du Livier, comme une curiosité très-considérable ; & d'autant plus que ceux, qui ont vû cet Empereur, avouent que l'on ne peut rien faire de plus ressemblant.

Comme Cha-géhan étoit un grand Prince, on est curieux dans les Indes d'avoir son portrait. Il avoit usurpé la Couronne sur son neveu Boliki, & exerça d'abord plusieurs cruautez pour s'asseurer l'Empire. Mais comme il avoit ôté la Couronne au légitime héritier, il fut traité de même ; & de son vivant il en fut privé par Aureng Zeb, son troisiéme fils, en l'an 1660. Aureng-Zeb rè-

gne depuis ce tems-là, & son pere Cha-géhan mourut tristement en prison en 1666. à Agra, où son fils le faisoit garder à vûë.

J'ai encore du même goût un Tableau fort joli fait dans l'Empire du Mogol. C'est la répréſentation d'un combat de deux Elephans, sur chacun desquels un homme est monté, qui les gouverne avec son croq de fer.

Il y a encore deux hommes qui pour animer davantage au combat ces deux animaux, leur mêtent le feu sous le ventre.

Il n'y a rien de plus naturel, & de si hûreusement dessiné. Les attitudes sont répréſentées avec une vivacité, & une exatitude, qui font qu'on ne se lasse point de les voir, & de les examiner.

XI.

Portrait de Confucius Philosophe de la Chine ; auprès duquel est un Elève, & l'Oiseau Ibis.

LE Portrait de Confucius n'est pas présentement rare en France : on en a tant aporté de la Chine, qu'on peut dire, qu'il y est présentement commun. Mais celui, dont je parle ici, est plus curieux que ceux que l'on voit ordinairement : 1°. parce que ce grand Maître de la Philosophie Chinoise est assis sur un Siege, & dans l'attitude d'un homme qui parle, & qui enseigne avec autorité. 2°. Il y a auprès de lui un Elève qui est debout, & dans la posture d'un Disciple docile qui écoute avec res-

Confucius

pect les paroles de ſon Maître. 3°. Il y a entre les deux l'Oiſeau *Ibis*, qui eſt une Cigogne noire.

Quelques-uns ont crû que ces petites Statuës étoient faites de terre : mais il eſt certain qu'elles ſont d'une pierre du pays, & qui eſt tendre comme l'albâtre. Cette pierre eſt fort belle ; elle a de grandes veines rouges, jaunes, & le fond eſt de couleur d'olive. On en fait auſſi de très-beaux vazes, qu'on aporte de la Chine, & qui ſont fort eſtimez à Paris. Cette pierre ſe nomme à la Chine *Tim-lo-ho*.

Il n'y a qu'à dire un mot de ce qu'a été Confucius à la Chine, pour reconnaître que ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on recherche tant ſon Portrait.

Environ 550. ans avant l'Ere

vulgaire floriſſoit le célèbre Confucius, le plus grand Philoſophe que la Chine ait jamais eu. Il tiroit ſa naiſſance du Bourg de Leuyé, aſſez proche de la Ville de Kiofeu, dans la Province de Xanton au Nort de Nankin. Ce fut ſous Kin-vam XXIV. Empereur de la III. famille, que ce Sage commença à ſe diſtinguer par la beauté de ſa Philoſophie, à la profeſſion de laquelle il joignoit une admirable innocence de mœurs. Ses écrits ſont remplis de maximes très-belles, & qui tendent toutes à établir le repos dans les familles, & l'abondance, & la tranquilité dans l'Etat. Il étoit perſuadé qu'il eſt très-important aux Souverains, que les peres aient une grande autorité ſur leurs Enfans. Il veut

même qu'ils la portent loin ; parce que l'imagination d'un enfant ployée de bonne heure, & entretenuë dans une dépendance entiere ſous l'autorité paternelle, trouve dans la ſuite moins de peine à porter le joug de la Domination Royale. Les Chinois, & les peuples voiſins de la Chine, comme ſont ceux du Tonquin, & du Japon, apellent Confucius *le Sage*, *& le Saint*. L'Evangile n'eſt pas en plus grande vénération chez les Chrétiens, que ſes écrits le ſont parmi ces Nations. Il n'y a point de Ville, qui n'ait un Collège magnifique dédié à Confucius ; & on y voit par tout ces inſcriptions en lettres d'or : *Au grand Maître*, ou bien : *A l'illuſtre Roi des lettres.* Jamais Philoſophe n'a reçu

plus d'honneurs de sa Nation ; jusque-là qu'on a même honoré sa posterité, non-seulement par des titres de Noblesse ; mais encore par de grands revenus, & par des distinctions particulieres. Comme il n'est permis qu'aux Rois de la Chine d'avoir des Cigognes pour Simbole, & que cela est défendu aux Seigneurs, quelque grands qu'ils soient ; c'est donc une grande distinction pour Confucius, d'en avoir dans ses images. Cela est sans doute permis pour de grandes raisons. Je croi en pouvoir donner quelques-unes.

Il faudroit n'avoir jamais lû les Livres d'Ornithologie pour ignorer tout ce qu'on dit de curieux sur cet Oiseau, si connu sur les rivages du Nil, comme parle Alciat, Emblem. 87.

Quæ

Quæ roſtro clyſtere velut ſibi proluit alvum,
Ibis Niliacis cognita littoribus.

1. La Cigogne eſt d'un naturel doux, & très-facile à aprivoiſer ; & elle ſe plaît à demeurer parmi les hommes. C'eſt pourquoi cet oiſeau a toûjours été en conſidération chez toutes les nations. Dans la Theſſalie c'étoit un crime de tuer une Cigogne ; & on en puniſſoit le meurtrier, de la même peine, que les Loix ont decernées contre celui qui avoit tué un homme. En éfet les Cigognes tuent, & mangent les Serpents, & en purgent les pays qu'elles fréquentent. Pline, *Lib. X. cap.* 23. Et Ciceron avoit dit avant lui, que l'Oiſeau Ibis eſt l'invincible deſ-

tructeur des Serpents, qu'il met en pièces avec un bec d'une corne très-dure. Ce sont ces Oiseaux, ajoûte-t-il, qui empêchent que la peste ne soit toujours dans l'Egipte; parce qu'ils tuent, & mangent ces Serpents aîlez, que le vent Sud-Oüest amène des vastes solitudes de la Libie. Ainsi les Ibis sont bien faisantes durant leur vie, & ne sentent point mauvais après leur mort. Ciceron, *de Natur. Deorum. Lib. II.*

2. Plutarque dit que les Egiptiens ont observé, que la Cigogne se donne à elle-même avec son bec un clistére fait d'eau de la mer; ce que l'on a depuis adopté, & introduit dans la médecine. *De industria animalium.* C'est pourquoi George Pisidas dit fort élégamment, que l'Ibis est plus

savante que Galien, & que la médecine est plus redevable à cet Oiseau qu'à ce grand homme. *Pisid. in oper. sex dierum.*

3. Pline dit une chose admirable, & qui est vraie ; que, quoi que les Cigognes soient des oiseaux passagers, on ne les voit jamais ni arriver, ni partir. Elles cachent leur marche si bien, qu'on ne les aperçoit jamais passer par aucun endroit. Ce qui est un merveilleux simbole du secret qui doit être dans le Conseil des Rois.

4. Les Phisiologistes disent que les Cigognes prennent soin de leurs peres, & meres dans leur vieillesse, & qu'ils les nourissent avec un soin tout singulier. *Genitricum senectam educant*, Pline lib. X. cap. 23. On ajoûte encore qu'elles leur

aident à voller, & qu'elles vont les premieres pour leur fendre l'air, afin de leur rendre le vol moins pénible.

Il ne faut pas après tout cela demander la raison, pourquoi le Sculpteur Chinois a placé l'Oiseau Ibis entre Confucius, & son Disciple. Toute la Philosophie de Confucius tend à maintenir la paix dans l'Etat, & le repos dans les familles; & à bien démontrer ce que nous devons aux Princes qui nous gouvernent, & aux parents, dont nous tenons l'être, & la vie: & de ces diférents devoirs, l'Ibis est un modelle vivant, naturel, & très-parfait. Elle est donc pour les enfans à l'égard des parents, & pour les Sujets à l'égard des Souverains, le simbole de la piété, dont on doit les honorer, & les servir. Saint

Basile le Grand renvoie aux Cigognes, les enfants ingrats, & dénaturez, pour aprendre d'elles ce qu'ils doivent à leurs parents. *Jam vero pietas, & obsequium Ciconiarum erga suos senio confectos parentes, satis profecto liberos nostros benevolos parentibus, atque observantissimos efficere potest, modo mentem adhibere velint.* Homil. VIII. Εἰς Ἑξαήμερον.

Nous voyons sur le revers d'une Médaille de l'Empereur Hadrien, une Cigogne avec ces deux mots *PIETAS AUGUSTA*. C'est qu'elle est encore l'image des bons Princes; ausquels elle aprend qu'ils doivent cultiver la piété, & avoir un soin extrême de s'abstenir de tout ce qui peut avoir l'air de rigueur, & d'inhumanité. Voila pourquoi les Rois ancienne-

ment portoient au haut de leur Sceptre la figure d'une Cigogne, comme dit Suidas : & encore aujourd'hui l'Empereur de la Chine porte toûjours sur sa poitrine deux Cigognes en broderie.

Enfin l'autorité de la doctrine de Confucius, sur laquelle les Rois de la Chine sont obligez de se régler ; le titre même d'illustre Roy des lettres, dont on l'honore dans toutes les inscriptions publiques, lui donnent droit d'avoir dans ses portraits une Cigogne, qui est dans la Chine tellement la marque de la Royauté, qu'elle est reservée à la seule personne de l'Empereur.

CATALOGUE
DE PLUSIEURS
Curiositez de la Nature, & de l'Art.

MINERAUX.

Mine d'or.
Marcasite d'or d'Afrique.
Mine d'argent.
Marcasite d'argent.
Mine de cuivre.
Marcasite de cuivre.
Mine de fer.
Mine d'Etain.
Mine de Plomb.
Mine de Mercure, ou Cinabre minéral.
Cuivre rouge du Japon.
Antimoine de Siam.

Aimant d'Orient *Syderitis.*

Aimant blanc.

Caillou d'Orient, c'est une espèce d'Agate.

Asbestos, pierre incombustible, comme l'Amiante.

Divers Talcs.

Diverses sortes d'Agates d'Orient.

Pierre Armenienne. *Mélochitès.*

Corne de Jupiter Ammon. Pline la place parmi les Pierres Divines d'Etiopie. Il dit qu'elle a la vertu de faire expliquer ce qu'il y a de Divin dans les songes.

Cératitès, ou *Unicornu minerale.*

Pierre Judaïque, *Phœnicitès*, ou *Técolithos.*

Pierre Lunaire, *Selénitès.*

Pierre Etoilée.

Borax mineral brute, qui vient

vient d'une mine proche d'Aka, Ville du Mogol.

Os pétrifié, & plusieurs autres pétrifications curieuses.

Langue de Serpent, *Glossopetra*. On a crû que cette pierre étoit une langue de Serpent pétrifiée. Mais on est revenu de cette erreur ; & on sait parfaitement aujourd'hui, que c'est une pierre, qu'on trouve ordinairement dans la terre. On l'apelle *Glossopetra*, c'est-à-dire, *Langue de pierre* ; parce qu'elle a la figure d'une langue. Pline, *Lib. XXXVII. cap.* 10. dit que cette pierre ressemble à la langue d'un homme ; il s'est trompé, sans doute, parce qu'il n'en avoit point vû. Mais elle est assez semblable à la langue du *Carcharias* ; c'est-à-dire, Chien de mer, ou Requin. Ce que

Pline ajoûte, n'eſt pas plus raiſonnable. Il dit ſur la foi des autres, que cette pierre ne s'engendre point dans la terre; mais qu'elle tombe du Ciel au decours de la Lune, & qu'elle favoriſe les deſirs des femmes perduës : voila la Fable; mais diſons ce que nous ſavons de vrai là-deſſus.

Bien loin que cette pierre ſe forme dans la moyenne région de l'Air avec les foudres, & les tonneres, on la trouve quelquefois très-adhérente aux rochers, & très-ſouvent dans les terres, où il y a beaucoup de ſable, & des pierres de chaux. Geſner veut qu'il y ait de ces pierres-là, qui ſoient des langues de Serpent. Voici comme il en parle. Il y a, dit-il, une certaine eſpèce de pierres en forme de langues,

qu'on trouve dans l'Isle de Malte, que quelques-uns croient avoir été des dents de ces Lamies, ou femmes monstrueuses, qui succent le sang des enfans que les nourrices ne gardent pas avec assez de soin. D'autres estiment que ce sont des dents de Serpent; ce qui me paraît plus vrai-semblable. On les trouve collées entre des pierres, & contre les rochers. Leur surface est fort polie, & elles ont de petites dents tout autour taillées, & arrangées, mieux qu'un ouvrier ne pourroit jamais faire. Ces langues en un mot sont très-recommandables, par la vertu qu'elles ont de resister puissamment au venin; ce qui me fait croire, que ce sont des langues de Serpent. *Gesner, Lib. IV. de Aquatilib.*

Plusieurs Bitumes minéraux.

Soufre transparent de la montagne de la Soufriére à la Guadeloupe.

VEGETAUX.

RAcine de Gimzim, si recommandée chez les Chinois pour un très-grand nombre de vertus, qu'ils lui attribuent.

Terra-mérita, ou le Curcuma des Arabes ; ou bien le Crocus des Indiens.

Pout-cha, racine odorante d'Asie, excèlente pour rétablir, & fortifier l'estomac.

Bois de Sagapenum.

Bois dont on tire le Baume du Pérou.

Bois de Crabe, dont les Portugais se servent au lieu de Gérofle, & de Muscade.

Bois de Campeſche de Siam.

Bois Néphrétique.

Tous les Santaux.

Charé, bois fort leger, que quelques Idolâtres d'Orient emploient pour les inſtrumens de leurs Sacrifices, & de leurs cérèmonies.

Feuilles de Bétel.

Feuilles de China-China.

Feuilles de Géroſle.

Roſe de la Chine, qui craît ſur un arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles de la Mauve.

Fleur de Gingembre.

Fleur de Poivre de Guinée.

Fruits de diférents Cocos.

Une gouſſe de Cocotier, dans laquelle eſt renfermé un bouquet de fruits.

Toile de Cocotier, ou l'envelope, qui tient la Palme attachée au tronc de l'arbre.

Petit fruit d'Afrique, qu'on estime un spècifique assuré contre les Cancers, porté en amulette sur le mal. Sa figure est fort singuliere.

Fruit de Tamarin.

Atte, fruit formé en grappe de raisin, & couleur de raisin violet.

Fruit de Cacao, avec quoi se fait la baze du Chocolat.

Gousses de Rocou.

Gousses de Bonduc, apellé par les Indiens *Lata*.

Pommes de Savonnettes.

Olives d'Asie.

Pistaches de Perse.

Anacardes, apellez par les Indiens *Bibaut*.

Pignons de plusieurs espèces.

Muscade mâle.

Grosse casse longue d'Amérique.

Une longue Gouſſe qui renferme douze chataignes d'Amérique dans autant de cellules.

Fruits de Coton.

Yecolt fruit long, couvert de pluſieurs écailles, qui craît ſur le Palmier de montagne dans la nouvelle Eſpagne ; & que les Américains nomment *Quaichtlepopotli*. Ce fruit a quelque reſſemblance avec la pomme de Pin. D'une ſeule racine, il en ſort deux, ou trois troncs qui portent des fleurs blanches, & agréablement odoriferantes. Jean de Laët dit, que ces fruits ſont tous vuides : Il s'eſt ſans doute trompé ; puis que tous ceux que j'ai, ont au dedans une eſpèce de pruneau long, qu'on mange avec plaiſir.

Noix d'Acajoux.

Fruit d'Ouatte.

Vanille.

Palmes.

Courbaris.

Abricot de saint Domingue.

Cannes de sucre.

Un Coco du Pérou. Ce fruit est très-curieux. Je croi que le premier Auteur qui l'a décrit, est le R. Pere Acosta Jésuite, *Lib. IV. Hist. natural. & moralis Indiarum.*

Ce Coco est rempli d'une pulpe, ou moëlle bien différente de celle des autres Cocos. On trouve dans cette pulpe, quantité d'amandes très-délicieuses, que l'on apelle ordinairement *Amandes d'Andos*, parce que l'arbre, qui porte cette espèce de Coco, se trouve particulierement dans les montagnes d'Andos

au Pérou. Ces amandes sont dans une coque si dure, qu'il ne faut pas moins qu'un marteau, pour les casser. Tout le fruit est d'une figure assez extraordinaire ; il est fait comme une cloche, lors qu'on l'a ouvert vers la tête, où il est fermé par une espèce de champignon qui le bouche. Son écorce a un doigt d'épaisseur, & est aussi dure que le sont ordinairement les Cocos. Acosta assure que les amandes, qu'on trouve dans ce fruit, sont d'un très-bon goût, trois fois plus grosses que les amandes ordinaires, & qu'on les sert sur table parmi les fruits les plus estimez, & les plus délicieux. Chioccus a fait graver ce fruit, & on le trouve dans le Cabinet de Calceolarius pag. 623. où il est fort bien représenté.

Ris en épi.
Millet de ſaint Ambroiſe.
Graine de Coton.
Acacia d'Egipte.
Pois à gratter.
Gouſſe, & graine de la manne muſquée d'Amérique, autrement graine de muſc.
Pois de merveilles.
Graine d'une Roſe de la Chine.
Graine de jonc odorant.
Pluſieurs gouſſes de diférentes eſpèces de Cardamome.
Graine de Varougou, plante d'Aſie.
Graine de Nat-chéni, plante d'Aſie.
Graines de pluſieurs eſpèces de Senſitive.
Graine d'Ozeille quarrée d'Aſie.
Graine d'Achek-pitcha fleur d'Aſie.

Pepins d'Attes.

Coton commun.

Coton de Maho.

Kaire, Filaſſe qui couvre les Cocos, & dont les Indiens font leurs cordages.

Pitte, Filaſſe d'Amérique.

Différents Litophitons, ou plantes pierreuſes de mer.

Différentes Mouſſes d'Orient, très-curieuſes.

Baume blanc, d'Egipte.

Baume du Pérou.

Baume de Copahu.

Bdellium, Gomme.

Benjoin.

Huille de Palme.

Huille de Camfre de Céilan, qui ſe tire de la racine du Canellier; & ainſi apellée, parce que ſon odeur aproche de celle du Camfre.

Sucre d'Erable du Canada.

ANIMAUX.

MOgue, Soie d'un Vers sauvage d'Asie, apellé *Tazal.*

Cancre de mer.

Une Etoille de mer, Poisson.

Mouches cornuës de l'Amérique.

Un Damier, Oiseau de mer qui se trouve aux environs du Cap de bonne Esperance ; ainsi nommé, parce que la plume de dessous ses aîles est par quarrez blancs, & noirs.

Hannetons d'un verd doré, d'Orient.

Touffe d'aigrette qui se trouve couchée entre les aîles de l'Oiseau nommé, Aigrette.

Nez d'Espadon, poisson de mer.

Oeufs d'Autruche. Il faut observer que ceux, qui ont été pondus dans l'Afrique, ont la coque incomparablement plus épaisse, queles œufs des Autruches de la Menagerie du Roy.

Differents coquillages curieux.

Coris, petit coquillage blanc, qui vient des Maldives, & qui sert de monnoie dans une partie de l'Afrique, & de l'Asie.

Blatta Byfantia, ou *Unguis odoratus.*

Différentes Tortuës de terre, & de mer.

Colibri, petit Oiseau d'Amérique, & dont les femmes Américaines se font des pendants d'oreilles aux jours de réjoüissance.

Un doigt d'une ancienne momie d'Egipte.

LES ARTS.

GArgoulis, ou Vaisseau à fumer, à l'usage des Orientaux.

Plat d'une terre qui se trouve dans les Montagnes de Nelgari, Province d'Orixa dans l'Empire du Mogol. Cette terre est fort estimée des Idolâtres du pays ; parce qu'ils croient qu'elle est tellement sainte par elle-même, qu'elle ne sauroit être soüillée, quelque usage qu'en puissent faire ceux qui ne sont pas de leur Religion. Au contraire ils n'osent se servir des vaisseaux faits d'une autre terre, quand d'autres gens qu'eux les ont touchez.

Une boëtte vernissée dans laquelle, les femmes Indiennes

mettent une poudre minerale rouge, dont elles se barboüillent le front, pour aprendre à ceux qui les voient, qu'elles sont mariées.

Fléches, dont se servent les Siamois.

Autres Fléches d'Amérique.

Arc, de Bois de fer d'Amérique.

Arc fait de corne de Bufle.

Autre Arc de bois de Bambou, pour la chasse des Oiseaux; & où l'on met au lieu de fléches, de petites balles de terre cuitte.

Un Bouclier, ou Rondache fait de bois de Bambou du Tonquin.

Un Boutou, ou bâton de Chef de troupes parmi les Sauvages d'Amérique.

Armes; savoir un Arc, des fléches, un Carquois, avec une espéce de Pannetiere à l'usage des Seigneurs Tartares. Le Carquois, & la Pannetiere sont de peau d'homme, passée très-proprement.

Flûte des Sauvages de l'Amérique.

Flambeau apellé Damar, fait de gomme odorante, dont les Orientaux de condition se font éclairer.

Cabaïe, ou habit des Mogols

Cadenatz de la Chine.

Or batu de la Chine.

Or filé de la Chine.

Papier de la Chine fait de soie.

Estampes de la Chine.

Petites Tasses, d'une espèce de vitrification blanche de la Chine.

Brasselets,

Braſſelets, dont ſe ſervent lse Dames des Indes.

Le plan de la Loge de la Compagnie des Indes, à Chandernagor.

Différents houragans, ou petits paniers faits d'écorces d'arbres par les Sauvages du Canada.

Le Souï, liqueur rouge, qui ſe fait au Japon, & qui eſt peu connue en France; les Indiens en font un grand uſage. Ce ſeroit un excèlent Reſtaurant, pour réparer les forces d'un malade convaleſcent, ou d'un homme fatigué. Les Indiens en abuſent, afin d'exciter en eux une paſſion qui ne les domine déja que trop. L'incontinence eſt un des deſordres règnants dans les Indes, & cependant il n'eſt rien que ces malhûreux Idolâtres ne mé-

tent en œuvre, pour l'augmenter, & la fortifier en eux. Tout ce que j'ai pû savoir de cette composition, c'est que sa baze est de jus de bœuf à moitié cuit. Les Japonnois sont fort jaloux de ce secret. Ils rangent le Souï entre les marchandises qu'ils estiment davantage; parce que cette drogue leur attire le commerce des Indiens, qui viendroient au Japon par le seul empressement qu'ils ont d'avoir de cette liqueur.

Quelques Monnoies des Indes.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

RElation abregée de deux Voyages faits aux Indes ; l'un aux Indes d'Occident, & l'autre aux Indes d'Orient, page 1.
Lettre de M. l'Abbé de Vallemont, 5.
Curiositez de la Nature, & de l'Art,

LES MINERAUX.

LA terre de Patna, 69
Les Pierres de Serpent, 72
La Pierre d'Aigle : la Pierre quarrée des Indes, 77
Le Jade, 82
Le Jaspe vert sanguin Oriental, 85
La Pierre de la petite Vérole, 92
La Pierre Néfrétique, 96
La Pierre Divine, 98

LES VEGETAUX.

LE Macha-mona, ou la Calle-baſſe de Guinée, 103
L'Aouara, 107
La Badiane, 109
Le Let-chi, 111
Le Mangouſtan, 113
Le Panache de mer, ou la Palme marine, 114
La Fève fébrifuge, 119
Le Bois de Bambou, 122
La Noix d'Aréca, 127
Le Bois d'Aigle, 129
Le Bois, & la Gomme de Taca-maca, 134
Un Litophiton extraordinaire, 137
Une Racine de Mabouia, 140
Le fruit, & la gomme du Cèdre du Liban, 144
Une groſſe Roſe de Jérico, 146

LES ANIMAUX.

LE Cancre marin pétrifié, 151
Un Caïman, ou Crocodile des Indes d'Orient, 154

La Pierre de Lamantin, 162
Le Cheval-marin, 164
Nids d'Alcyons, oiseaux d'Orient, 170
Nids du Tati, ou oiseau mouche, 175
Un Serpent de la Guadeloupe, 178
Le Rinocéros, 183
Le Bézoard, 191
Le Huart, oiseau de Canada, 206
La Mangouste, 208
Description d'une oreille du cœur, & d'un ventricule extrémement dilatez, 211
Vers sortis du nez d'un malade, 215

LES ARTS.

LA Pierre Divine pour les yeux, 218
Pilules purgatives, 224
Miroir du métail du Japon, 226
Une petite Pagode du Japon, 229
Tambour de la Musique du Roy de Siam, 234
La petite Balance portative des Chinois, 237
La Gargoulette, & le Porte-Gar-

goulette des Indiens, 240
Le Hamac, & le Pagara des Américains, 242
Vie de saint Thomas Apôtre, en la langue du Malabar, & autres Manuscrits des Indes, 245
Le Portrait de Cha-géham, Empereur des Mogols, 249
Le Portrait de Confucius, Philosophe de la Chine, auprès duquel est un Elève, & l'oiseau Ibis, 252
Catalogue de plusieurs Curiositez de la Nature, & de l'Art, 263
Les Mineraux, *ibid.*
Les Végétaux, 268
Les Animaux, 276
Les Arts, 278

Fin de la Table.

N° 411.
Collection Charles Bret
5, Rue de Turenne.
1908. à Paris.

1384-174